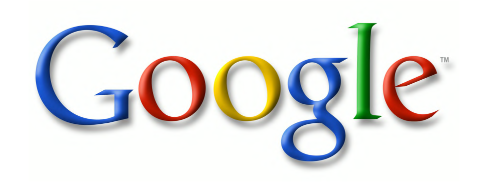
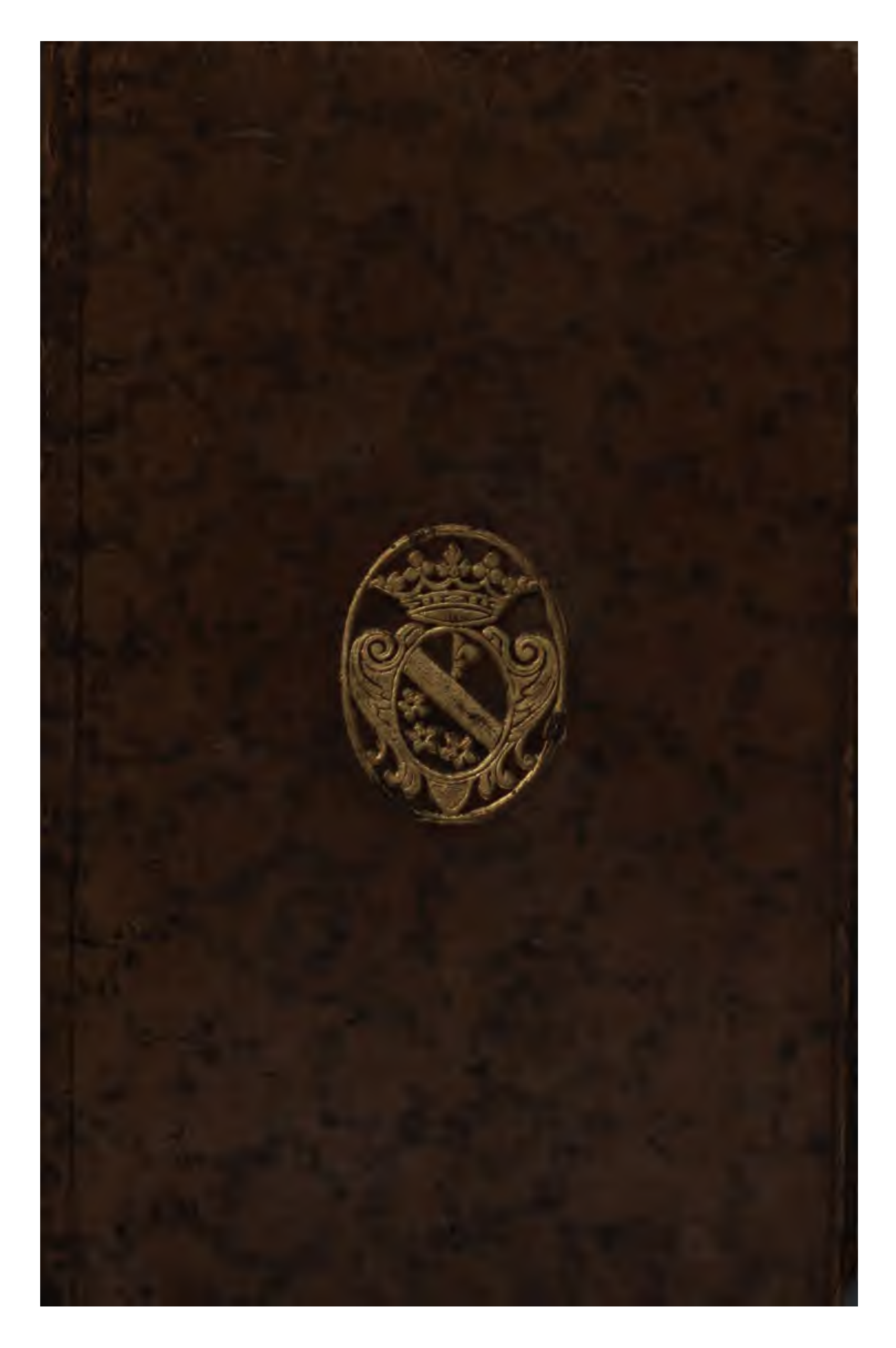
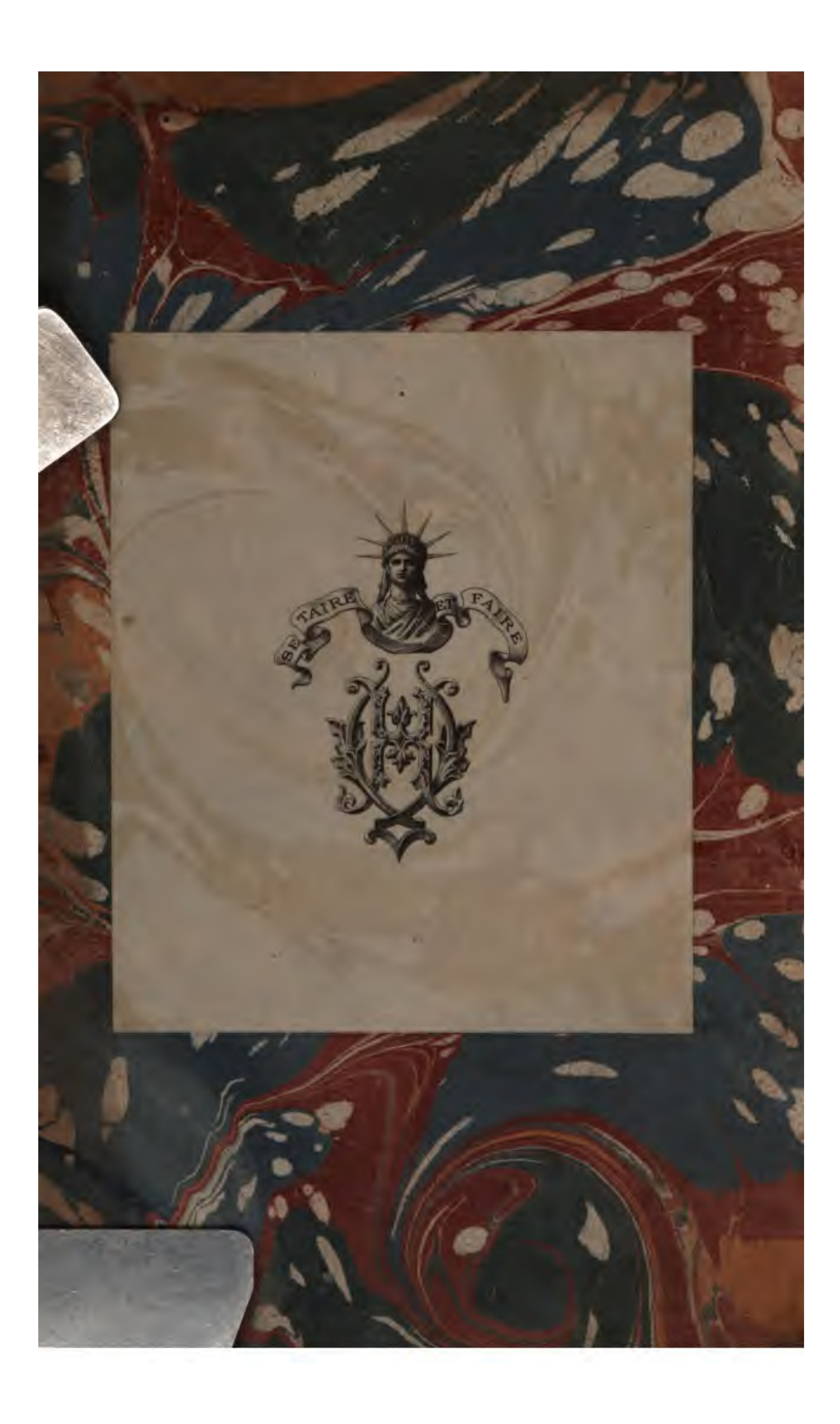





SE TAIRE ET FAIRE





SE TAIRE ET FAIRE




SE TAIRE ET FAIRE




SE TAIRE ET FAIRE

HISTOIRE CRITIQUE
DE L'AME DES BÊTES,

CONTENANT

Les Sentimens des Philosophes Anciens ; & ceux des Modernes sur cette matiére.

Dédiée à M. de MACHAULT, Ministre & Contrôleur Général des Finances.

Jean Antoine

Par M. GUER, *Avocat.*

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS CHANGUION.

M. D. CC. XLIX.



A MONSEIGNEUR
DE MACHAULT,

Ministre & Contrôleur Général des Finances.

MONSEIGNEUR,

Pour égaler deux des plus grands Ministres que la France ait eûs, il

ne faut pas travailler avec moins de succès que vous faites à la gloire de l'Etat, au maintien & à l'aggrandissement du Commerce, & au bon ordre dans les Finances : la postérité reconnoîtra un jour qu'ils n'ont de plus que vous, que l'avantage de vous avoir précédé : vos Successeurs tâcheront de vous imiter avec la même ardeur que vous consultez vos modèles, heureux si, comme vous, ils peuvent les égaler.

Servir de modèle, n'est pas dans les Hommes célébres le premier des motifs qui les font agir, & le principal avantage que leurs grands éxemples nous procurent : c'est dans le zèle & l'attachement pour le Monarque, & dans l'amour pour le Peuple, que prennent leur source, ces actions sublimes, qui en les couronnant de lauriers immortels, forment entr'eux cette égalité que nous admirons, don-

nent du lustre au Gouvernement, éternisent l'honneur de la Nation, & tracent à leurs Successeurs la route brillante qu'ils doivent suivre.

Tout Paris, témoin de la protection dont vous m'honorez, approuvera que je fasse paroître cet Ouvrage sous vos auspices. Peut-être sera-t'il surpris du choix du sujet. Mais l'Histoire qui nous a transmis ce que nous sçavons de la Guenon de Charles-Quint, & des deux jeunes Chats dont les singeries amusoient les soins du Cardinal de Richelieu, nous apprend par-là que les grands génies peuvent quelquefois abbaisser leurs regards jusques sur de petits objets. C'est d'après de pareils traits que j'ai osé croire, que vous ne dédaigneriez pas de donner à la considération des Animaux & du Principe qui les fait agir, quelques momens de ce tems précieux, que vous consacrés si uti-

lement aux grandes affaires.

Daignez, MONSEIGNEUR, *agréer cette nouvelle marque de mon sincére dévoûement, & de ma sensibilité pour vos bienfaits. Sans être altérée par un vil intérêt, elle attendra toujours avec confiance les nouvelles faveurs que vos bontés me promettent. S'occuper sans cesse du soin de les publier, & de les reconnoître, c'est travailler à les mériter.*

Je suis avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéissant Serviteur,
GUER.



PRÉFACE.

De toutes les queſtions qui ont jamais exercé l'eſprit humain, il en eſt peu qui ayent été plus agitées, & dans leſquelles on ait fait des découvertes moins ſolides, que celle de la nature de l'Ame des Bêtes. Les Philoſophes ſe ſont épuiſés ſur ce ſujet en raiſonnemens & en conjectures : ils ont aſſez réuſſi à dire ce qu'elle n'eſt pas ; mais ils n'ont en effet jamais compris ce qu'elle eſt. Les ſyſtèmes qu'ils ont bâtis ſur une matiére ſi obſcure, ſont tous ſujets à des difficultés inſolubles ; & il eſt vrai de dire qu'après trois mille ans, peut-être, d'études & de recherches, cette énigme vivante que le

Créateur a placée au milieu de nous, qui ſe conſerve & ſe perpétue avec nous, dont toutes les opérations ont tant de rapport & de reſſemblance avec les nôtres, eſt encore pour nous une énigme.

Entre les Anciens ; tous ceux qui n'ont pas donné dans un matérialiſme abſurde & inſenſé, ont imaginé une Métempſycoſe ridicule, qui égalant l'Homme à la Brute, dégrade celui-là pour relever la condition de celle-ci, & dont, ſi elle avoit quelque réalité, toutes les conſéquences n'iroient pas à moins qu'à nous priver de l'uſage & des ſecours que nous pouvons tirer des Bêtes. Les Modernes ſont venus enſuite : ils ont pû profiter des fautes & des bévûes de ceux qui les avoient précédés ; ils ont dû ſe rendre ſages à leurs dépens. L'ont-ils fait ? Point du tout. Ils ont beaucoup écrit, beaucoup raiſonné, beaucoup diſputé ſur la même matiére ; & leurs écrits, leurs

raiſonnemens, n'ont tous abouti qu'à des ſuppoſitions, des abſurdités ou des chiméres. Les uns n'ont reconnu dans les animaux qu'un inſtinct inintelligible, qu'ils n'expliquent point, & qu'ils ne ſçauroient expliquer, puiſqu'ils ne le comprennent pas eux-mêmes. Les autres ont eu recours à des Formes ſubſtancielles, Etres imaginaires mitoyens entre les Eſprits & les Corps, incompréhenſibles dans leur eſſence, inconnus à la Nature & à toute la ſaine Philoſophie, & uniquement éclos du cerveau de quelques têtes Métaphyſiciennes échauffées, qui ne peuvent rendre raiſon de la moindre de leurs opérations ſans ſe déconcerter & ſans ſe contredire. Ceux-ci plus hardis n'ont pas craint de donner à la Brute un véritable eſprit, une ame vraiment ſpirituelle: mais pour parer aux conſéquences terribles qui ſuivent de cette opinion, ils ont inventé l'admirable ſecret de faire

ces ames d'un ordre inférieur, gratuitement, ſans raiſon, ſans preuve, ſans ſçavoir eux-mêmes s'il y a, ou même s'il peut y avoir entre les Eſprits créés de ces diſtinctions eſſentielles qui ſuppoſent plus ou moins d'intelligence dans les uns que dans les autres; & ſans examiner, ſans s'embarraſſer ſi la liberté & l'immortalité ſont tellement de l'eſſence d'une ſubſtance ſpirituelle & intelligente, qu'elles ne puiſſent en être ſéparées, ils ont de leur autorité privée ſoumis celles-ci à l'anéantiſſement, comme s'ils avoient pouvoir de vie & de mort ſur la moindre des créatures. Ceux-là, hardis juſqu'à la fureur, contre le ſentiment de tous les hommes qui les avoient précédés, démentant le témoignage de leurs yeux, de leurs ſens, de leur propre conſcience, ont oſé dégrader les Bêtes du titre & du nom d'Animaux qu'elles avoient porté juſqu'alors, pour en faire de ſimples Au-

tomates, de pures machines, telles qu'une montre, une horloge, un orgue, un moulin-à-vent. Tous ont formé à ce ſujet des ſyſtêmes abſurdes, ridicules ou monſtrueux, que la raiſon réprouve, que le bons ſens déſavoue, & qu'il eſt impoſſible de concilier avec les principes de la Religion & les vérités qu'elle enſeigne : tous ont ſoutenu leur opinion avec chaleur, & s'en ſont entêtés au point d'inſulter à leurs adverſaires, comme s'ils étoient des extravagans, incapables d'appercevoir la vérité, ou capables de ſe refuſer aux vérités les plus claires & les plus certaines ; & tous, s'ils étoient de bonne foi, avoueroient que le ſentiment qu'ils défendent, loin de les convaincre, n'a même rien qui préſente un dégré de vraiſemblance propre à ſatisfaire un homme ſage.

Qu'après cela nos Philoſophes modernes vantent l'étendue de leur génie, la ſupériorité de leurs lumiéres & de

leurs connoiſſances, l'importance de leurs découvertes ; qu'ils inſultent aux Anciens ; qu'ils les traitent de bonnes gens & de gens ſimples. Qu'ont donc tant fait ces Fils ingrats, pour méconnoître ainſi leurs Péres ? Pour éxalter ſi fort la nouvelle Philoſophie, qu'a-t'elle de ſi ſupérieur à l'ancienne ? Ne ſont-ce pas les deux ſœurs ? La cadette a bien pû faire tort à l'aînée ; mais n'eſt-on pas obligé de convenir, qu'elle lui a dérobé bien des charmes pour plaire à ſes dépens ? Celle-ci cependant à beau réclamer : on ne l'écoute pas ; il ſuffit qu'elle ſoit vieille pour n'être plus à la mode. Que nous ont donc appris les Philoſophes modernes de ſi beau & de ſi ſublime ? Depuis qu'ils dogmatiſent, ſoutient-on avec moins de dégoût la fatigue d'un long éxamen ? Se laiſſe-t'on moins prévenir par le préjugé ? Ne précipite-t'on plus ſes jugemens ? Se trompe-t'on plus difficilement & plus rarement ? S'échauffe-

t'on moins les uns contre les autres? Céde-t'on à son adversaire avec docilité, lorsque la vérité se déclare? Toute dispute enfin est-elle terminée? Avons-nous de chaque chose des idées claires, éxactes & certaines? Les démonstrations de l'éxistence de Dieu & de l'immortalité de l'Âme ont-elles fermé la bouche au libertin & à l'incrédule? Cela devroit être; & par malheur il n'y a rien moins que cela. Nous sçavons que nous éxistons & que nous pensons; les Anciens le sçavoient comme nous. Nous voyons des faits comme on en voyoit il y a deux à trois mille ans; peut-être même en voyons-nous un plus grand nombre: nous connoissons comme alors l'éxistence de mille choses, & je conviendrai sans peine que nous la connoissons mieux & plus éxactement; mais aujourd'hui, comme alors, dès qu'on nous demande le comment & le pourquoi, nous nous égarons en conjectu-

tres frivoles, en ſuppoſitions fauſſes : nous nous étourdiſſons de mille vains raiſonnemens, qui bien loin de nous éclairer, ne ſervent communément qu'à étouffer le peu de lumiéres que le bon ſens nous a donné. Au milieu de tout cela on s'échauffe, on s'attaque, on ſe bat, on ſe chamaille ; on diſpute ſur tout, & jamais on ne peut tomber d'accord d'un ſeul article de la vérité duquel on convienne. Il n'y a pas cent ans qu'Ariſtote régnoit ſeul & dominoit dans les Ecoles : Deſcartes l'en a chaſſé ; aujourd'hui lui ſeul y triomphe : demain, (& comme un de nos plus habiles critiques (*a*) l'a remarqué fort à propos, ce demain n'eſt pas éloigné) demain Deſcartes ſera ſifflé à ſon tour ; ſes Méditations Métaphyſiques paſſeront pour de purs ſonges ; & ſa Phyſique ne ſera regardée que comme un tiſſu de conjectures, dont pluſieurs ſont démenties par des expériences

(*a*) Le Clerc, *Bibl. Anc. & Mod. T.* XIV.

certaines, & les autres fondées ſur des ſuppoſitions tout-à-fait douteuſes.

Et comment pourrions-nous comprendre la nature des Bêtes ? Nous ne comprenons rien de tout ce qui eſt hors de nous ; nous ne nous comprenons pas nous-mêmes. La Terre, la Mer & les Cieux, ne renferment pour nous que des myſtéres impénétrables. Le moindre vermiſſeau, un vil inſecte déconcerte nos recherches les plus éxactes ; notre eſprit ſe perd dans la contemplation de ſes petites parties. Les Etres les plus muets & les plus inanimés publient hautement le ridicule du ſçavoir dont nous nous piquons : chaque Atôme ſe mocque de toute notre Philoſophie ; un brin d'herbe eſt l'écueil du plus orgueilleux Philoſophe. Que ſi des Corps nous paſſons aux Eſprits, nous ſommes tous ſurpris de voir que nous n'entendons rien, ni dans la Nature, ni dans les opérations de notre Ame : elle eſt un

paradoxe à elle-même. Depuis qu'il y a des Philoſophes au monde, on s'eſt épuiſé en recherches ſur ce ſujet ; & le ſecret eſt toujours demeuré caché ſous le voile. Après bien des raiſonnemens, bien des diſcuſſions, tout s'eſt terminé à de nouvelles ſuppoſitions, de nouvelles conjectures, qui pour être plus ſpécieuſes que les anciennes, n'en ſont peut-être, au jugement même du grand Deſcartes, (*a*), ni plus ſolides, ni plus certaines. Ce même eſprit qui prétend comprendre juſqu'à l'infini, & dans la régle de l'infini tous les objets qui l'environnent, s'ignore profondément lui-même. Il marche à tâtons & comme dans un abîme de ténébres : il ne ſçait ni ce qu'il eſt, ni comment il eſt uni à un corps ; ni comment & pourquoi il a tant d'empire ſur tous les reſſorts de ce corps,

(*a*) Voyez ce qu'il écrivoit lui-même à ce ſujet à la Princeſſe Elizabeth, cité dans cet Ouvrage, *Part. II. Ch.* 4.

dont il n'a pas souvent la plus légére connoissance ; ni comment enfin par un juste retour, ce corps grossier & matériel peut communiquer toutes ses foiblesses, toutes ses infirmités, à une substance d'une nature si différente & si supérieure (a). L'intelligence de l'esprit tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang, que son corps dans l'étendue de la Nature ; ses plus grands efforts ne sçauroient parvenir qu'à appercevoir des lueurs, des fantômes, des apparences. Cependant quoi de plus important, de plus intéressant pour nous, que de connoître ce que nous sommes ?

Ces réflexions justifient parfaitement celle qui a été faite par l'in-

(a) Si je veux m'observer, & que suis-je moi-même,
Prodige merveilleux autant qu'il est commun,
Deux êtres distingués qui n'en composent qu'un,
Vivant & sublime Problême ?
La Religion, Poëme.

génieux Auteur des Dialogues des Morts (*a*) » Qu'à la vérité il ſe découvre de tems en tems quelques petites » vérités peu importantes & qui amuſent ; mais que pour ce qui regarde » le fond de la Philoſophie, cela n'avance guéres. La Philoſophie, *fait-il dire enſuite à Deſcartes lui-même*, » reſſemble à un certain jeu auquel » jouent les enfans, où l'un d'entr'eux » qui a les yeux bandés, court après » les autres : s'il en attrape quelqu'un, » il eſt obligé de le nommer ; s'il ne le » nomme pas, il faut qu'il lâche la » priſe & recommence de courir. Il en » eſt de même de la vérité. Il n'eſt pas » que nous autres Philoſophes, quoique nous ayons les yeux bandés, » nous ne l'attrappions quelquefois. » Mais quoi ? nous ne lui pouvons » pas ſoutenir que c'eſt elle que nous » avons attrapée ; & dès ce moment » elle nous échappe. « La peinture eſt

(*a*) M. de Fontenelles, *Dial. de Met. & de Deſc.*

naïve; elle eſt vraie & naturelle. Dans ſes raiſonnemens & dans ſes recherches, dans ſes vûes & ſes conjectures, l'eſprit humain ſemble être le jouet de l'opinion & de l'erreur; s'il réuſſit une fois, il ſe trompe mille. Ce que nous ſçavons de plus certain, eſt que nous ne ſçavons preſque rien; & nous pouvons bien dire avec une de nos Muſes (*a*):

Que l'eſprit de l'homme eſt borné!
Quelque tems qu'il donne à l'étude;
Quelque pénétrant qu'il ſoit né,
Il ne ſçait rien à fond, rien avec certitude.
De ténébres pour lui tout eſt environné.
La lumiére qui vient du ſçavoir le plus rare;
N'eſt qu'un fatal éclair, un brillant qui l'égare:
Bien plus que l'ignorance elle eſt à redouter.
Longues erreurs qu'elle a fait naître,
Vous ne prouvez que trop que chercher à connoître
N'eſt ſouvent qu'apprendre à douter.

Mais trêve de morale: en déplorant la foibleſſe & les égaremens de l'eſprit

(*a*) Madame Deshoulieres.

humain, je m'apperçois qu'insensiblement je m'égare moi-même. Je reviens donc au sujet, qui doit être le but de cette Préface ; c'est l'*Histoire critique de l'Ame des Bêtes*. Assez d'autres sans moi ont perdu leur tems à philosopher sur cette matiére. Peu propre à soutenir comme eux le personnage grave & sérieux de Philosophe, j'ai préféré celui d'Historien ; & pour prévenir l'ennui & le dégoût d'une simple narration, quelquefois fort séche & assez peu amusante, j'ai crû devoir l'animer, en l'assaisonnant du sel de la Critique. Ces deux genres d'écrire ont chacun leur mérite & leur utilité. Dans les divers sentimens de ceux qui ont traité cette question en Philosophes, les esprits crédules, ceux qui s'imaginent sçavoir dès qu'ils se sont entêtés d'une opinion, trouveront amplement à se satisfaire, des systêmes à choisir : on en a inventé sur ce sujet de toutes les façons, de toutes les couleurs ; il y en

a dequoi contenter les goûts, même les plus bisarres. Dans mon Histoire Critique, ceux qui croient tout sçavoir apprendront peut-être à douter de ce qu'ils sçavent; peut-être commenceront-ils à ouvrir les yeux, à se défier de leurs lumiéres, & à reconnoître qu'en pensant tenir la vérité, ils n'en ont embrassé que l'ombre. Ce n'est pas un médiocre avantage, que celui de sçavoir apprécier son ignorance: il faut sçavoir beaucoup, pour avoir appris que l'on ne sçait rien, ou du moins fort peu de chose.

Le plan de cet Ouvrage est fort simple & très-naturel. Je le divise en deux Parties. Dans la premiére, je parle de ce que les Anciens ont pensé de la nature de l'Ame des Bêtes, je rapporte dans la seconde ce que les siécles plus voisins de nous ont imaginé sur la même matiére. Dans l'une & dans l'autre, j'ai tâché de ne jamais perdre de vûe le caractere d'Historien

dont je me ſuis chargé. J'ai remonté juſqu'à la ſource, juſqu'à l'origine de la Philoſophie : de-là parcourant les ſentimens divers de tous les ſiécles ſur la queſtion dont il s'agit, j'ai fait paſſer en revûe ſous les yeux du Lecteur tous les Philoſophes anciens & modernes ; & j'ai expoſé leurs opinions, leurs ſyſtêmes différens avec la plus grande impartialité, comme auſſi avec le plus de clarté & de préciſion qu'il m'a été poſſible. S'il m'en eſt échappé quelqu'un, ce ne peut être que celui de quelque Ecrivain obſcur qui ne m'aura pas été connu, ou que je n'aurai pas crû mériter de trouver place dans ma liſte. A l'égard des autres, je n'en ai négligé aucun, pas même les Auteurs les plus badins. Ils ont auſſi leur utilité. Ne fuſſent-ils bons à autre choſe, ils ſervent du moins à amuſer ; peut-être même ſont-ils plus inſtructifs que ces Philoſophes graves & ſourcilleux, qui regardant la nature & tous

ſes ſecrets comme ſoumis à leur déciſion Magiſtrale, prétendent meſurer au compas de leur foible raiſon des choſes fort au-deſſus de leur portée. Il n'y a que les Pérés & les Ecrivains Eccléſiaſtiques, dont je n'aye pas crû devoir diſcuter les opinions au ſujet du principe qui donne la vie aux Animaux : j'ai eu mes raiſons pour ne point m'engager dans cet éxamen ; on les trouvera à la fin de ma premiére Partie.

Peut-être auroit-on ſouhaité, qu'à ma narration j'euſſe joint ce que je penſe moi-même, ou ce que je crois que l'on doit penſer ſur une matiére ſi long-tems débattue, & encore aujourd'hui ſi obſcure ; on me ſçaura mauvais gré peut-être de ne l'avoir pas fait. J'en ſuis fâché : car je conviens que ſi je l'avois voulu, j'aurois pû le faire comme un autre. Il n'eſt pas néceſſaire d'être pourvû du Ciel d'un génie ſupérieur, pour ſçavoir

déraiſonner ; & grace à la demangeaiſon d'écrire, mon Livre prouvera que Dieu m'a fait naître aſſez raiſonneur, pour pouvoir, ſi la fantaiſie m'en eût pris, bâtir ſur l'Ame des Bêtes, à l'imitation des Philoſophes mes confréres, quelque petit château de cartes. Mais, grace auſſi à des raiſons que je n'ai pas beſoin d'expliquer, le ſang qui coule dans mes veines m'a rendu aſſez ſage & aſſez retenu, pour ne plus me repaître de chiméres. Convaincu des bornes de l'eſprit humain, perſuadé que le Créateur ne l'a pas doué d'une intelligence infinie, je tâche de m'inſtruire de tout ce qui ſe fait, & je me contente groſſiérement de ſçavoir ce qui ſe fait, quoique j'ignore ſouvent comment il peut ſe faire (*a*). Dans ce qui regarde les Animaux, mes lumiéres, comme je le dis

(a) *Hoc ſum contentus, quòd etiamſi quomodò quid fiat ignorem, quid fiat intelligo.* Cicer. *De Divin. lib.* I.

dans la conclusion de cet Ouvrage, peuvent bien aller jusqu'à un certain point : au-delà je ne vois plus rien ; je ne suis point surpris que ma vûe ne puisse pas porter plus loin ; & parce qu'elle ne porte pas plus loin, je ne crois pas que ce soit une raison de révoquer en doute des vérités, dont elle m'atteste l'évidence. Si nous sommes obligés, comme l'a pensé un très-habile homme (a), de reconnoître des vérités incompatibles en Géométrie, où nous nous piquons de voir plus clair qu'ailleurs, dois-je être étonné de ne pas concevoir la liaison & l'enchaînement de certains faits, dont la certitude m'est connue d'ailleurs ? Dois-je rougir d'avouer que la Nature fourmille de mystéres, dont la raison

(a) M. de Malezieu, dans ses *Elémens de Géométrie de Monseigneur le Duc de Bourgogne*, *pag.* 29. où il prétend que la divisibilité de la matiére à l'infini est démontrée, & que la contradictoire de cette proposition l'est aussi. Il développe la même pensée plus au long dans ses *Réfléxions sur les Incommensurables*, *liv.* 9.

eſt incompréhenſible à l'homme ?

Reſte le rôle d'Hiſtorien critique, & la maniére dont je l'ai éxécuté. Dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, ce rôle conſiſte à peſer dans la balance du bon ſens & de la raiſon tous les ſentimens & tous les ſyſtêmes, à en faire remarquer le fort & le foible, à ne laiſſer échapper rien de ce qui peut les favoriſer ou les détruire, & à fixer l'eſprit de ceux qui liſent par une déciſion juſte, ſur laquelle ils puiſſent ſe repoſer de ce qu'ils doivent penſer & croire. Il ne faut pour cela que beaucoup de ſçavoir & de pénétration, une grande ſagacité, un jugement ſûr : ce n'eſt-là qu'une bagatelle; parmi nos Modernes il y a peu d'Auteur, qui ne ſe croye admirablement pourvû de ces qualités.

Ce qui me paroît étonnant,
Et dont, quand ils voudront, il nous diront la cauſe,
C'eſt que le Public indulgent
Leur demande ſi peu de choſe,
Et l'obtienne ſi rarement.

Pour moi qui n'ose me flatter de posséder des talens si estimables, je suis obligé de laisser au Public, principalement aux Lecteurs sensés, le soin de décider si je me suis bien ou mal acquitté de cette partie de mon personnage. J'espére seulement qu'on ne me reprochera point d'avoir répandu sur mon sujet une Métaphysique trop abstraite; trop sombre & trop ennuyeuse. Ecarts, digressions, peintures amusantes, citations de toutes couleurs, à propos & hors de propos, réfléxions badines & enjouées, quelquefois satyriques, souvent folles & extravagantes; tout m'a été bon: j'ai mis tout à profit.

Je ne me suis gêné sur rien; je me suis montré dans mon deshabillé; je n'ai rien négligé de tout ce qui pouvoit contribuer à égayer mes réfutations ou mes récits, & à leur donner du sel & de l'agrément: enfin par-tout où j'ai pû découvrir le ridicule, je n'ai

point manqué de le relever & de le peindre au naturel. Tel que je le représente, nos doctes & graves Ecrivains ne manqueront peut-être pas de leur côté de traiter cet Ouvrage de *Philosophico-comique*, ou de le baptiser de quelqu'autre nom burlesque de leur façon, tel qu'il a coutume d'en sortir de leur boutique : à la bonne-heure ; je m'y attens. Qu'ils l'appellent comme il leur plaira, qu'ils en pensent ce qu'ils voudront : que m'importe, pourvû qu'il amuse & qu'il instruise ?

On me fera peut-être un reproche plus grave, & d'autant plus sensible pour moi, qu'il paroît avoir quelque fondement : c'est d'avoir critiqué avec une espéce de malignité des Auteurs même estimés, & de sembler m'être proposé pour but dans tout le cours de cet Ouvrage, de rendre méprisables la Philosophie & les Philosophes, en leur donnant une couche de ridicule.

A l'égard du premier chef, je passe condamnation sur tout, excepté pourtant sur la malignité, dont je me sens parfaitement incapable. J'ai critiqué, j'en conviens, plusieurs Ecrivains de réputation, que j'estime réellement, & que je crois dans le fond très-estimables. Qu'en peut-on conclure ? Que je préfére mes lumiéres aux leurs, & que je prétens me donner pour un génie supérieur, plus éclairé & plus clair-voyant qu'un Pardies, par exemple, ou un Descartes ? Quelle folie ! Il faudroit m'envoyer aux Petites-Maisons si j'étois capable d'une pareille extravagance. Je rends au contraire toute la justice que je dois au mérite & aux talens rares de ces Grands-Hommes : je paye de concert avec tous les gens sçavans & judicieux le tribut de mon admiration à leurs connoissances sublimes. Mais tout grands qu'ils sont, peut-on disconvenir qu'ils sont hommes, & par-là sujets à faire

des fautes ? peut-on nier d'ailleurs, que ſouvent deux yeux voyent mieux qu'un ; que ce que cent perſonnes habiles & éclairées n'auront pas découvert, peut être apperçu par un ignorant, ſans que par-là celui-ci acquiére aucun droit de ſupériorité & de preſſéance ; qu'Apelles, tout excellent Peintre qu'il étoit, ne s'offenſa point de ſe voir redreſſer par un Cordonnier ſur l'Eſcarpin de ſa Minerve ; qu'en un mot on a beau s'en faire accroire, ſe donner pour un grand Critique & pour Juge né de tous les Ouvrages d'eſprit, il ſera toujours vrai de dire que

Il eſt facile de reprendre,
Difficile de faire mieux ?

Voilà mon principe ; & ſur ce pied-là on auroit tort d'être ſurpris, qu'il me ſoit quelquefois échappé des traits un peu vifs contre des hommes que je révére. Je ne ſuis point un chien qui cherche à mordre ; je ſuis un enfant

qui badine, & qui en badinant, s'il rencontre quelque chose qui le pique ou qui l'égratigne, jette aussi-tôt les hauts cris. Mon dessein est de plaire & d'instruire. Si chemin faisant je tombe sur quelque Ecrivain qui déraisonne ou qui veuille m'en imposer, quel qu'il soit, quelque nom qu'il ait, la moutarde me monte au nez: mon foible jugement ne me permet pas de faire grace à tout ce qui s'appelle faux raisonnemens, idées fausses. C'est-là mon foible: chacun a le sien (*a*); & c'est cette raison en particulier qui m'a mis peut-être un peu plus de mauvaise humeur que je ne devois contre l'ingénieux M. Deslandes, Auteur de l'*Histoire critique de la Philosophie*. J'ai lû son Livre avec le plus grand plaisir; j'ai admiré avec tout le Public son esprit, son érudition, les graces & la netteté de son style; j'ai même profité de ce qu'il m'a appris. mais j'avoue que le

(a) *Quisque suos patimur manes.* Virgil. *Æneid.* 6.

ton louangeur ſur lequel il s'eſt monté en parlant de la Philoſophie & des Philoſophes, m'a révolté. Je l'aurois paſſé à un ignorant, à une jeune barbe; mais j'ai été ſurpris & choqué, qu'un habile-homme comme lui ait donné dans le faux à cet égard auſſi ſenſiblement qu'il l'a fait, & qu'il ſe ſoit amuſé à nous en tracer en général les plus beaux portraits, tandis qu'il les décrioit en détail, & nous en apprenoit tout ce qui étoit propre à les rendre mépriſables.

Il n'eſt pas difficile de s'appercevoir, qu'avec de pareils ſentimens je ne me défendrai que foiblement de la ſeconde partie du reproche qu'on peut me faire. Il eſt vrai: j'ai peu ménagé dans cet Ouvrage la Philoſophie & les Philoſophes; j'entens les Philoſophes Métaphyſiciens: c'eſt dans ce ſens que je me ſuis toujours ſervi de ce terme. J'ai fait peu de cas de leurs lumiéres prétendues; j'ai eu peu d'égard à leurs

décifions;

décisions ; j'ai même attaqué de front leurs sentimens, & j'ai osé maltraiter leurs systêmes. Ai-je eu tort ou raison ? La lecture de mon Livre mettra les personnes judicieuses & sensées en état d'en juger. Ce qu'il y a de certain, est que je n'ai jamais eu beaucoup d'estime ni pour cette espéce de sçavans, ni pour le genre d'étude auquel ils s'appliquent. Que nous ont appris en effet ces habiles raisonneurs, & depuis qu'ils font profession de Philosopher, de quelle utilité ont-ils été au Genre-humain ? Sans dresser ici un catalogue éxact de tous les Péres de l'Eglise & des Ecrivains Ecclésiastiques qui ont pris à tâche de les décrier, Lactance a employé le troisiéme Livre de ses Institutions tout entier à combattre leurs erreurs, & à faire voir qu'aucun d'eux n'a connu la vérité ; Théodoret fait une longue énumération des égaremens de Platon (*a*), & prouve que dans ses Ecrits il a enseigné & auto-

(*a*) Théodoret, *De Græc. affect. Serm.* 9.

risé les plus grands crimes; Saint Ambroise se mocque de leur prétendue sagesse (a); Saint Grégoire de Nazianze traite Platon & Aristote, de nouveaux Pharaons (b) qui vont introduire dans l'Eglise de Dieu toutes les plaïes de l'Egypte; & Tertullien regarde tous les Philosophes en général comme les Précurseurs & les Patriarches des Hérétiques (c). Les Payens eux-mêmes en ont eu mauvaise opinion (d) Athénes les chassa de chez elle comme des pestes publiques & des corrupteurs de la Morale; Caton fut d'avis de ne les point admettre dans le Sénat; Timon & Démochares composérent des Livres exprès pour

(a) *Phalerata magis quàm vera sapientia, quæ aliena quærit, cùm sua nesciat* Ambrof. *Epist. ad Jul.*

(*b*) Gregor. Naz. *Orat.* 26.

(*c*) Tertullien, *De Animâ*, c. 3. & *De Præscr.* c. 27.

(*d*) Je suis si éloigné de croire, disoit Cornelius Népos, que la Philosophie serve à corriger les mœurs & à régler la vie, que je suis persuadé au contraire, que de tous les hommes il n'y en a point qui ayent plus besoin d'être réglés & corrigés, que ceux qui en font profession.

leur reprocher leurs défauts, leur vanité, leur orgueil, leurs incertitudes, leurs disputes, leurs guerres mutuelles; & Cicéron qui les connoissoit bien & qui les avoit bien étudiés, les traite comme des fous capables de toutes sortes d'absurdités & d'extravagances (*a*).

Ces traits ne sont-ils pas bien propres à donner de l'estime pour la Philosophie & pour ceux qui s'y appliquent ? On aura beau dire qu'ils ne regardent que les Philosophes anciens, & qu'on ne peut sans injustice vouloir les appliquer aux modernes. Folie ancienne, folie nouvelle, comme je l'ai dit ailleurs ; l'une vaut l'autre. Nos Méthaphysiciens sont aujourd'hui Métaphysiciens, comme on l'étoit il y a deux ou trois mille ans, aussi fertiles en visions qu'on l'étoit alors, aussi entêtés de leurs chiméres ; & la Métaphysique est & sera toujours, comme

(a) *Nihil tam absurdè dici potest, quod non dicatur ab aliquo Philosophorum.* Cicer. *De Divin. lib.* 2.

nous ne l'éprouvons que trop, la ſcience des mots, des chicanes, des ſophiſmes & des vaines ſubtilités, l'art de diviſer ſans jamais réunir, d'oublier la réalité pour ne s'occuper que de queſtions frivoles, de parler beaucoup ſans convenir de rien, de ſoutenir ſon opinion avec adreſſe & opiniâtreté, & d'avoir des couleurs de vérité toujours prêtes pour obſcurcir & anéantir, s'il étoit poſſible, la vérité même (*a*).

Vous outrez du moins, dira-t'on encore ; & dans votre critique, dans vos portraits, vous portez le badinage bien loin au-delà de cette vérité, pour laquelle vous voulez paroître avoir eu raiſon d'en uſer ainſi : corrige-t'on autrement le ridicule ? La Peinture & la Poëſie ſont les deux ſœurs, comme on l'a remarqué il y a long-tems ; mais elles ont entr'autres ceci de commun, qu'elles ne plaiſent qu'en outrant le

(a) *Audi*, diſoit Sénéque à Lucilius, Ep. 89. *quantùm mali faciat nimia ſubtilitas, & quàm infeſta ſit veritati*.

naturel, & ne font impression que par des traits forts. Pour conserver sa grandeur naturelle lorsqu'on l'a placé dans son point de vûe, il faut nécessairement qu'un Tableau excéde la juste proportion : une figure de six pieds de haut ne paroîtroit qu'un Pigmée à une certaine élévation, si le Peintre ne lui avoit donné une taille gigantesque & colossale. Le Poëme Dramatique doit pour toucher être monté sur le même ton, & modélé sur la même régle : il devient froid & languissant, dès qu'il réduit les vices & les vertus à ce qu'elles sont dans la réalité ; il faut que le Poëte outre ses caractéres, s'il veut leur donner de la saillie. Il en est de même de la Critique : si les portraits ne sont chargés, ses traits tombent sans force & sans vigueur ; ils s'émoussent d'abord contre la résistance que leur oppose le ridicule. Une raillerie fine & spirituelle d'ailleurs, si elle n'a que de la délicatesse, court grand risque d'être lancée à pure perte ; pour

qu'elle ait un effet certain, il eſt à propos de l'aſſaiſonner d'un peu de ſel, & de lui donner un peu de pointe. C'eſt ſur ces principes que je me ſuis réglé dans la critique que j'ai faite. Obligé par le plan que je m'étois propoſé de démaſquer bien des ridicules, & de détromper mes Lecteurs des préjugés dont ils pourroient s'être laiſſé prévenir, j'ai crû avoir beſoin pour y réuſſir d'appeſantir la main, & de frapper quelquefois mes couleurs d'une touche forte & vigoureuſe. C'eſt ainſi qu'en uſe un Médecin ſage & prudent: pour guérir le mal, il ne craint pas d'appliquer le fer & le feu à l'ulcére. Cette conduite ne ſçauroit être déſapprouvée des Lecteurs ſenſés. Le pis qui en puiſſe arriver, eſt qu'on me taxera de pincer en riant; je ne m'en défendrai que foiblement, pourvû qu'on ne m'accuſe pas de pincer ſans rire.

. . . . . . *Ridendo dicere verum*
Nil vetat . . . . Horat.

TABLE DES CHAPITRES

Du Tome premier.

CHAPITRE PREMIER.

Contenant ce que les anciens Peuples ont pensé avant les Grecs sur l'Ame des Bêtes, *Pag.* 11

CHAPITRE SECOND.

Contenant les opinions des Philosophes Grecs sur ce sujet.

CHAPITRE TROISIEME.

Fin de la Table.



HISTOIRE CRITIQUE DE L'AME DES BÊTES,

CONTENANT

Les Sentimens des Anciens sur ce sujet.



EN croire nos Métaphisiciens modernes, la Philosophie est aussi ancienne que le monde. Une preuve qu'ils en apportent, à laquelle il semble qu'il n'y ait rien à répliquer, est qu'Adam a eû la Philosophie infuse; & ils le démontrent, en ce que ce premier pére du genre humain a donné à chaque animal un nom, qui exprime parfaitement sa nature & ses qualités essentielles. Si le fait est vrai, on ne peut nier que cet argument n'emporte conviction, & n'ait toute

la force de l'évidence. Resteroit à examiner, s'il est aussi certain qu'ils le disent; que la nature & les propriétés de chaque animal se trouvent clairement renfermées dans la signification du nom qui fut imposé à chacun par le premier homme. Par malheur, l'ignorance où nous sommes de la langue que parloit Adam, nous réduit à l'impossibilité d'entrer dans cette discussion; & il faut convenir, qu'au moins par cèt endroit l'ignorance de cette langue mére & originale, est pour nous une véritable perte. Quel dommage, que les soins & les veilles du plus hardi & du plus déterminé Etymologiste de nos jours (*a*) n'ayent pû réussir à la ressusciter! Peut-être serions-nous aujourd'hui à portée de reconnoître dans les Bêtes bien des qualités, que nos foibles lumiéres & leurs opérations toujours équivoques nous ont empêché jusqu'ici d'y appercevoir. Et qui oseroit assûrer, qu'à la clarté de ce nouveau soleil, nous ne découvririons pas peut-être dans l'âne beaucoup d'esprit & de jugement, & dans l'animal immonde proscrit par la Synagogue un grand sens, ou quelques autres qualités exquises. Au moins est-il certain, qu'un Philosophe ancien des plus habi-

(*a*) Feu M. *Fourmont l'aîné*. Voyez sa vie & le Catalogue de ses Ouvrages imprimez à la tête de ses *Réflexions critiques sur l'origine des anciens Empires*, nouv. Edit. chez *Debure l'aîné*, Paris 1747.

les (*a*) ne pouvoit comprendre, que ce dernier eût été créé de Dieu uniquement pour être mangé. Comme si, dit-il, en mettant cet animal sur la terre, l'Intelligence suprême n'eût eû en vûe que de contribuer à notre luxe, en nous procurant beaucoup de jus & d'excellens ragoûts.

Quoiqu'il en soit, si Adam fut Philosophe, il faut avoüer qu'il fit un fort mauvais usage de sa Philosophie pour son profit & pour le notre. Après son péché, ses lumiéres obscurcies se changérent en ténébres. Sa postérité criminelle hérita de son ignorance, sans hériter en rien des sublimes connoissances dont il étoit orné, en sortant de la main de Dieu; & il ne paroît pas que ses Descendans immédiats se soient depuis beaucoup appliqués à ce qu'on appelle l'étude de la sagesse. Tout ce que l'Histoire sainte nous apprend de ces premiers hommes, (& nous n'en sçavons bien que ce qu'elle nous en apprend,) se réduit à peu près à ceci, qu'ils étoient la plûpart très-méchans & fort corrompus. Si dans une matiére aussi délicate, il étoit permis de conjecturer, je croirois volontiers qu'ils étoient encore fort grands & fort mauvais raisonneurs : c'est une suite naturelle du dérangement de l'esprit & de la corruption

(*a*) *Porphyre*, dans son Traité *de l'abstinence de la chair des Animaux*, Liv. 3.

du cœur. Du reste, c'est l'apanage assez ordinaire de la Philosophie & des Philosophes; & c'est peut-être le seul talent qu'ils ayent hérité de nos premiers Parens trop dépourvûs des vrais biens depuis leur chûte, pour nous avoir transmis autre chose, que leur mauvais exemple. A ce compte, voilà pour le moins plus de deux mille ans, qu'il faut retrancher du régne de la Philosophie, c'est-à-dire, depuis le péché d'Adam jusqu'au déluge. Si ces fameuses colonnes de Seth, dont parle Josephe, subsistoient encore de nos jours, peut-être y découvririons nous quelques vestiges des connoissances, ausquelles ces premiers habitans du monde pouvoient être parvenus. Cet Historien rapporte, (*a*) que les enfans de Seth, fils d'Adam, ayant appris de leur pére & de leur ayeul, que l'Univers devoit périr par l'eau & par le feu, & voulant transmettre cette Tradition à la Postérité, la gravérent sur deux colonnes, qu'ils bâtirent. L'une étoit de brique, l'autre de pierre, afin que s'il árrivoit que le Déluge ruinât la colonne de brique, celle de pierre pût résister à la violence des eaux, & conserver la mémoire de ce qu'ils avoient écrit. On peut croire sans témérité, qu'outre cette Tradition reçue dans la famille d'Adam sur

(*a*) *Antiquit. Jud.* Liv. 1. Ch. 2.

l'extinction du genre humain, ces colonnes merveilleuses, si jamais elles ont existé, contenoient plusieurs autres remarques importantes, sur le génie & le caractére des premiers hommes, sur les Sciences & les Arts ausquels ils s'étoient appliqués, sur les principaux événemens qui avoient illustré leur Histoire. Josephe ajoute, que de son tems la colonne de pierre se voyoit encore dans la Syrie; & il faut l'en croire sur sa parole. Car du reste Moyse, qui devoit être bien instruit de ces matiéres, ni aucun Historien profane n'a fait mention de ce monument si ancien & si merveilleux. De-là je conclus avec fondement, qu'on auroit tort de faire beaucoup de fond sur ce passage de l'Historien Juif, à qui l'on sçait d'ailleurs que les exaggérations & les hyperboles coûtoient fort peu, quand il s'agissoit de procurer à sa Nation quelque éclat & quelque lustre.

Passons donc aux tems qui suivirent le Déluge; & voyons si après ce terrible événement, dans ce second âge du monde, & dans une nouvelle race d'hommes, nous découvrirons quelques traces de la Philosophie que nous cherchons.

Il est d'abord inutile d'examiner, si Noë étoit Philosophe. S'il l'eût été, ce saint Patriarche n'eût pas ignoré les propriétés & les effets du jus de la Vigne, qu'il venoit

de planter ; & s'il les avoit connües, la même Philosophie qui les lui auroit enseignées, lui eût appris sans doute à en user plus sobrement ; pour satisfaire le goût qu'il trouva à ce jus charmant & trompeur, il n'auroit pas risqué d'être surpris dans une attitude peu modeste.

La Philosophie des trois fils de ce Restaurateur du genre humain n'est pas moins équivoque, que celle de leur pére. S'ils avoient eû une grande connoissance de la nature, s'ils n'avoient ignoré rien de ce qui concerne les Sciences & les Arts, ils n'auroient pas manqué sans doute de communiquer ces précieuses lumiéres à leurs enfans. Cependant il faut brûler toutes les Histoires, il faut ne regarder tous les Auteurs anciens que comme autant de fourbes & d'imposteurs, où l'on est obligé de convenir, que dans cette postérité immédiate des fils de Noë ; on ne reconnoît que des barbares & des brutaux. La grossiéreté & l'ignorance étoient alors répandües sur la surface de la terre. Dans ces premiers tems, selon l'expression du Prince de l'éloquence Romaine, (*a*) les hommes erroient

(*a*) *Quis vestrûm ignorat, ità naturam rerum tulisse, ut quodam tempore homines fusi per agros ac dispersi vagarentur?* Cic. pro Sextio No. 91, ce qui paroît imité de ces vers d'un ancien Poëte, cités par *Stobée Tit.* 14. περὶ χρόνου.

Fuit profectò tempus, humanum genus
Cùm belluarum more vitam degeret ;

dans les Campagnes comme des bêtes, occupés des besoins pressans de la vie, il est vraisemblable qu'ils ne songeoient qu'à la conserver. La nécessité seule attiroit toute leur attention & tous leurs soins : ou si elle leur donnoit quelque relâche, ils employoient sans doute leur loisir à se procurer des plaisirs plus sensibles, que ceux d'une spéculation stérile des effets de la Nature, du cours des Astres & du mouvement des Cieux. Si quelquefois ils y levoient les yeux, ce n'étoit que pour en recevoir la chaleur & la rosée. Du reste, si l'on fait réflexion à la simplicité de ces premiers habitans de la terre, qui, comme le dit un ancien Poëte, (*a*) étoient dans la crainte que le Ciel ne tombât sur eux; si on joint à cela que la Nation du monde la plus polie, la plus ingénieuse, & qui après s'être enrichie des dépoüilles des autres Peuples, communiqua ensuite les Sciences & les Arts au reste de l'Univers, que les Grecs en un mot ignoroient l'art de l'écriture avant l'arrivée de Cadmus dans leur Pays,

Lucos carentes lucis, exesi colens
Aut montis antrum....

(*a*) *Theognis.* Strabon rapporte aussi *Liv.* 7. que dans les Mémoires composés par Ptolomée Lagus sur la Vie d'Alexandre, on lisoit que ce Conquérant de l'Asie ayant tojours demandé à quelques Gaulois ce qu'ils appréhendoient le plus, ils lui répondirent, que la seule peur qu'ils eûssent, étoit que le Ciel ne tombât sur eux.

qu'ils n'apprirent même l'usage du feu que des Descendans d'Inachus, & que celui du bled leur fut inconnu jusqu'à Triptolème; si l'on rassemble, dis-je, ces faits attestés par tous les Auteurs, ne sera-t'on pas forcé d'avoüer, que le monde a été enseveli pendant un tems dans l'ignorance la plus grossiére?

Ce ne fut donc qu'insensiblement & peu à peu, après une longue suite de siécles, & plus de deux mille ans peut-être depuis le Déluge, que ces Grecs dans la suite si vantés sortirent des ténébres & de la barbarie. Mais il faut convenir aussi, qu'avant de se donner à eux, la Philosophie avoit commencé par voyager chez quelques autres Nations de la terre. Déja depuis longtems plusieurs de ces Peuples s'étoient rendus célébres par les sublimes connoissances qu'elle leur avoit communiquées. Pour voir d'un coup d'œil la route qu'elle tint, avant que d'arriver dans la Gréce, on doit lire le Dialogue de Lucien intitulé *Les Fugitifs*. La Philosophie paroît elle-même, & s'explique de la sorte.

„ Je n'allai pas d'abord, dit-elle, chez „ les Grecs: mais je commençai par la cure „ la plus épineuse & la plus difficile; c'é„ toit celle des Barbares. Je tournai donc „ mes pas vers les Indiens, qui composent „ un peuple immense, & que je fis descen-

„ dre humblement de leurs Eléphans, pour
„ m'écouter ; & toute la nation des Brach-
„ manes voisine des Necréens & des Oxy-
„ draques reçut ma doctrine, & vit encore
„ sous mes loix, admirée & respectée de
„ tout le monde. Au sortir des Indes, j'allai
„ en Ethiopie, & de-là chez les Egyptiens,
„ où j'enseignai le culte des Dieux à leurs
„ Prêtres & à leurs Prophétes. Ensuite je
„ passai à Babylone, pour instruire les Chal-
„ déens & les Mages. De-là je m'arrêtai
„ en Scythie quelque tems : puis revenant
„ par la Thrace, je m'entretins avec Eü-
„ molpe & Orphée, & je les envoyai de-
„ vant moi en Gréce, avec ordre au pre-
„ mier d'instruire les Grecs dans mes mys-
„ téres, & à l'autre, de leur apprendre la
„ Musique : je ne tardai pas à les suivre. «

Il n'est pas étonnant que dans ce Récit Lucien fasse l'honneur aux Grecs, de croire leur cure moins difficile que celle des autres Peuples. Quelque obligation que cette Nation vaine eût à plusieurs d'entr'eux, ausquels elle étoit redevable de toutes ses connoissances, elle affecta toujours de les traiter de Barbares ; comme si tout le sens & tout l'esprit du monde eûssent pris naissance dans la Gréce, & y eûssent été concentrées, pour ainsi dire par exclusion à tout le reste de l'Univers. Ce qui me surprend, est qu'ayant de faire arriver la Phi-

losophie en Egypte, l'Auteur de ce Dialogue la proméne premiérement dans les Indes & en Ethiopie. Pouvoit-il ignorer, que les Egyptiens ont toujours passé pour avoir été les premiers Peuples policés de cette partie du Globe de la Terre, dont nos Histoires fassent mention? Aussi un Grammairien ancien (*a*) les appelle-t-il les péres de toute la Philosophie; & quelque forte prévention que les Grecs eûssent pour eux-mêmes, ils ont été obligés de reconnoître, qu'ils tenoient d'eux les Arts & les Sciences. En effet, ce fut en Egypte que tout ce qu'il y a eû d'Hommes illustres parmi eux, Orphée, Musée, Dédale, Homére, Lycurgue, Solon, Pythagore, Platon, allérent puiser toutes les connoissances, qui les rendirent si célébres dans la suite.

Mais quelles que puissent avoir été les raisons de l'injuste préférence, que Lucien semble avoir voulu donner à certains Peuples sur les Egyptiens, suivons la route qu'il nous a tracée. Voyons d'abord ce que les Nations les plus anciennes ont pensé avant les Grecs au sujet de l'Ame des Bêtes. Delà nous passerons à ceux-ci, ensuite aux Romains; & nous examinerons quels ont été les sentimens des uns & des autres sur la même matiere.

(*a*) *Macrobe* dans ses *Saturnales*.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que les anciens Peuples ont pensé avant les Grecs sur l'Ame des Bêtes.

LE peu de connoissance qu'avoient les Anciens de plusieurs Nations dont je dois parler, (*a*) nous fait comprendre d'un côté l'impossibilité où l'on est de rien assûrer de précis & de bien fondé de leur maniére de penser sur certaines matiéres ; de l'autre, la témérité de quelques Modernes, qui n'ayant rien de bon à dire au sujet des Habitans de certains Pays, aiment mieux ressusciter tous les contes qui en ont été faits par les Auteurs les plus décriés de l'Antiquité, que d'avouer ingénûment leur ignorance. (*b*) Encore si imitant la bonne foi des plus sages des Anciens, ils avoient soin de nous avertir, qu'ils ne donnent ces rapsodies que pour ce qu'elles sont, les ignorans peut-être leur tiendroient compte de la répétition, les gens sensés ne leur sçau-

(*a*) J'aurois pû prouver l'ignorance des Anciens à cet égard, par un petit détail de leur Géographie, mais ce détail auroit parû déplacé.

Præ reliquiis Daimachus, proximè Megasthenes, Onesicritusque & Nearchus. Strab. Lib 2.

(*b*) M. D.... Auteur de l'*Histoire critique de la Philosophie*, est quelquefois dans le cas.

toient tout au plus mauvais gréque de la redite. Mais je viens à mon sujet; & je commence par quelques uns de ces anciens Peuples, dont l'Histoire nous est moins connue.

Des Scythes.

Les Scythes s'attribuoient l'origine la plus reculée; & Justin convient (*a*) qu'ils passoient en effet pour être la Nation du monde la plus ancienne. C'est là à peu près à quoi se réduisoit toute la connoissance que les Anciens en avoient. Ils ajoutent seulement (*b*) qu'avant le combat, ces Peuples barbares élevoient tumultuairement & à la hâte, un Autel rustique, sur lequel ils plaçoient, les uns disent, une Epée, les autres une Lance. C'étoit là leur Divinité; & c'étoit à cela que se bornoit toute la Philosophie de ces hommes grossiers, qui ne connoissoient d'autre vertu, qu'une valeur féroce & brutale, ni d'autre plaisir, que celui qu'ils goûtoient dans le sang & le carnage.

Ce ne fut que vers le tems des sept Sages, que les Scythes commencérent à se policer & à s'humaniser par le commerce que quelques-uns d'entr'eux eûrent avec les Grecs. Tels furent Anacharsis & Aba-

(*a*) *Scytharnm gens antiquissima semper habita.* Justin. Lib. 2. C. 1.

(*b*) *Herodot.* Liv. 3.

ris, les deux seuls Philosophes de cette Nation, dont le nom soit arrivé jusqu'à nous. Et quels Philosophes! je ne dis rien du dernier; on ne raconte de lui que des puérilités, qui ne méritent pas d'être réfutées: par exemple, (*a*) qu'à la faveur d'une Fléche miraculeuse qu'il possédoit, il traversoit les airs comme un autre Astolphe sur son Hipogryphe, ou comme quelqu'un des quatre Fils-Aïmon sur Pacolet, & se rendoit en un instant dans les Régions les plus reculées; qu'il guérissoit toutes sortes de maladies, en prononçant simplement certaines paroles; qu'il passa la plus grande partie de sa vie, sans prendre aucune nourriture; & beaucoup d'autres folies semblables. Il étoit contemporain de Pythagore; & eût, dit-on (*b*) avec lui un entretien, dans lequel il crut l'étonner, en lui faisant voir sa merveilleuse Fléche. Mais le Philosophe Grec le fit capot, en levant un pan de sa robe, & découvrant à ses yeux cette fameuse Cuisse d'or tant célébrée par ceux qui ont écrit la vie de ce pére du systême de la Métempsycose.

A l'égard d'Anacharsis, il alla à Athénes à peu près vers le même tems, & il s'y fit généralement admirer (*c*) moins sans doute

(*a*) Voyez *Porphyre* & *Lamblique* in Vit. Pythag.
(*b*) Voyez *Bayle* dans son *Diction.* au mot *Abaris.*
(*c*) *Diogen. Laërt* in Anacharsi.

par l'étendue de ses connoissances, qu'on ne nous dit pas avoir été fort grandes, que par l'étonnement où furent les Athéniens à son arrivée, de trouver de la raison & du jugement dans un Barbare. J'en tire une nouvelle preuve d'une réponse très-sensée qu'il fit à un jeune Grec, qui se moquoit de ses maniéres simples & grossiéres. *De quoi t'enorgueillis-tu*, lui dit froidement Anachasis? *Si je te parôis barbare en ton Pays, tu le paroîtrois dans le nôtre.*

Des Thraces ou Getes.

Ce fut aussi vers le tems des sept Sages & de Pythagore, que Zamolxis se rendit célébre chez les Thaces ses Compatriotes. Ces Peuples, à qui les Anciens donnoient encore le nom de Getes, étoient voisins de la Scythie; & on les regardoit assez généralement, comme faisant partie de la Nation Scythe. Un Auteur (*a*) rapporte, que quelques-uns d'entr'eux nioient l'immortalité de l'Ame: mais en général le gros de la Nation en étoit tellement persuadé, qu'elle s'étoit rendue fameuse par cet endroit (*b*) dans l'Antiquité. Cette opinion de l'immortalité de l'Ame, les Thraces la

(*a*) *Mela Liv.* 2. *C.* 2.
(*b*) Voyez *Hérodote* Liv. 5. *Mela* ubi suprà. *Solin.* Ch. 10. *Valer. Max.* Liv. 2. Ch. 6.

tenoient de ce Zamolxis, dont je parle, & qui fut leur Législateur. Hérodote nous apprend, qu'après avoir été pendant quelque tems disciple & esclave de Pythagore (*a*) étant retourné dans sa Patrie, il fut d'abord choqué de la grossiéreté & de la corruption qui regnoient parmi ces Peuples; qu'en conséquence il forma le dessein de les policer, & de les ramener à une maniére de vivre plus douce & plus réglée; que dans cette vûe il leur enseigna, qu'au sortir de cette vie ils iroient dans un lieu de délices, où ils jouiroient de toutes sortes de biens; que pour faire recevoir sa Doctrine avec plus de respect, il se cacha pendant environ trois ans dans une demeure souterraine qu'il avoit préparée secrettement; & qu'au bout de ce terme il se fit revoir, comme un homme qui auroit eû commerce avec les Dieux. Diodore de Sicile dit positivement (*b*) qu'il assûra les Thraces que la Déesse Vesta lui avoit dicté ses loix; & Diogéne Laërce ajoute (*c*) qu'en reconnoissance des biens dont ils croyoient lui être redevables, ces Peuples le mirent au nombre des Dieux, & l'honorérent sous le nom de Saturne.

De tout ce que je viens de dire on peut

(*a*) *Hérodot.* Liv. 4.
(*b*) *Diodor.* Liv. 1.
(*c*) *Diogen. Laërt* in Pyhagorâ.

conclure hardiment, qu'avant leur commerce avec les Grecs, les Scythes grossiers & barbares n'avoient aucun sentiment, aucun systême particulier sur l'Ame des Bêtes : probablement ils n'avoient de la leur propre qu'une idée très-confuse & fort superficielle.

C'est pour me conformer au sentiment le plus généralement reçû, que je fais vivre les premiers Scythes dans la barbarie & dans l'ignorance. C'est ainsi qu'en ont jugé tous les Anciens ; & on ne peut nier, qu'ils ne dûssent les connoître un peu mieux que nous. Cependant il s'est trouvé de nos jours des Sçavans, qui croyant peut-être s'avilir, s'ils pensoient comme le commun des Hommes, ont entrepris de venger l'honneur des Peuples du Nord, & de rétablir leur réputation si universellement décriée : à les croire, non-seulement ils sont les péres de tout le genre humain ; c'est encore d'eux que nous tenons toutes les Vertus, toutes les Sciences, tous les Arts les plus ingénieux & les plus utiles. C'est pourtant ce qui doit paroître original & bien étrange. Qu'on place le Paradis terrestre sous le Pole (*a*), à la bonne heure : peu nous importe dans quel Pays du monde il ait été situé ; & quiconque entreprendroit aujourd'hui de le deviner, y perdroit sans doute

(*a*) Voyez *Burnet*, *Telluris*, *Theor. sacr.* Liv. 1. & 2.

son

ſon tems & ſa peine. Ceux qui juſqu'ici ont tenté d'y réuſſir, n'en ont pas été quittes à meilleur compte. Mais qu'en dépit de tous les ſiécles & du bon ſens, au milieu des glaces du Nord on veuille nous faire trouver l'Académie & le Lycée, les Champs-Elyſées & le Jardin des Heſpérides; que malgré les neiges & les frimats qui déſolent le Septentrion, on prétende que ſon ſéjour eſt encore préférable à celui de ces climats heureux, où régne un printems éternel; c'eſt un Paradoxe qui ne peut être reçû tout au plus que chez les Lapons & parmi les Habitans ſauvages & groſſiers de la Siberie.

Des Celto-Scythes ou Hyperboréens.

Je n'ai point parlé juſqu'ici des Celto-Scythes, ou Scythes-Hyperboréens. Comme ils étoient de tous les Hommes ceux dont les Anciens avoient le moins de connoiſſance, à peine en trouve-t'on dans les Auteurs autre choſe que le nom. Si l'on excepte quelques Fables (*a*), qui rouloient toutes ſur la beauté de leur Pays, & ſur le bonheur dont ils jouiſſoient, ont

(*a*) *Ponè eos montes* (Riphœos) *ultràque Aquilonem, gens felix, ſi credimus, quos Hyperboreos appellavere, annoſo degit ævo, fabuloſis celebrata miraculis.* Plin. Lib. 4. C. 26.

n'a jamais rien sçu de ces Peuples, sinon qu'ils existoient.

Des Ethiopiens.

Les Ethiopiens n'étoient pas mieux connus que les Scythes : aussi ne nous ont-ils laissé, non plus qu'eux, aucunes richesses littéraires. C'est un malheur, & il faut s'en consoler: on se console bien tous les jours de je ne sçai combien d'autres choses beaucoup plus intéressantes. Il peut donc passer pour constant, que les uns ni les autres ne firent qu'effleurer la Philosophie : peut-être n'en connurent-ils pas même le nom. Mais on n'imagineroit jamais la plaisante raison, que Pythagore apportoit de la disette des Philosophes chez ces deux Peuples. C'étoit, selon lui (*a*) parce que les uns étoient nés dans un Pays trop froid, & les autres dans un Pays trop chaud, pour avoir de la disposition & de l'attachement aux Sciences. J'ignore ce qu'on pourra penser de ce raisonnement, qui a été adopté & appuyé par un illustre Moderne (*b*): pour moi, j'ose avancer que ce n'est pas là la seule sottise qui a été dite par le Philosophe Grec. A l'égard des Nations Septen-

(*a*) *Pothius* in vita Pythag.
(*b*) *M. D.... Hist. Crit de la Philosophie* T. I. Liv. ch. 2.

trionales, tous les Sçavans du Nord conviendront sans peine avec moi, qu'il faut déraisonner, pour croire que l'esprit, le sçavoir & l'érudition ne peuvent trouver d'azile au milieu des neiges, des frimats & des glaçons. Pour ce qui est des Ethiopiens, quand Pythagore les partageoit si mal, ce Philosophe qui se souvenoit de tout, même d'avoir été Coq, avoit sans doute oublié qu'il étoit allé puiser dans les Indes une partie de ses lumiéres, & que dans ces climats brûlans il avoit trouvé des hommes, qui philosophoient presque sous la Ligne.

Malgré ce que je viens de dire de l'ignorance où l'on étoit dans l'Antiquité de ce qui regardoit les Ethiopiens, & du peu de progrès qu'ils firent vraisemblablement dans les Sciences, quelques Auteurs (*a*) n'ont pas laissé de leur donner des Philosophes, qu'ils nomment Gymnosophistes, comme ceux des Indes. Ils vantent beaucoup l'éloignement où ces prétendus Sages vivoient du tumulte & de l'embarras des affaires, leur amour pour la solitude, l'austérité de leur vie & de leur Morale, & leur application continuelle à l'étude du Ciel. On prétend même qu'ils furent les premiers de tous les Astronomes, qui découvrirent que la Lune est un corps opaque comme la

(*a*) *Philostr.* Liv. 3. *Lucien* in Aristot.

Terre, & qu'elle emprunte sa lumiére du Soleil. Enfin, c'est à eux qu'on attribue

Cet Art ingénieux,
De peindre la parole, & de parler aux yeux;

Je veux dire l'Art de *donner du corps aux pensées*, par le moyen de l'Ecriture hiéroglyphique. Pour leur faire honneur de cette invention, on en dépouille les Ethiopiens, qui en ont toujours joui constamment dans l'Antiquité. Mais comme toute cette gloire des Ethiopiens n'est fondée que sur l'autorité de Philostrate & de Lucien, tous deux aussi menteurs l'un que l'autre; il n'y a point de risque à ne pas trop compter sur leur Rapport. Au moins peut-on assûrer, sans beaucoup hasarder, que ces Philosophes d'Ethiopie ne porterent jamais leurs raisonnemens jusques sur l'Ame des Bêtes.

Des Celtes.

Nous sommes un peu mieux instruits de ce qui concerne les Celtes. Ce sont nos Péres & nos Ancêtres: il ne faut pas nous en enorgueillir. Dans leur origine, ils n'étoient vraisemblablement ni moins ignorans, ni moins grossiers que tous les autres enfans de Noë. Tous étoient fréres; tous sortis de la même souche, il y a même lieu de croire qu'ils se ressembloient assez.

Des Gaulois.

Le nom de Celtes ſe donnoit indifféremment chez les Anciens à toutes les Nations Occidentales ; je veux dire, à tous les Peuples de l'Allemagne, des Gaules, de l'Eſpagne, de la Grande Bretagne & de l'Italie. Ce ne fut guères que vers les derniers tems de la République Romaine, & lorſque Jules-Ceſar entra dans les Gaules, que les Gaulois commencerent à être bien connus, du moins par rapport à leurs opinions ſur la Réligion & ſur la Morale. Il me feroit aiſé de copier ici tout ce que ce Conquerant, qui ſçavoit auſſi bien dire que faire, nous en a appris ; & je pourrois y joindre ce que pluſieurs Auteurs en ont écrit après lui. Mais pour ne pas imiter ces *Picoreurs*, qui ne manquent jamais de ramaſſer tout ce qui ſe rencontre ſous leur main pour peu qu'il leur ſemble propre à groſſir le Volume, je me renferme dans ma coquille, & me borne à mon ſujet.

Or je remarque à cette occaſion, que de l'aveu de tous les Auteurs anciens (*a*), ces Peuples étoient célébres par le mépris que leur inſpiroit pour la mort l'eſpérance qu'ils avoient conçue de ne point mourir,

(*a*) Voyez *Céſar* de Bell. Gal. Liv. 6. *Strabon*, Liv. 4. *Mela*, Liv. 3. C. 1. *Diodore*, Liv. 6. *Val. Maxime*, Liv. 5.

& de passer au sortir de ce monde à une nouvelle vie, qui ne devoit jamais finir. Ils étoient redevables de cette opinion de l'immortalité de leur Ame aux Druides, qui étoient tout ensemble leurs Philosophes, leurs Législateurs & leurs Prêtres. Pénétrés de la vérité de ce sentiment, que l'Auteur de la Nature a gravé dans le cœur de tous les hommes, ces Sages n'avoient pas manqué de l'établir chez une Nation, qui ne se conduisoit que par leurs lumiéres, afin de la rendre plus vertueuse & plus brave. (*a*) Ils n'avoient pas été trompés dans leur attente. Les Gaulois affrontoient les plus grands périls, & n'appréhendoient point d'exposer une vie, qu'ils croyoient être suivie d'une autre. (*b*)

César assûre positivement que ces Peuples admettoient la Métempsycose (*c*), &

(*a*) *Hoc maximè ad virtutem excitari putant, metu mortis neglecto.* Cæsar, *ubi suprà.*
Videlicet ut forent ad bella meliores. Mela *ubi suprà.*

(*b*) C'est ce que Lucain exprime avec son énergie dans ces Vers. (*b*)

Vobis auctoribus umbra,
Non tacitas Erebi sedes, Ditisque profundi
Pallida regna petunt; regit idem spiritus artus
Orbe alio; longæ canitis si cognita, vitæ
Mors media est..
Indè ruendi
In ferrum mens prona viris, animæque capaces
Mortis; & ignavum reditura parcere vitæ.

(*c*) *Imprimis hoc volunt persuadere, non interire animas; sed ab aliis post mortem transire ad alios.* Cæsar de Bel. Gal. Liv. 6.

il faut l'en croire, puiſqu'il devoit les bien connoître. Delà je conclus qu'ils n'avoient point d'autre ſyſtême ſur l'Ame des Bêtes, que Pythagore & les Pythagoriciens, dont je parlerai dans la ſuite.

Nos Ecrivains ne ſont pas peu embarraſſés à décider, où les Gaulois, leurs Druides, ſi l'on veut, avoient puiſé ces opinions, & les autres lumiéres qu'ils avoient ſur la Philoſophie. Si l'on vouloit s'en tenir à Juſtin, on pourroit croire qu'ils en étoient redevables au commerce qu'ils eûrent avec les Grecs établis ſur les Côtes de la Gaule. » Les Habitans de Marſeille » enſeignerent, dit-il (a), aux Gaulois une » maniére de vivre plus raiſonnable & » moins groſſiére : ils leur apprirent à cul- » tiver la terre & la vigne, à bâtir des Vil- » les, à s'aſſujettir à des loix ; & ils méta- » morphoſerent tellement ces hommes ſau- » vages, qu'il ſembloit que les Gaulois eûſ- » ſent été tranſportés en Gréce, plutôt que » les Grecs dans les Gaules. » C'eſt ſur ce fondement ſans doute, que quelques uns ont prétendu, que les Gaulois tenoient de Pythagore le premier goût de la Philoſophie, ce qui n'eſt pas abſolument ſans vraiſemblance. On ſçait que Pythagore vint s'établir dans cette partie de l'Italie, qu'on appelloit alors la Grande Gréce, & qui port

(a) *Juſtin* Liv. 43. Cap. 4.

aujourd'hui le nom de Royaume de Naples, & que ce fut là proprement, qu'il commença à débiter sa doctrine. Or il est probable, que les Grecs de Marseille, qui entretenoient un grand commerce avec leurs Fréres établis sur la Côte d'Italie, ne tarderent pas long-tems à être instruits de cette nouvelle Philosophie, qu'ils communiquerent ensuite aux Peuples de la Gaule leurs voisins. La conformité d'opinions vient au secours, pour appuyer ce raisonnement. Cependant un Auteur moderne (*a*) qui semble faire gloire de ne jamais penser ce qui a été pensé avant lui, s'inscrit en faux contre ce sentiment, sans en apporter d'autre raison que son bon plaisir, & prétend y en substituer un, qu'il croit beaucoup mieux fondé, c'est que les Druides avoient emprunté des Orientaux la plus grande partie de ce qu'ils sçavoient, & qu'ils ont même été les *Précurseurs de tout ce qu'il y a eu de Philosophes parmi les Grecs*. Je croirois abuser du loisir des Lecteurs, si je m'arrêtois à réfuter sérieusement un sentiment aussi singulier, qui d'ailleurs n'est appuyé que sur une conformité fort équivoque d'un nom, de quelques symboles, de certaines cérémonies, & sur un passage ou deux qui ne prouvent rien. Et que nous importe

(*a*) M. D..... *Hist. Crit. de la Philosophie*. T. I. Liv. 1. Ch. 2. §. 9.

après tout, qui ait raison de Justin ou de M. D. . . . . pour deux ou trois cens ans de plus ou de moins que nos Péres ont passé sans philosopher, en auront-ils été originairement moins barbares & moins brutaux? Au moins ce que l'Histoire nous apprend de quelques unes de leurs excursions en Italie & dans la Gréce, nous donne-t-il lieu de penser, que ces prétendus Précurseurs de la Philosophie chez les Grecs n'avoient ni de fort grandes lumiéres, ni beaucoup de politesse.

Des Germains, des Ibéres & des Bretons.

Les Germains, les Ibéres ou Espagnols, les Bretons Insulaires, étoient tous Celtes d'origine, comme les Gaulois; comme eux ils avoient sans doute leurs Druides, ou Philosophes. C'est à cette simple probabilité que se réduit tous ce que nous en sçavons. Il est vrai que Strabon rapporte (*a*) des Habitans de la Bétique en Espagne, qu'ils étoient fort appliqués aux Sciences, & qu'ils conservoient les Annales de ce qui s'étoit passé chez eux depuis 6000. ans. Mais on s'inscrit encore en faux contre ce Récit: on le traite de fabuleux & de chimérique: & je crois qu'il l'est par rapport aux 6000. ans, du moins si on prétendoit les compter sur le pied de nos années solaires. Mais

(a) Liv. 3.

qu'avant l'arrivée des Romains dans leur Pays, avant qu'ils l'eûssent réduit en Province, c'est-à-dire, jusqu'à l'Empire d'Auguste, les Peuples de l'Espagne ayent vêcu, comme on le dit (*a*), dans l'ignorance & la barbarie, sans avoir eû jusques-là aucune teinture des Lettres, c'est ce que j'ai peine à imaginer. Indépendamment du témoignage de Strabon, le voisinage & le commerce des Phéniciens, qui depuis longtems étoient venus s'établir sur la Côte Méridionale de ce Pays, ne me permet pas de penser, qu'ils n'eûssent fait part à ses Habitans d'aucunes de leurs connoissances. On opposera à ces raisons de croire cet argument négatif, que nous n'avons aucune preuve que les anciens Ibéres ne fussent pas une Nation fort grossiére & très-barbare. Mais sur ce beau principe, un aveugle niera hardiment qu'il fait jour, & un Habitant de la Terre des Papoux pourra traiter d'Ostrogoths tous les Sçavans qui sont en Europe.

Des Devins de l'Hétrurie.

A l'égard des Celtes qui dans ces premiers tems étoient répandus dans l'Italie, ils comptoient au nombre de leurs Philosophes les Devins de l'Hétrurie. Mais à quoi aboutissoit la Philosophie de ces prétendus

(*a*) *M. D. . . . ubi suprà.*

Sages? A une obſervation ſuperſtitieuſe des Météores, ſur-tout de la Foudre & des Eclairs, dont probablement ils ignoroient la nature & la cauſe, & dont ils faiſoient ſervir les effets à entretenir le peuple crédule dans une ſuperſtition groſſiére. C'étoient d'habiles Impoſteurs; qui en flattant adroitement dans leurs Contemporains la manie que les hommes ont toujours eûe de vouloir pénétrer dans l'avenir, avoient trouvé le ſecret de ſe rendre maîtres & de décider de leurs affaires les plus importantes. Du reſte, leur Art n'étoit que grimace, toute leur Science que manége & fourberie. Veut-on en avoir une juſte idée? On peut, ſans crainte de ſe tromper, les comparer à ces miſérables Jongleurs, qui tirent tribut de la folle ſimplicité des Peuples ſauvages de l'Amérique.

Des Egyptiens.

Paſſons à des Nations plus célébres & mieux connues. Rapprochons-nous du berceau du genre humain. Quoiqu'en ayent pû dire quelques Philoſophes hazardeux, la commune opinion le place conſtamment en Aſie; c'eſt de là, qu'elle fait ſortir ces premieres races d'hommes, qui repeuplérent la Terre après le Déluge. Il eſt donc vraiſemblable que c'eſt chez ces premiers Ha-

bitans de l'Univers, qu'on doit chercher les premiéres notions des Siences.

Les Egyptiens se vantoient d'être les plus anciens de tous les Peuples. Car dans tous les tems, toutes les Nations, comme tous les Particuliers, ont eû la folie de se piquer d'une origine fort ancienne.

Quoiqu'il en soit de leur antiquité vraie ou fausse, il est certain qu'ils sont le premier Peuple sçavant & éclairé, dont il soit parlé dans l'Histoire. Comme ils habitoient, dit Ciceron (*a*) un Pays découvert, sous un Ciel toujours pur & serein, & qu'ils jouissoient des avantages que donne la Société, c'est-à-dire, d'un profond loisir, ils s'appliquerent de bonne heure à l'observation des Astres. Diodore leur attribue des connoissances fort étendues en ce genre. Il assûre (*b*), que non-seulement ils sçavoient prédire les Eclipses, mais même qu'ils annonçoient les Déluges & les Tremblemens de Terre, les Pestes, les Famines & les Apparitions des Cométes. Si cet Historien n'en impose point, il faut convenir que les Astronomes de l'Egypte étoient un peu plus habiles que les nôtres : il est quelquefois des circonstances, où il seroit à souhaiter que nous eûssions des Faiseurs d'Almanachs de cette espéce.

(*a*) *De Divinat.* Lib. 2.
(*b*) Lib. 2.

On fait encore honneur aux Egyptiens d'avoir le mieux connu la longueur de l'année, qui chez eux fut toujours, dit-on (*a*), de douze mois, tandis que les autres Peuples ne la composoient, les uns que de trois mois, comme les Arcadiens, les autres que de six, comme les Cariens & les Arcananiens, quelques uns de dix, comme les Romains avant Numa. Ce furent leurs Astronomes, qui donnerent aux Signes du Zodiaque & aux autres Constellations du Ciel les noms qu'ils ont portés depuis. Ce furent eux, qui fixerent le nombre des jours de Semaine, qu'ils appellerent du nom des sept Planétes (*b*); & l'ordre qu'ils observerent en leur imposant ces noms, mérite d'être rapporté. Cet ordre vient, de ce que si on nomme la premiére heure du jour du nom de Saturne, la seconde du nom de Jupiter, la troisiéme de celui de Mars, la quatriéme de celui du Soleil, la cinquiéme de celui de Venus, la sixiéme de celui de Mercure, la septiéme de celui de la Lune; qui est l'ordre apparent des Planétes, en continuant ainsi pendant les vingt-quatre heures, il arrivera que la premiére heure du jour

(*a*) Voyez *S. Augustin*, de la Cité de Dieu, Liv. 12. Ch. 10. *&* Liv. 15. Ch. 12. *&* 14. *Hérodote*, Liv. 2. *Pline*, Liv. 7. Ch. 48. *Plutarque*, Vie de Numa *Aulu-Gelle*, Liv. 3. Ch. 48. *Censorin*, Ch. 15 *Macrobe*, dans ses Saturnales, Liv. 1. Ch. 12. *Solin* Ch. 1. *&* 3. *&c.*

(*b*) *Hérodote*, Liv. 2.

suivant sera celle du Soleil, la premiére heure du jour d'après sera celle de la Lune, ensuite celle de Mars, & ainsi des autres, selon l'arrangement que les jours de la Semaine observent entr'eux.

Les Egyptiens si fameux dans la Science du Ciel, ne s'étoient pas rendus moins célébres dans les autres parties de la Philosophie. Outre la Géométrie, dont ils passent pour avoir été les Inventeurs, ils étoient aussi très-versés dans la Physique, tant générale que particuliere. Mais comme leurs Prêtres qui étoient aussi leurs Philosophes, leurs Astronomes, leurs Historiens leurs Prophêtes ou Orateurs, aimoient à tout personifier, la Science de la Nature de même que toutes les autres; étoit traitée chez eux d'une maniére fort obscure, mystérieuse & énigmatique (*a*). Ainsi sous les noms de leurs Héros ou Demi-Dieux, ils peignoient les Astres, leurs mouvemens & leurs cours si constans & si réguliers; les vicissitudes des Saisons, les propriétés des corps, tous les effets si divers, si variés & si admirables des Loix générales, par lesquelles l'Intelligence Suprême gouverne ce vaste Univers. Ils donnoient au Soleil & à la Lune les noms d'Isis & d'Osiris: ils se les figuroient comme mariés, comme étant par leur union la source & le

(*a*) Voyez *Plutarque*, Traité d'Isis & d'Osiris.

principe de toute production ; & c'étoit sur la terre rendue féconde par la douceur abondante de leurs influences, que se faisoient sentir les heureux fruits de ce mariage. Dans ce systême tout ce qui respire, tout ce qui a vie ici-bas, hommes, plantes & animaux, ne formoit qu'une même famille divisée en plusieurs branches. Ces Peuples n'étoient pas sans doute assez aveugles, pour ne pas s'appercevoir que dans cette famille si nombreuse & si étendue, il arrivoit souvent ce que nous ne remarquons que trop dans les familles particuliéres, qui composent nos Villes; je veux dire que l'union & la paix n'y régnoient pas toujours. Ainsi ils voyoient malgré la parenté le généreux Ibis ne jamais cesser de faire une guerre cruelle aux Serpens ses fréres, & l'Ichneumon se montrer constamment l'ennemi mortel & déclaré de son bon parent le Crocodile. Il n'est pas même douteux, que souvent parmi eux il n'arrivât à plusieurs d'écraser sans pitié, ou leurs chers cousins les Moucherons, ou leurs aimables sœurs les Sauterelles. Les Egyptiens qui avoient tant d'esprit, expliquoient probablement tout cela à leur maniére. Ce qu'il y a de certain, est que ces guerres, ces inimitiés & ces divisions ne les empêchoient point de regarder les hommes & les animaux à peu près comme autant de fréres & de sœurs. Et parce

que cette société se trouvoit composée de membres, dont les uns étoient doüés de plus de force & d'intelligence que les autres, ils jugeoient sagement que ceux-là étoient particuliérement obligés de veiller à la sûreté commune. De-là le soin officieux qu'ils avoient des animaux, des plantes. C'étoient autant de pupiles, dont ils s'imaginoient être les Tuteurs, & de la conservation desquels ils croyoient avoir à répondre au Pére commun de la Nature.

J'avance en matiére; & il ne me resteroit qu'un pas à faire, pour éclaircir le sentiment des Egyptiens sur l'Ame des Bêtes, si la démangeaison de faire des écarts ne m'obligeoit de rebrousser sur mes pas, pour discuter un fait qui me paroît curieux. Je prie le Lecteur de me le pardonner : sil ne me passoit les digressions, je renoncerois d'abord à l'Ouvrage.

J'ai dit plus haut, que les Egyptiens donnoient au Soleil le nom d'Osiris, & celui d'Isis à la Lune. J'ajoute que sous le nom d'Osiris ils désignoient encore le Fleuve du Nil, & la Terre sous celui d'Isis. Cette observation est nécessaire, comme un illustre Moderne l'a remarqué fort à propos (*a*), pour entendre quel étoit le but des Fêtes qu'on célébroit en Egypte à l'honneur d'I-

(*a*) M... D. Hist. Crit. de la Philosophie T. I. L. 1. ch. 4. §. 7.

sis.

sis. Mais à Dieu ne plaise que je sois de son sentiment, par rapport à ce qu'il a ajouté!
» Les Prêtres Egyptiens avoient, continue-
» t-il, deux grandes cérémonies chaque an-
» née: la premiére à l'approche de l'Hiver,
» où commençoit le Deüil d'Isis pour la
» mort de son cher Osiris; ce qui signi-
» fioit simplement que la Terre devenoit
» languissante, inanimée, & que toute force
» de produire lui étoit ravie: la seconde au
» retour du Printems, où finissoit le Deüil
» d'Isis par la resurection annuelle d'Osiris;
» ce qui signifioit encore que toute la Na-
» ture se ranimoit, & que les germes ca-
« chés des plantes alloient reparoître au
» jour. « Cette explication est sans contredit tout-à fait ingénieuse: c'est dommage que tant d'esprit soit employé à pure perte, & que ce bel édifice ne soit appuyé que sur un fondement ruineux, qui croule de toutes parts.

En effet, je demanderois volontiers à cet Auteur, que j'estime d'ailleurs par beaucoup d'endroits, ce qu'il appelle Hiver ou Eté dans un Pays, tel que l'Egypte, située sous un Climat où jamais le froid ne s'est fait sentir, & où régneroit un printems perpétuel, si quelquefois il n'étoit altéré par des chaleurs un peu trop vives? Supposons cependant, que ces termes d'*approche de l'Hiver* & de *de retour du Printems* doivent se pren-

dre ici dans le même sens, que nous leur donnons ordinairement, c'est-à-dire, pour l'Equinoxe du Printems & pour celui d'Automne. Dans ce cas, je demande encore à l'Auteur, s'il est vrai de dire que vers l'Equinoxe d'Automne, c'est-à-dire, dans les mois de Septembre, Octobre & Novembre, la Terre en Egypte devient *languissante, inanimée, & que toute force de produire lui soit ravie?* N'est-il pas au contraire de notoriété publique, qu'après être restée pendant tous les mois précédens noyée sous les eaux, c'est en Octobre, que délivrée de ce nouveau Déluge, l'Egypte commence à se revêtir de verdure, pour se couvrir bientôt après de fleurs & de fruits? Il en est de même de l'Equinoxe du Printems. Bien loin que dans les mois de Mars, Avril & Mai, *toute la Nature se* ranime en Egypte, *& que les germes cachés des plantes* s'y préparent à *reparoître au jour*? Ne sçait-on pas que c'est alors, que la Terre s'y dépouille de tous ses ornemens en faveur des Peuples qui l'habitent, & qu'elle se dispose à recevoir un nouveau germe, de fécondité dans le sein de ses eaux vivifiantes, qui la fertilisent?

L'erreur de M. D.... vient donc uniquement d'avoir raisonné de l'Egypte comme de la France: erreur certainement très-pardonnable à un Philosophe, qui tout oc-

cupé de grandes choſes, ne ſe croit pas obligé ſans doute d'être Hiſtorien ou Géographe. Pour moi, je prens les noms d'Iſis & d'Oſiris dans le même ſens, dans lequel les Peuples de l'Egypte les ont toujours entendus; & ſur ce principe, j'oſe avancer ſans crainte de déraiſonner, que vers l'Equinoxe d'Automne, ou ſi l'on veut, vers la fin d'Octobre, & le commencement de Novembre les Prêtres Egyptiens célébroient le Deüil d'Iſis pour la perte de ſon cher Oſiris; dont elle pleuroit l'abſence & l'éloignement : comme au contraire au retour du Printems, & vers la fin d'Avril, ils ſolemniſoient la fin du Deüil d'Iſis, qui au bout de ſix mois de ſéparation alloit retrouver ce même Oſiris toûjours auſſi tendre & auſſi fidèle. Changez le nom d'Oſiris en celui de Nil, & le nom d'Iſis en celui de la Terre; l'application ſe fera d'elle-même. J'ajoute, que ces Fêtes Egyptiennes ne différoient point pour le fond des deux autres Solemnités, qui étoient par tout en uſage dans le Paganiſme : c'eſt ce qu'on appelloit la Fête des Semailles & celle de la Moiſſon. La ſeule différence que j'y remarque, eſt qu'au rebours de ce qui ſe pratiquoit chez les Romains, la derniére ſe célébroit en Egypte dans le Printems, & la premiére en Automne.

Le ſoin affectueux que les Egyptiens avoient des animaux dégenéra bientôt en

un culte public des plus ridicules & des plus absurdes. Si ces Peuples d'ailleurs si sages & si éclairés étoient capables d'idées singuliéres, ils avoient aussi des goûts qui n'étoient pas moins dépravés. Non contens d'avoir élevé la Brute jusqu'à la condition de l'Homme, ils voulurent encore la porter sur les Autels. De tous les animaux, ils en firent autant de Dieux. Peut-être pour la rareté du fait seroit-on tenté de leur passer cette extravagance, s'ils n'avoient divinisé que les plus jolis, les plus caressans, les plus spirituels : mais non; l'objet de leurs adorations étoit assez souvent quelque monstre. A Mendez, Ville de la Basse Egypte, on rendoit les Honneurs divins au Bouc, le plus puant des animaux; & la Divinité la plus célébre du Pays étoit un Bœuf, la plus lourde & la plus stupide peut-être de toutes les bêtes. « Chez ce Peuple, dit Juvenal (*a*), l'un adore un Crocodile, l'autre un » Ibis: Ici brille sur l'Autel l'image d'un » Singe; là ces insensés courent rendre » leurs respects à un poisson, & dans un » autre endroit c'est un Chien, auquel ils « vont porter leur hommage. « En effet,

(*a*) . . . . *Crocodilon adorat*
Pars hæc; illa pavet saturam serpentibus Ibin.
Effigies Sacri hic nitet aurea Cercopitheci. . . . .
. . . . *Hic piscem fluminis, illic*
Oppida tota canem venerantur, nemo Dianam.
Sat. 15.

(*a*), les Chiens, les Chats, les Rats, le Bouc, le Bœuf, le Bélier, la Brebis, le Cochon, le Lion, le Loup, le Singe, le Corbeau, l'Epervier, l'Aigle & le Vautour, le Crocodile & les Serpens, tout être enfin qui respire dans l'air, sur la terre & dans les eaux, sembloit avoir un droit acquis à la vénération de cette Nation superstitieuse; & comme le dit fort bien un de nos Fabulistes (*b*).

En Egypte jadis toute bête étoit Dieu;
Tant l'homme au contraire étoit bête!
Tel animal ailleurs qui n'a ni feu ni lieu,
Avoit là son Temple & sa Fête.

Il n'y avoit pas jusqu'au Scarabée, le plus sale de tous les Insectes, que ces peuples honoroient comme l'image vivante du Soleil. Ce parallele a dequoi surprendre; & je gagerois bien qu'on ne devineroit jamais le rapport, qu'ils avoient pû imaginer entre ces deux *extrêmes*, si un Philosophe de réputation ne s'étoit chargé de nous en instruire. Le voici. » C'est, disent-il (*c*),

(*a*) Voyez *Herodote*, Liv. 2. *Diodore*, Liv. 1. & 2. *Pline*, Liv. 10. Ch. 28. *Plutarque*, *Tr. d'Isis & Osiris*, *Cicéron de la nature des Dieux*, Liv. 1. *Lucien*, *Strabon*, *S. Clément d'Alex.* &c.

(*b*). *M. de la Mothe*, Fable intitulée, *les Dieux de l'Egypte.*

(*c*) Voyez *Porphyre*, dans son Tr. *de l'Abstinence*, &c. Liv. 4. *n.* 9. Trad. de M. *de Burigny*, chez *Debure l'aîné*, Paris 1747.

» que tout Scarabée est mâle, & jette sa
» semence en un endroit humide en for-
» me Sphérique. Il la remue ensuite de ses
» pieds de derriere, en tournant ainsi que
» fait le Soleil dans le Ciel; & il est vingt-
» huit jours à faire ce même exercice, ce
» qui est le cours périodique de la Lune. «
Ne voilà-t-il pas un plaisant raisonnement?
A l'aide de quelques foibles convenances,
je pourrois de même sans beaucoup me
gêner comparer la Taupe au Soleil, & trouver dans la tête de quelques personnes que
je connois, une image vivante de la Lune.

Ce respect des Egyptiens pour les animaux influoit sur toutes leurs actions. Ceux dans la maison desquels un Chien mouroit, se rasoient aussi-tôt tout le corps, pour marquer leur deüil de la perte de cette Divinité canine (*a*). On rendoit encore plus d'honneur aux Chats. A leur mort, on se rasoit d'abord les sourcils; ensuite on embaumoit fort proprement l'animal sacré, & en cet état on le transportoit en pompe à Bubaste, où toute la race de la Déesse Chatte avoit droit de sépulture.

Ces folies sont sans contredit une preuve des plus complettes de la foiblesse & de l'imbécillité de l'esprit humain : mais le comble de l'extravagance est de livrer à

(*a*) *Herodote*, Liv. 2. *Diodore*, Liv. 2.

l'ennemi ce que l'homme a au monde de plus précieux, ses Temples, ses Foyers, les gages les plus chers de sa tendresse, plûtôt que de violer le respect qu'on s'imagine devoir à des Divinités viles & chimérique. C'est cependant ce qui arriva à ces peuples aveuglés, à l'entrée de Cambyse en Egypte. Ce Prince avoit assiégé Péluse, dont la garnison étoit toute composée de Troupes Egyptiennes; & trouvant plus de résistance qu'il ne l'avoit imaginé, il s'avisa d'un stratagême. Il ordonna à tous ses Soldats d'attacher sur leurs boucliers des chiens, des chats, tous les animaux qu'ils pourroient trouver. Ensuite il donna le signal d'un assaut général; & de crainte de porter quelque coup mortel à leurs Dieux, en voulant percer l'ennemi, les Assiégés aimerent mieux se laisser égorger, & abandonner leur Ville en proie au vainqueur, que de lancer le moindre trait contre les objets ridicules de leur culte (*a*).

Après ce trait, peut-être croit-on être au bout de l'extravagance Egyptienne: point du tout. Après avoir fait de la brute l'objet de ses adorations, on vit encore ce peuple insensé aller offrir son encens & ses vœux aux raves, aux choux, aux oignons, aux ciboules, aux moindres légumes de ses jardins, & rendre un culte impie &

(*a*) *Herodote*, Liv. 2. *Diodore*, Liv. 1.

fanatique à ces Divinités potagéres. C'est ce que le Satyrique de notre siécle, qu'un Poëte badin a nommé assez plaisamment *le Chasse-Coquin du Parnasse*, exprime fort bien dans ces vers *(a)*.

On vit le peuple fou qui du Nil boit les eaux,
Adorer les Serpens, les Poissons, les Oiseaux:
Aux Chiens, aux Chats, aux Boucs offrir des Sacrifices:
Conjurer l'Ail, l'Oignon, d'être à ses vœux propices;
Et croire follement maîtres de ses destins
Des Dieux nés du fumier porté dans ses jardins.

Que reste-t-il après cela, sinon de s'écrier avec le Poëte.

Felices populi, quorum nascuntur in hortis numina!

Les Auteurs toujours zélés pour la recherche de l'Antiquité, moins souvent dans la vûe de trouver ce qui est, que ce qu'ils croyent ou s'imaginent devoir être, n'ont pas manqué d'examiner l'origine de ce culte bisarre & monstrueux des Animaux établi chez les Egyptiens; & les opinions ont été assez partagées à ce sujet.

La Mythologie nous apprend, que dans la guerre des Titans, les Dieux poursuivis par Typhon ayant abandonné l'Olym-

(a) *Boileau*, Satyre de l'*Equivoque*.

pe, allerent chercher un azile en Egypte, & s'y cacherent ſous la forme de différens animaux. Là, ſuivant cette tradition, » Jupiter ſe métamorphoſa en Bélier (*a*), A» pollon en Corbeau, Bacchus en Bouc, » Diane en Chat, Junon en Vache, Ve» nus en Poiſſon, Mercure en Ibis, ou » même en Chien, &c. « Or, diſent les Auteurs dont je parle (*b*), on peut penſer avec raiſon, que c'eſt de cette métamorphoſe, que les Egyptiens prirent occaſion de rendre aux animaux des honneurs divins. En effet la conjecture eſt fort naturelle: pour la rendre recevable, je trouve qu'il n'y manque qu'une ſeule choſe; c'eſt qu'elle ait quelque fondement. Car que la Gigantomachie, ou l'Hiſtoire de la guerre des Géants, la fuite des Dieux & leur métamorphoſe en Egypte, ſoient une Fable écloſe du cerveau des Grecs longtems après que le culte des animaux ſe fut établi dans ce pays, & fondée préciſément ſur ce culte même, c'eſt un fait connu de quiconque s'eſt donné la peine d'ouvrir quelques Livres. De-là je conclus,

(a) *Duxque gregis, dixit, fit Jupiter, undè recurvis*
Nunc quoque formatus Libys eſt cum cornibus Ammon.
Delius in corvo, proles Semeleïa capro,
Fele ſoror Phœbi, niveâ Saturnia vaccâ,
Piſce Venus latuit, Cyllenius ibidis alis.
Ovide Metam. Liv. 5.

(*b*) Voyez *Natalis Comes*, page 644.

fanatique à ces Divinités potagéres. C'est ce que le Satyrique de notre siécle, qu'un Poëte badin a nommé assez plaisamment *le Chasse-Coquin du Parnasse*, exprime fort bien dans ces vers *(a)*.

On vit le peuple fou qui du Nil boit les eaux,
Adorer les Serpens, les Poissons, les Oiseaux:
Aux Chiens, aux Chats, aux Boucs offrir des Sacrifices:
Conjurer l'Ail, l'Oignon, d'être à ses vœux propices;
Et croire follement maîtres de ses destins
Des Dieux nés du fumier porté dans ses jardins.

Que reste-t-il après cela, sinon de s'écrier avec le Poëte.

Felices populi, quorum nascuntur in hortis numina!

Les Auteurs toujours zélés pour la recherche de l'Antiquité, moins souvent dans la vûe de trouver ce qui est, que ce qu'ils croyent ou s'imaginent devoir être, n'ont pas manqué d'examiner l'origine de ce culte bisarre & monstrueux des Animaux établi chez les Egyptiens; & les opinions ont été assez partagées à ce sujet.

La Mythologie nous apprend, que dans la guerre des Titans, les Dieux poursuivis par Typhon ayant abandonné l'Olym-

(a) *Boileau*, Satyre de l'*Equivoque*.

pe, allerent chercher un azile en Egypte, & s'y cacherent ſous la forme de différens animaux. Là, ſuivant cette tradition, » Jupiter ſe métamorphoſa en Bélier (*a*), Apollon en Corbeau, Bacchus en Bouc, » Diane en Chat, Junon en Vache, Venus en Poiſſon, Mercure en Ibis, ou » même en Chien, &c. « Or, diſent les Auteurs dont je parle (*b*), on peut penſer avec raiſon, que c'eſt de cette métamorphoſe, que les Egyptiens prirent occaſion de rendre aux animaux des honneurs divins. En effet la conjecture eſt fort naturelle: pour la rendre recevable, je trouve qu'il n'y manque qu'une ſeule choſe; c'eſt qu'elle ait quelque fondement. Car que la Gigantomachie, ou l'Hiſtoire de la guerre des Géants, la fuite des Dieux & leur métamorphoſe en Egypte, ſoient une Fable écloſe du cerveau des Grecs longtems après que le culte des animaux ſe fut établi dans ce pays, & fondée préciſément ſur ce culte même, c'eſt un fait connu de quiconque s'eſt donné la peine d'ouvrir quelques Livres. De-là je conclus,

(a) *Duxque gregis, dixit, fit Jupiter, undè recurvis*
Nunc quoque formatus Libys eſt cum cornibus Ammon.
Delius in corvo, proles Semelëia capro,
Fele ſoror Phœbi, niveâ Saturnia vaccâ,
Piſce Venus latuit, Cyllenius ibidis alis.
Ovide Metam. Liv. 5.

(*b*) Voyez *Natalis Comes*, page 644.

que cette explication n'est pas supportable.

D'autres ont recours à une raison plus spécieuse & plus plausible. La reconnoissance & la crainte firent, disent-ils, l'apothéose des Divinités Egyptiennes. Si les peuples de l'Egypte n'avoient eu rien à craindre du Crocodile & des Serpens, peut-être n'eussent-ils jamais songé à leur élever des Autels. Le Bouc eût reçu de leur part moins de sacrifices, si sa lasciveté n'eût été l'image de leur inclination la plus chérie, & n'eût servi à l'autoriser. Dans cette infâme Divinité, ils cherchoient à canoniser leur passion favorite. Le Bœuf Apis auroit vû de même ses Temples déserts, si les imbéciles Egyptiens ne lui avoient attribué la plûpart des biens, dont la nature les combloit. A la bonne heure : j'acquiesce d'autant plus volontiers à ce raisonnement, qu'il remonte à deux des principales sources de l'idolâtrie. Bien entendu pourtant, qu'on ne pourra l'appliquer qu'aux Négres du Congo, ou aux Hurons du Canada. Nos Relations nous apprennent chaque jour quelque extravagance pareille de ces peuples brutaux & sauvages. Mais que chez une Nation polie, sçavante, éclairée, telle que l'étoient les Egyptiens, de l'aveu de toute l'Antiquité, on veuille sur la reconnoissance & sur la crainte seules fon-

der un culte également bisarre, ridicule & monstrueux, c'est ce que j'ai de la peine à digérer. Est-il vraisemblable, qu'un peuple policé puisse jamais porter la reconnoissance au point d'adorer des Asperges & des Champignons, quelque bonté qu'on leur suppose ? D'ailleurs ce sentiment répugne à tout ce que nous lisons dans les Anciens. Si les Egyptiens rendoient des honneurs divins au Scarabée, à l'Epervier, c'est, selon Porphyre, qu'ils regardoient l'un & l'autre comme l'image du Soleil : si dans quelques-uns de leurs Temples ils entretenoient un feu sacré qui ne s'éteignoit jamais, c'est, selon Eusebe (*a*), que le feu a beaucoup de ressemblance avec les Dieux. Dans tout cela il n'est point question, comme on voit, de crainte, ni de reconnoissance. C'est donc ailleurs, qu'il faut chercher la raison d'un culte si singulier & si étrange.

Ce même Porphyre que je viens de citer, & qui certainement avoit bien étudié tous les mystéres de la Théologie Egyptienne, nous en fournit une qui semble d'autant plus probable, qu'elle est tirée de cette Théologie même. Les Egyptiens, dit-il (*b*), « étoient persuadés, que l'hom-

(*a*) Dans sa *Præpar. Evangel.* Liv. 1.

(*b*) Dans son Traité *de l'Abstinence*, &c. Liv. 4. *n.* 9. *Trad. de M. de Burigny.*

» me n'étoit pas le seule de ces Etres, qui
» fût rempli de la Divinité. Ils croyoient
» que l'ame n'habitoit pas seulement dans
» l'homme, mais qu'il y en avoit une dans
» toutes les espéces d'animaux. C'est pour-
» quoi ils représentoient Dieu sous la figu-
» re des Bêtes, même des Sauvages & des
» Oiseaux, aussi bien que sous celle de
» l'Homme. Vous voyez chez eux des
» Dieux, qui ressemblent à l'homme jus-
» qu'au col, & qui ont le visage ou d'un
» Oiseau, ou d'un Lion, ou de quelqu'au-
» tre animal. Quelquefois Dieu est repré-
» senté chez eux ayant une tête humaine,
» & les autres parties d'un animal. Ils veu-
» lent nous faire voir par-là, que suivant
» l'intention des Dieux, il y a société en-
» tre les hommes & les animaux... C'est
» pourquoi le Lion est respecté chez eux
» comme un Dieu; & il y a une Province
» de l'Egypte, que l'on appelle Léontopo-
» lis du nom de cet animal, comme il y
» en a une autre appellée Busiris, & une
» autre que l'on nomme Lucopolis, à cau-
» se du Bœuf & du Loup. Ils adorent la
» puissance de Dieu sous la figure de diffé-
» rens animaux, &c. «

Voilà donc la vraie source des erreurs & des rêveries Egyptiennes. Il est inutile de la chercher dans la Fable, ou dans l'amour propre : le principe s'en trouve

dans ce fond inépuisable de chiméres & d'extravagance, dont le genre humain est pêtri, & dans la Philosophie, qui a toujours servi admirablement l'esprit de vertige & d'absurdité, auquel dans tous les tems les hommes se sont tous plus ou moins laissé conduire (*a*).

Car dans le passage de Porphyre qu'on vient de lire, ce Philosophe nous développe en peu de mots tout le mystére de la Théologie des Egyptiens, & tout le plan de leur systême sur l'ame des Bêtes. Comme ces peuples n'admettoient aucune distinction entre l'homme & les autres animaux, ils ne reconnoissoient de même aucune différence entre l'ame des uns & des autres. C'étoit dans la brute, comme dans l'homme, un feu céleste, une portion de la Divinité. Etoit-elle spirituelle, ou matérielle? C'est ce que probablement les Philosophes de ce tems-là examinoient fort peu: il seroit même assez difficile de décider, si dans ces siécles reculés ils avoient une idée bien claire de la distinction des deux substances. Les Sages de l'Egypte ne portoient pas sans doute leurs vûes si loin.

(*a*) C'est ce qui a fait dire à un Grand Maître en cette matiére, qu'il n'y a point d'extravagance, ni d'absurdité, qui n'ait été avancée par quelqu'un des Philosophes. *Nil tam absurdè, tam monstrosè dici potest, quod non dicatur ab aliquo Philosophorum* Cicer. de Divin. Lib. 2.

Ils croyoient, que tout ce qui reſpire reçoit le mouvement & la vie d'un principe commun, qu'ils regardoient comme quelque choſe de divin, comme un écoulement de la Divinité même : c'eſt à cela que ſe bornoient tous leurs raiſonnemens Philoſophiques. (*a*). De-là cette coutume établie parmi le plus grand nombre de leurs Prêtres (*b*) de s'abſtenir de tout ce qui étoit animé. De-là cette eſpéce de confraternité qu'ils imaginoient entre l'homme & les animaux. De-là enfin ce reſpect infini, que ces peuples avoient pour eux, & ce culte ſuperſtitieux qu'ils leur rendoient. C'étoit Dieu même, qu'ils croyoient honorer dans la Bête.

» Non comme le remarque un Auteur » moderne (*c*), il ne faut pas s'imaginer, » qu'une Nation auſſi éclairée, & chez qui » toutes les autres allerent puiſer leurs con- » noiſſances, adorât des Crocodiles, des » Ibis, des Ichneumons, des Serpens, » des Rats, des Bœufs ou des Oignons... » Les lumiéres de ce peuple ſçavant n'é- » toient point aſſez bornées, pour croire

(*a*) Qu'on ne m'accuſe pas de contredire ici ce que j'ai avancé dans mon Décameron Hiſtorique ſur l'ame humaine : les anciens Egyptiens avoient une idée de la pure ſpiritualité ; mais cette idée étoit encore fort groſſiére, & preſque imperceptible.

(*b*) Voyez *Porphyre*, *ubi ſuprà*, Lib. 4. *n.* 7.

(*c*) *Deſcription de l'Egypte de M. de Maillet*, par M. l'Abbé *le Maſcrier*, *Lettre* 10. pag. 54.

„ que des choses si viles fussent adorables,
„ ni que les corps du Soleil même, de la
„ Lune; ou des autres Planettes fussent au-
„ tant de Dieux capables de lui nuire, ou
„ de lui faire du bien. Les Egyptiens n'ado-
„ roient comme nous qu'un Dieu unique
„ & invisible: mais ils l'adoroient sous des
„ noms & des figures convenables aux at-
„ tributs différens, qu'ils croyoient insépa-
„ rables de la Divinité, & par lesquels el-
„ le se communiquoit aux hommes... Ils
„ reconnoissoient les bienfaits de cet Etre
„ Souverain répandus sur nous par le Bœuf,
„ qui servoit à cultiver leurs terres; par
„ la Vache, qui les nourrissoit de son lait;
„ & le Dieu Serapis qui représentoit toute
„ l'espéce par sa figure, recevoit dans le
„ Temple de Canope l'hommage de leur
„ reconnoissance pour un Dieu bienfaisant
„ & invisible. Il en étoit de même d'Isis
„ & d'Osiris, qui dans les Temples consa-
„ crés à ces Divinités, figuroient à ces
„ peuples les faveurs, que la bonté suprê-
„ me répandoit par les inondations du Nil
„ désigné sous le nom d'Osiris, sur leurs
„ terres représentées sous celui d'Isis. Enfin
„ toutes les choses utiles, ou nécessaires à
„ la vie, leur servoient au même but. Les
„ Oignons si délicieux en Egypte, l'Ibis
„ qui les préservoit des Serpens, l'Ichneu-
„ mon qui exterminoit les Crocodiles; en

„ un mot tout ce qui contribuoit à leur fé-
„ licité, devenoit pour eux un sujet de re-
„ connoître de plus en plus les graces,
„ qu'ils recevoient sans cesse de la main li-
„ bérale de l'Eternel. Ils ne consacroient pas
„ moins les choses, qui leur étoient nuisi-
„ bles. Les Serpens, les Crocodiles & tant
„ d'autres animaux, par lesquels la Divini-
„ té les châtioit des fautes qu'ils avoient
„ commises, & dont ils révéroient la figu-
„ re, étoient autant de témoignages de
„ leur soumission à sa volonté, & de l'ac-
„ ceptation de ses châtimens. Par-là ils es-
„ péroient pouvoir venir à bout de fléchir
„ sa colére, & d'empêcher la continuation
„ des maux, qu'ils recevoient d'elle par le
„ ministére de ces animaux. „

On dira peut-être, que cette Philosophie tend à justifier, à disculper toutes les abominations de l'Egypte; & à Dieu ne plaise, que ce soit-là mon intention! Mais raisonner de la sorte, c'est ignorer les premiers principes; c'est n'avoir pas les plus simples notions des choses. L'idolâtrie ne consiste pas seulement à adorer la pierre & le bois; on peut avoir des idées assez nettes, des sentimens assez raisonnables de la Divinité, & être cependant idolâtre. Comment cela? l'Apôtre des Gentils nous l'apprend dans cet endroit, où il s'éleve avec tant de force contre les prétendus Sages du

du Paganisme (*a*). C'est que pour éviter le reproche d'infidélité, il ne suffit pas de connoître Dieu, si on ne lui rend le culte qui lui est dû, & qu'il demande. Et c'est, ajoute l'Apotré (*b*), parce que le connoissant, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu; parce qu'au lieu de ce culte saint qu'il demandoit, ils ne lui ont rendu qu'un culte impie & abominable à ses yeux, un culte qu'il désapprouvoit, qu'il détestoit; c'est pour cela qu'il les a livrés à tous les désirs de leur cœur corrompu, & qu'il a permis qu'ils soient tombés dans des égaremens & des désordres plus dignes de la brute que de l'homme. Ce passage de Saint Paul est, comme l'on voit, formel & décisif, pour prouver la vérité de ce que j'ai avancé. Il en résulte clairement, qu'on peut connoître Dieu, même l'adorer, & mériter malgré cela d'être traité en impie & en infidéle.

Je ne me suis si fort étendu sur ce qui regarde ces Superstitions Egyptiennes, que parce que c'est-là le principe & le modele, sur lequel a été fondée & s'est moulée, pour ainsi dire, toute la Philosophie des autres peuples, sur-tout des Grecs, dont je parlerai dans la suite. C'est à cette

(*a*) *Ad Roman.* 1. 19. *& suiv.*

(*b*) *Quia cùm cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt. Ibid.*

source, que ce qu'il y a eû de plus célébre parmi les Sages de l'Antiquité, Pythagore & Platon, ont été puiser, comme il me sera aisé de le faire voir, lorsqu'il s'agira de ces deux Philosophes. Car après ce qui vient d'être dit, on ne doute pas, je pense, que les Egyptiens n'admissent l'immortalité de l'ame, & l'opinion de la Métempsycose. C'étoit une suite naturelle de leur systême tel que je viens de l'exposer. Aussi le pére de l'Histoire (*a*) nous apprend-t-il, qu'ils la soutenoient, & qu'ils prétendoient, que l'ame parcouroit successivement toutes les espéces d'animaux de la terre, de l'air & des eaux, après quoi elle retournoit dans un corps humain. Ils ajoutoient qu'il falloit trois mille ans, pour achever cette révolution. Je parlerai dans la suite de ce sentiment, que Pythagore rendit si célébre dans la Gréce & en Italie, & j'examinerai alors sur quoi ces visions Egyptiennes & Pythagoriciennes étoient fondées.

Des Phéniciens.

Les Sciences qui fleurissoient en Egypte, ne tarderent pas à se répandre de là dans les pays voisins, tels que la Phénicie & la Libye. Les Phéniciens sont célébres dans l'Antiquité, pour avoir été les

(*a*) *Herodote*, Liv. 2.

premiers à s'exposer à la merci des flots, & à braver la fureur des vents. Dans ces siécles reculés, où l'on ignoroit l'usage de la Boussole, ces peuples n'avoient point d'autre secours dans leur Navigation, que celui qu'ils tiroient de la connoissance des Astres, dont la position servoit de guide à leurs Pilotes. Ainsi il est très-vraisemblable, qu'ils s'appliquerent de bonne heure à l'Astronomie. On leur attribue aussi l'invention des Lettres (*a*). A l'égard de leur Théologie, ce que nous en sçavons, est qu'ils se servoient de l'emblême d'un Serpent tourné en rond, qui mordoit le bout de sa queuë, pour désigner la Divinité qu'ils imaginoient, c'est-à-dire cette source de vie répandue dans l'Univers, qui sans tarir ni s'épuiser jamais, l'entretient & le renouvelle sans cesse. Les Egyptiens exprimoient la même idée par un cercle peint en bleu & parsemé de flames, au milieu duquel ils représentoient un Serpent avec une tête d'Epervier. Delà il est naturel de conclure, que ces deux Nations avoient à peu près les mêmes sentimens sur la Nature, sur la Religion, sur l'ame Humaine & sur celle des Bêtes.

(*a*) *Ipsa gens Phœnicum in magnâ gloriâ litterarum inventionis, & syderum, navaliumque ac bellicarum artium.* Pline, Liv. 5. Ch. 3. Voyez *Strabon*, Liv. 1. *Mela*, Liv. 1. &c.

Des Libyens.

On peut sans témérité penser la même chose des anciens Libyens, de la Théologie desquels l'Antiquité ne nous a conservé d'ailleurs aucun vestige. Il n'en est pas de même du progrès, que ce peuple avoit fait dans la Science du Ciel. Atlas Roi de Libye a toujours passé pour un grand Astronome, parce qu'il inventa la Sphére (*a*), & par-là donna lieu à la Fable, qui le représentoit portant le Ciel sur ses épaules. Il instruisit Hercule son hôte, lui découvrit l'usage de cette Sphére qu'il avoit imaginée, lui apprit à en composer une semblable; & par-là il fit encore dire, qu'il avoit partagé avec ce Héros le poids d'un fardeau, dont jusques-là lui seul avoit été chargé. De retour dans sa patrie, Hercule communiqua aux Grecs les connoissances, qu'il avoit acquises chez Atlas. Ainsi, ajoute Pline, dont j'emprunte ce récit, c'est de lui que ces peuples tiennent les premiéres notions, qu'ils ont eûes de l'Astronomie.

Des Juifs.

Les Juifs à qui l'Egypte servit, pour ainsi dire, de berceau & de nourrice, pendant le long séjour qu'ils firent dans ce pays, ne

(*a*) *Astrologiam* invenit. *Atlas Libyæ filius*, *Pline*, Liv. 7. Ch. 57. Voyez *Diodore*, Liv. 3.

paroissent pas avoir profité beaucoup des lumiéres philosophiques, que ses habitans avoient acquises. Au moins ne voyons nous pas, que ce Peuple se soit jamais fort distingué de ce côté là. Il est vrai que Moyse possédoit, dit-on toutes les Sciences des Egyptiens. Nous sçavons encore que malgré toute son habileté, en tirant de l'Egypte les anciens Hébreux, dont il fut le Législateur, ce Saint Patriarche ne put bien réussir à leur faire oublier les superstitions Egyptiennes : l'adoration du Veau d'or dans le désert en est une preuve convaincante. Mais cela ne décide rien au sujet de la question dont il s'agit. De même si l'on consulte l'écriture, il est difficile d'asseoir sur ce qu'elle nous apprend aucun jugement fixe de ce que cette Nation a pensé de l'Ame des Bêtes. D'un côté Moyse décide nettement, *l'ame de toute chair est dans le sang* (*a*) ailleurs même il applique ce principe singuliérement aux Animaux ; *le sang des bêtes*, dit-il, (*b*) *leur tient lieu d'ame.* Enfin le Prophéte Royal ne balance point à priver la brute de toute connoissance & de tout entendement (*c*). Quelques autres Prophétes au contraire

(*a*) *Quia anima carnis in sanguine est... Anima enim omnis carnis in sanguine est. Levit.* Ch. 17. *v.* 11. *&* 14.

(*b*) *Deuteron. ch.* 22.

(*c*) *Sicut equus & mulus, quibus non est intellectus. ps.*

semblent avoir tenu une opinion toute opposée. Celui-ci donne au Bœuf & à l'Ane la connoissance de leur Etable, & du Maître qui les nourrit (*a*). Un autre paroît admettre de la cruauté dans les Bêtes. *La fille de mon pere*, dit-il (*b*), *est devenue cruelle, comme les Autruches dans le desert*. La Genèse attribue de l'esprit au Serpent, qu'elle appelle le plus fin de tous les Animaux (*c*) & l'Evangile même nous exhorte à être prudens comme les Serpens, & simples comme la Colombe (*d*). Je laisse à de plus habiles que moi le soin de concilier ces contradictions apparentes. Il me suffit d'avoir montré, que les Défenseurs du systême des Automates & leurs adversaires trouvent également dans les Livres saints dequoi s'authoriser dans leurs sentimens, peut-être diroit-on beaucoup mieux, dans leurs visions. Delà il résulte clairement, qu'on ne peut sans témérité décider de ce que pensoient les anciens Hébreux sur la matiére, que je traite dans cet Ouvrage.

Des Arabes.

Il n'est guéres plus facile de fixer quelle

[*a*] *Cognovit Bos possessorem suum, & Asinus præsepe Domini sui. Isai.* Ch. 1. v. 3.
(*b*) *Jerem. lament.* C. 4. v. 3.
(*c*) *Genes.* Ch. 5. v. 1.
(*d*) *Estote prudentes sicut serpentes, simplices sicut Columbæ. Matth.* Ch. 10. v. 16.

étoit à ce sujet l'opinion des anciens Arabes. Les Sabéens peuple fort nombreux parmi eux, & qui habitoient l'Arabie Heureuse, sont fameux par le culte, qu'ils rendoient aux Etoiles & aux Planettes. Regardoient-ils ces Corps célestes comme des Etres animés? ou bien les croyoient-ils soumis à des intelligences, qui régloient leurs cours & leurs mouvemens? c'est ce que je n'entreprens point de décider, puisqu'il ne nous reste aujourd'hui aucune trace de leur Philosophie. Mais j'ose avancer, qu'on auroit tort de conclure delà, comme quelques modernes l'ont fait (*a*), que le culte des Astres composât originairement toute la Religion des Arabes. Quelques usages particuliers n'ont jamais décidé pour le goût général d'une Nation. D'ailleurs les Egyptiens, comme je l'ai observé plus haut, joignoient au culte des Animaux celui des Astres & du Feu (*b*), & conservoient un feu sacré dans leurs Temples. Or il est très-vraisemblable, que ces deux Nations si voisines, & qui avoient une origine commune, avoient aussi les mêmes idées de la Divinité, & suivoient le même sistême sur l'Ame des Bêtes. Cet-

(*a*) *M.... D... Hist. Crit. de la Philosophie*, Tom. 1. Liv. 1. Ch. 3. N.

(*b*) Voyez *Lactance* dans ses *Institutions*, Liv. 2. Ch. 14. où il assûre, que les Egyptiens ont les premiers introduit dans le monde le culte des Astres.

te vraisemblance deviendra même une conviction pour quiconque sera attention à ce que Pline rapporte, (*a*) que dans une ville de l'Arabie, on rendoit aux Chats des honneurs divins. Je passe l'explication badine, qu'un Moderne ingénieux & fort spirituel joint à ce texte (*b*) en forme de glose. Mais je crois être en droit de conclure du témoignage de l'Auteur ancien, que les Arabes, comme les Egyptiens, donnoient probablement une Ame commune aux hommes & aux Animaux, & que, comme eux, ils admettoient la Métempsycose.

Des Chaldéens.

Les Chaldéens ne prétendoient point le céder aux Egyptiens dans la Science du Ciel. Cependant il y a lieu de croire, qu'ils étoient redevables à ces derniers, d'une grande partie de leurs connoissances & de leur Philosophie. Selon le témoignage d'un Ancien (*c*), Belus avoit conduit autrefois une Colonie d'Egyptiens sur les bords de l'Euphrate, & avoit établi dans ce Pays les Prêtres Chaldéens, à l'imitation de ceux d'Egypte. Delà cette grande conformité d'usage qui se remarquoit entre les uns & les autres ; même goût pour l'étude de la

(*a*) *Pline* Liv. 6. Ch. 29.
(*b*) *Les Chats*, *Lettre* 3.
(*c*) *Diodore*, Liv. 1.

Nature & du Ciel, même soin d'écrire leurs annales. L'extraordinaire & fabuleuse antiquité, que les sages de Chaldée donnoient à leurs observations fait voir qu'ils se croyoient les plus anciens Astronomes de la Terre. Ils assuroient que l'orsqu'Alexandre passa en Asie, il y avoit déja quatre cens soixante & dix mille ans qu'ils observoient les Astres. (*a*) Cicéron rapporte ce fait, se mocque avec raison de cette prétention chimérique (*b*) : mais, comme je l'ai déja observé plus haut, la vanité de passer pour fort ancien a été & sera toujours la marotte de tous les hommes.

Un Auteur attribue aux Chaldéens une erreur bien grossiére dans la Phisique. Selon lui (*c*) ils croyoient que la Lune est lumineuse par elle-même, & qu'elle n'emprunte point sa lumiere du Soleil. S'il faut l'en croire sur sa parole, son rapport n'est pas propre à donner une grande idée de la Philosophie de ces Peuples. Mais il est probable, qu'Apulée a fait ici, d'une opinion assez populaire, l'opinion de toute la Nation ; qu'une erreur dont le faux est si ai-

(*a*) *Ciceron, de divinat.* Lib. 1. & 2.

(*b*) *Contemnamus etiam Babylonios, & eos qui è Caucaso Cæli signa servantes, numeris & motibus stellarum cursus persequuntur : condemnemus, inquam, hos aut stultitiæ, septuaginta, aut vanitatis, aut imprudentiæ, qui quadringenta millia annorum, ut ipsi dicunt, monumentis comprehensa continent. Cicer. de Divin.* Lib. 1.

(*c*) Apulée, *de Deo Socratis.*

sé à démontrer, fut connue & rejettée de bonne heure par les Philosophes & les personnes éclairées de la Chaldée, & qu'elle continua seulement d'être suivie par le Peuple. Car, qui dit Peuple, dit dans tout Pays une multitude ignorante, incapable de renoncer à ses anciens préjugés, & qui ne se conduit que par les sens. Du reste les Grecs à qui, selon Hérodote (*a*) les Chaldéens avoient enseigné l'Astronomie, ont fort vanté leur capacité dans cette science : les plus habiles d'entr'eux alloient ordinairement à Babylone, ainsi qu'en Egypte, pour s'y perfectionner.

L'attachement que les Philosophes de Chaldée avoient pour cette étude, les fit tomber insensiblement dans des opinions extravagantes. De l'observation du Ciel, ils passerent à un respect superstitieux pour les Astres. Ils prirent ces corps lumineux, si éloignés de la terre que nous habitons, pour la cause de tout ce qui arrive ici bas. Ils regarderent le Ciel comme le livre du destin, dans lequel sont écrits tous les événemens passés & futurs (*b*). En un mot ils imaginerent l'Astrologie judiciaire, Science dont les principes sont ridicules, & dont les hommes raisonnables ont de tout tems

[*a*] *Herodote*, Liv. 2.

(*b*) *Chaldæi diuturnâ observatione syderum scientiam putantur effecisse, ut prædici posset quid cuique eventurum, & quo quis fato natus esset.* Cicer. *de Divinat.* Lib. 1.

reconnu la folie & la vanité. Il n'est point de mon sujet d'entrer dans le détail de ces chiméres Chaldaïques. Je remarquerai seulement, que le nombre de sept si recommandable dans l'Antiquité, & depuis encore si célébré par quelques Modernes, a été absolument redevable de la fortune qu'il a faite & de sa grande réputation à cette superstition des Chaldéens ; qu'il se trouve plusieurs fois dans le Ciel, comme dans les Pléïades, la grande Ourse, surtout les Planettes ; ce qui le fit follement regarder par ces peuples comme un nombre mystérieux, qui contenoit quelque chose de Divin. C'est ainsi qu'un Auteur fort grave, dont les écrits vont presque de pair avec ceux des Peres (*a*), a montré autrefois que le nombre de deux est de tous le plus parfait ; ce qu'il prouve très-doctement par cette raison admirable, que dans la fabrique du corps humain on compte deux pieds, deux mains, deux yeux, deux oreilles : je passe la suite de l'énumération, qui peut-être me meneroit un peu trop loin. Enfin c'est sur d'aussi bonnes raisons & sur des allusions toutes aussi ingénieuses, que dans tous les tems plusieurs se sont appliqués très-sérieusement à nous apprendre les sublimes mystéres qu'ils prétendoient avoir découverts, les uns dans l'unité, les autres

(*a*) *Lactance*, dans son Livre *De Opificio Dei* Ch. 10.

dans le nombre de trois, quelques-uns dans celui de neuf; & je ne sçai pas pourquoi non dans ceux de quatre, de cinq, de six, & de huit: car pourquoi ces nombres seroient-ils plus bâtards, que leurs fréres & leurs voisins? Tant il est vrai, que dans tous les tems l'esprit humain s'est égayé sur des matiéres également solides, instructives & fort amusantes!

Un Auteur moderne (a) trouve bien triste, qu'il ne nous soit resté rien d'exact ni d'original sur la Philosophie de ces Anciens Sages de Babylone. J'avoue que j'en suis fâché, comme lui; non que, comme lui, je fasse beaucoup de cas ni du fameux Bérose, ni du célébre Zoroastre. Je n'ai jamais mis mon estime à assez bas prix, pour la prodiguer à des hommes à moi inconnus, ou que je ne connois du moins que par des éloges très-équivoques. A juger des écrits de ces Sages si vantés par ceux de ces siécles reculés qui sont parvenus jusqu'à nous, je suis presque tenté de croire, qu'en les perdant, tout compté, tout rabattu, la société n'a pas fait une grande perte. Je regrette seulement, que par-là le tems nous ait envié, d'autres diroient peut-être épargné, la connoissance d'un détail d'extravagances, que ces anciens Livres auroient

(a) *M. D... Hist. Crit. de la Philosophie, Liv. I. Ch. 4. §. 3.*

pû nous fournir, à l'imitation de ceux qui les ont suivis, ou précédés. C'est un fond mort, d'où l'on eût pû tirer d'excellens matériaux pour l'Histoire des égaremens de l'esprit humain dans tous les âges.

En effet, comme les Prêtres Chaldéens tiroient leur origine de ceux d'Egypte, ils avoient adopté toutes leurs rêveries sur la Divinité, sur cette ame du monde, cette ame universelle, dont toutes les ames particuliéres n'étoient que des parcelles, des écoulemens, des émanations. C'étoit sur ce principe, que rouloit tout le mystére de la Divination Chaldaïque. Ces ames, quoique séparées de leur tout, & unies à des corps, entretenoient cependant encore entr'elles, disoient les Sages de Chaldée, une correspondance reciproque; & les plus parfaites ne dédaignoient pas de se communiquer quelquefois aux moins parfaites, pour leur découvrir l'avenir. De ce même principe suivoit encore le Dogme de la Métempsycose, qu'ils admettoient, comme les Egyptiens; & cette communauté d'ames, que les uns & les autres reconnoissoient entre l'homme & les animaux. C'étoit-là, comme on l'a déja vû, & comme on le verra encore mieux par la suite, le systême général de toutes les Nations dans l'Antiquité; c'étoit le principal fondement de toute la Théologie Payenne.

Il faut cependant convenir, que les Philosophes de Babylone avoient sçu se distinguer, en appliquant à ce systême universel une couche de broderie, qui étoit de leur invention, & dont on ne trouve aucune trace dans l'Antiquité Egyptienne. Car ce seroit peu de la folie générale, si le génie particulier à chaque climat ne sçavoit l'embellir & la diversifier par un vernis de quelque nouvelle impertinence. Ces Sages de Chaldée *(a)* regardant l'Etre Suprême, comme trop grand, trop sublime & trop élevé, pour pourvoir par lui-même à nos besoins, chercherent à le rapprocher de nous. Dans cette vûe, & pour remplir l'intervalle, qu'ils concevoient entre ces deux extrêmes, ils imaginerent un nombre infini d'Etres mitoyens ou intermédiaires, disposés par ordre, de tout sexe, de tout âge, & de tout étage, destinés à remplir le vuide immense, qui separe le Créateur de la Créature, & qui étoient comme autant de canaux, par où devoient couler de l'un aux autres les graces & les faveurs du Ciel. De-là cette foule de Génies, Anges ou Démons, tous éclos du cerveau des Prêtres Chaldéens, qui au sortir de ce berceau, allerent dans tous les pays inonder les écrits

(a) Voyez *Platon* dans le *Timée* & le *Banquet*. *Jamblique* dans son Traité *des Mystéres*, Apulée, *de Deo Socratis*, &c.

des Poëtes, & qui de la Poësie passerent bien-tôt dans la Philosophie & la Théologie de la plûpart des Peuples. Depuis cette merveilleuse invention, délivré du soin des choses d'ici bas, le Dieu Suprême n'eut plus qu'à jouir d'un doux repos dans cette lumiére inaccessible qu'il habite, content de faire exécuter ses ordres & ses volontés par ces Divinités subalternes. Il seroit inutile à mon sujet, & sans doute ennuyeux pour bien des Lecteurs, d'entrer ici dans le détail des rangs, des noms & des fonctions de ces prétendus Ministres du Très-Haut, qui pour tirer l'Univers du néant, n'eut besoin que de sa parole, disons mieux, d'une seule de ses volontés. Ceux qui seront curieux de ces folies, pourront outre Platon, consulter Porphyre, sur-tout Jamblique & Apulée. Ces deux derniers entr'autres leur offriront sur ce sujet un recueil plus complet de visions & de puérilités, qu'ils ne pourroient l'attendre du sçavant Delrio ou du Sage Bodin dans sa Démonomanie.

Des Perses.

Les Mages étoient les Ministres des Dieux chez les anciens Perses : c'est ce que signifioit le nom de *Mage* dans la langue de ces peuples. Ils étoient en même tems leurs Prêtres, leurs Docteurs, leurs Théologiens

& leurs Philosophes. Il y en avoit de trois sortes; & leur Ordre étoit tellement respecté dans leur Nation, que Darius fils d'Hystaspe ordonna que l'on mît sur son tombeau entr'autres titres, qu'il avoit été Docteur en Magie (a).

Personne n'ignore, que ces Sages de la Perse étoient célébres par le culte des Astres & du Feu; ce qu'ils avoient de commun, comme on l'a vû, avec les Prêtres d'Egypte & de Chaldée. Ils ne souffroient ni Temples ni Autels parmi eux: mais ils avoient de grands édifices bâtis à découvert, auxquels les Grecs ont donné le nom de *Pyrées*, c'est-à-dire, de Temples du Feu, & qui étoient destinés à leurs cérémonies mystérieuses. Là ils entretenoient continuellement un Feu sacré, devant lequel ils prioient & se prosternoient à certaines heures. Ils y jettoient aussi des essences, des parfums, des fleurs odoriférentes: sur-tout ils avoient un soin extrême d'empêcher, que rien de souillé n'en approchât, parce que le feu étant le plus pur de tous les élémens, la moindre impureté, le souffle seul d'une bouche immonde eût été capable de le profaner. Outre ce culte, ces Prêtres se retiroient encore dans certains tems sur les montagnes les plus élevées, où ils se prof-

(a) *Porphyre*, dans son Traité *de l'Abstinence*, &c. Liv. iv. n. 16.

ternoient

ternoient devant le Ciel, c'est-à-dire devant la Divinité, qu'ils croyoient pénétrer tout cet univers (*a*).

Car, il est certain, que ces Philosophes de la Perse tenoient en effet le même systême sur la nature de tous les Etres, que les Egyptiens & les Chaldéens leurs voisins. Instruits par ces derniers, ils avoient adopté toutes leurs idées sur l'ame du monde, sur les ames particuliéres des hommes & des animaux, & sur la métempsycose. Cette Doctrine étoit une espéce de cangrene, qui de l'Egypte s'étoit communiquée de proche en proche, & avoit infecté toutes les Nations. Un passage de Porphyre ne nous permet pas de douter, que les Mages, comme les autres, n'eûssent puisé dans cette source empoisonnée. » Les plus parfaits d'entr'eux, dit ce Philosophe (*b*), » ceux de la premiére classe ne mangent rien » d'animé, & ne tuent rien de ce qui a vie. » Le Dogme de la métempsycose est reçu » chez eux; & pour faire voir le rapport » qu'il y a entre nous & les animaux, ils » ont coutume de nous désigner par les » noms de ceux-ci. Ils appellent Lions ceux » qui participent à leurs mystéres. Ils don» nent le nom de Lionnes aux femmes de

(*a*) Voyez *Diog. Laerce, in Proœmio*, Herodote, Liv. I. &c.

(*b*) *Ubi suprà*, Trad. de M. de *Burigny*.

» leur secte. Ils appellent Corbeaux les Mi-» nistres de leurs mystéres. Ils en agissent » de même à l'égard de leurs Péres ; ils les » nomment Aigles & Eperviers. Pallas rend » raison de cet usage. Il dit, que le sentiment » commun est que cela a rapport au Zodia-» que ; mais que la vérité est, que les Ma-» ges veulent par-là désigner énigmatique-» ment les révolutions des ames humaines, » qui, suivant leur sentiment, entrent suc-» cessivement dans les corps de divers ani-» maux. «

Je ne m'arrête point ici à expliquer quel étoit ce Pallas, dont parle Porphyre : c'est un Auteur anciens dont, je pense, il importe fort peu à la plûpart de mes Lecteurs d'être mieux instruits. Il me suffit de faire observer que, suivant le Philosophe Grec, les Mages, comme les Egyptiens, avoient établi une espéce de société & de confraternité entre l'homme & les bêtes, & qu'ils leur donnoient une ame commune. A l'égard des noms d'animaux, dont ils baptisoient ceux qui étoient initiés à leurs mystéres, peut-être sera-t-on étonné, qu'ils n'en eûssent pas choisi de plus jolis. Mais il est évident, que ceux dont il est parlé ici, n'ont été sans doute cités qu'au hazard, entre une infinité d'autres, qui étoient probablément en usage chez ces Sages, & dont l'Auteur n'a pas crû devoir faire une

énumération ennuyeuse. Du reste comme la nature ne change guéres, & que les hommes sont à peu près toujours les mêmes, je pense que chez les anciens Perses, comme chez les modernes, il se trouvoit en effet, entre quelques Serins & quelques Rossignols, des Pies, des Geais, des Sansonnets & des Perroquets sans nombre; des Lions parmi les Guerriers; entre les femmes des Lionnes en assez petite quantité, & en revanche beaucoup de Chattes; des Chats plus que l'on n'en eût voulu, sur-tout des Chats fourrés; quelques Aigles parmi les vieillards; & au milieu de tout cela de la vermine à foison, & fort peu d'innocentes Abeilles occupées à ramasser le nectar des fleurs, pour en composer un parfum délicieux. Ce qui m'embarrasse, est d'imaginer quelle espéce pouvoit sortir du commerce d'une Lionne ou d'une Chatte, par exemple, avec un Corbeau; & de celui d'un Lion avec une Pie ou une Linotte.

Quelques-uns (*a*) ont attribué aux Mages une espéce de Métempsycose Astronomique fort singuliére. Selon ces Auteurs, ces Philosophes croyoient qu'à la mort les ames étoient obligées de passer par sept portes, avant que d'arriver au Soleil, où ils plaçoient le séjour des Bienheureux, & où elles ne pouvoient se rendre, qu'après plu-

(*a*) Origène *contre Celse*, Liv. 4. & 6.

ſieurs millions d'années. C'eſt ce qu'ils appelloient la grande révolution des Corps céleſtes & terreſtres. La premiére de ces portes étoit placée dans Saturne, & la derniére dans Venus : ainſi les ames parcouroient ſucceſſivement toutes les Planetes, avant que de parvenir au terme de leur repos & de leur félicité. Sur quoi on peut remarquer, que l'opinion de ceux qui ont donné des habitans à la Lune, & même à toutes les Planétes, n'eſt pas auſſi nouvelle qu'on le penſe. C'eſt dommage, que l'illuſtre Auteur de la *Pluralité des Mondes* n'ait pas ſongé à faire uſage de cette ancienne Doctrine des Sages de Perſe. Mis en œuvre par d'auſſi habiles mains, leur ſyſtême n'eût point déparé l'ingénieux badinage, avec lequel il a traité cette matiére.

Du reſte, quelque oppoſée que cette opinion des Mages paroiſſe du premier coup d'œil à la Métempſycoſe de Pythagore & des Egyptiens, elle y eſt en effet très-conforme. Condamnées à habiter ſucceſſivement, & pendant pluſieurs milliers d'années toutes les Planetes, avant que d'être admiſes à la félicité, à quel autre uſage les ames pouvoient-elles être employées dans ces différens mondes, qu'à y donner la vie à tout ce qui devoit y être animé ? Elles y étoient ſans doute occupées, comme ici, à faire mouvoir les corps, auxquels

elles avoient été unies ; & parce que leur séjour dans chacune des Planetes devoit être long, l'impossibilité d'animer constamment le même corps pendant tant d'années, les obligeoit certainement d'en déloger de tems en tems, pour passer successivement dans d'autres corps, soit d'hommes, soit d'animaux, jusqu'à ce que fût arrivé le terme de leur transmigration dans une autre Planete. Ainsi bien loin que cette Métempsycose Astronomique, dont il est question, fût contraire en rien à la Métempsycose Egyptienne, elle n'en étoit qu'une suite & un rafinement. C'étoit un assaisonnement, que les Mages avoient imaginé sans doute pour l'embellir. Mais le fond de la Doctrine étoit en effet par-tout le même ; & quelques couches de broderie de plus ou de moins n'empêchoient pas, qu'au travers de ces ornemens on n'apperçut par-tout également la même étoffe.

Des Indiens.

Mais le sistême de la Métempsicose n'avoit fait nulle part ailleurs plus de progrès, que dans les Indes. Il est vrai, que parmi les Sages ou Philosophes de ce Pays là, connus sous les noms de *Gymnosophistes*, ou *Brachmanes*, quelques-uns faisoient profession ouverte d'Athéisme ; & dès-lors il est aisé d'imaginer ce qu'ils pensoient au

sujet de l'Ame des Bêtes. Des Hommes assez aveugles, & assez pervers, pour nier l'existence de la Divinité, ne doivent pas faire scrupule d'admettre toutes les conséquences, qui suivent naturellement de ce principe absurde & impie : l'Eternité & l'Universalité de la matiére, l'unité & la singularité de substance dans tous les Etres animés, & l'extinction totale de chaque Etre en particulier à la mort du corps. Ces maximes qui dans tous les siécles ont été rejettées avec horreur par toutes les personnes sensées, sont des suites nécessaires de cette premiere proposition : *il n'y a point de Dieu* : aussi ceux des Gymnosophistes Indiens, qui soutenoient celle-ci, admettoient-ils également toutes les autres. C'est pourquoi Alexandre ayant porté ses armes victorieuses jusques dans ce Pays reculé, & demandant un jour à un des plus considérables de ces Philosophes, lesquels étoient en plus grand nombre des morts ou des vivans, celui-ci repondit (*a*) que le nombre des vivans surpassoit certainement celui des morts, puisque ceux-ci n'étoient plus rien : quelques efforts que j'aye faits dans mon Traité sur l'Ame humaine, pour interpréter en bonne part ce passage de Plutarque, j'avouerai ici de bonne foi que ce Gymnosophiste s'exprima très-mal. S'il avoit eû,

(*a*) *Plutarque*, Traité *d'Isis & Osiris*.

comme je l'ai soutenu, une idée confuse de l'Immortalité de l'Ame. Peut-être la croyoit-il périssable avec le corps ? ce qui ne sçauroit donner atteinte au principe fondamental de celui de mes ouvrages que je viens de citer. L'impiété ou l'incrédulité d'un Philosophe ne conclud rien contre la croyance commune de toute une Nation.

Il est en effet certain, que cette secte d'Athée qui subsiste encore aujourd'hui dans les Indes, n'étoit ni fort nombreuse, ni fort considérable parmi les Gymnosophistes. Chez eux, le plus grand nombre & les plus distingués étoient dans les principes communs ; je veux dire, que comme les Mages de Perse, les Prêtres Chaldéens & Egyptiens, ils reconnoissoient une Divinité, qui remplit tout, qui pénétre tout, qui anime tout. C'étoit dans leur systême, comme dans celui des autres que je viens de nommer, l'ame universelle du monde, de qui tout ce qui respire ici bas reçoit la vie & le mouvement, & dont toutes les ames particulieres ne sont que des écoulemens & des parcelles. Delà toutes les conséquences, qui, comme on l'a vû plus haut, suivent naturellement de ce principe, sur-tout la communauté d'Ames entre l'homme & les Animaux. On ne peut douter, que cette Doctrine n'eut été portée dans les Indes par les Egyptiens, qui sous leur ancien Roi

Osiris avoient étendu leurs conquêtes jusques-là, & qui y passerent encore depuis sous le régne de Sésostris. On l'y retrouve encore de nos jours aussi accréditée, que dans ces siécles reculés. Selon un de nos Voyageurs des plus sensés & des plus habiles (*a*), les Prêtres ou Penders des Indes prétendent que Dieu a tiré de sa propre substance toutes les ames, & même toute la matiére dont est formé ce vaste Univers, comme une Araignée tire d'elle-même la toile qu'elle file. Dans ce systême ridicule, la création n'est autre chose, qu'une extraction, ou si l'on veut, une extension de la substance même de la Divinité, dont tous les Etres créés sont des portions, & des écoulemens, comme les fils font partie de la substance de l'Araignée; ensorte qu'à la mort Dieu ne fait que reprendre son bien, & retirer à lui ce qu'il avoit laissé écouler au dehors de la substance divine. L'Auteur que j'ai cité remarque sagement, que cette Doctrine sappe entiérement tous les fondemens de la Religion, puisque suivant ce sentiment absurde; nous serions tous autant de Dieux, & que par conséquent il seroit extravagant de dire, que nous nous serions imposés à nous-mêmes un culte, qui ne s'adresseroit qu'à nous, & que nous aurions imaginé un Paradis & un Enfer, dont l'un ne nous regarderoit point, tandis que nous serions assuré de l'autre.

(*a*) Bernier, *Lettre écrite* de *Schiras* à M. Chapelain.

A l'égard de l'ancienne affection pour les animaux, on sçait qu'elle est universellement répandue chez toutes les Nations de l'Asie. Mais elle n'a jetté nulle part ailleurs de plus profondes racines que dans les Indes. Outre la vénération que tous les Indiens en général ont pour la Vache, & le bonheur ridicule qu'ils imaginent à pouvoir passer à la mort dans le corps de quelqu'un de ces Animaux; outre les opinions insensées des Bramines, qui se regardent comme les descendans des anciens Brachmanes, & qui non contens de ne jamais toucher à rien qui ait vie, portent leur respect superstitieux jusqu'à n'oser donner la mort à la plus vile & à la plus incommode des vermines : outre tout cela, personne n'ignore, que chez ces Peuples, les Animaux sont soignés, prévenus dans leurs maladies, traités avec plus d'égards que les hommes mêmes. Si l'on reproche aux Indiens cette préférence indigne, ils répondent froidement, que l'homme a reçû de Dieu la raison, pour éviter les maux qui l'environnent, ou pour s'en guérir, au lieu qu'il n'a doüé les Animaux que d'un instinct aveugle, qui souvent les oblige à chercher leur vie aux dépens de leur vie même. Tant il est vrai, qu'à l'imitation des anciens Egyptiens ces Peuples se regardent encore aujourd'hui, eux & les Animaux, com-

me formant une même famille, dont les membres les plus avantagés du Pere commun sont chargés de veiller aux besoins & à la conservation des plus foibles.

De cette opinion des Anciens Brachmanes, que toutes les ames sont autant de portions de la Divinité, naissoit cette espéce d'horreur qu'ils avoient pour la vie, & ce désir inquiet de la mort, dont ils donnoient tous les jours des preuves. Pourquoi étoient-ils si las de vivre? parce qu'après plusieurs Métempsycoses réitérées, ils espéroient que purifiées de toutes leurs souillures, leurs ames se réuniroient enfin à cette source divine & commune, d'où elles étoient originairement sorties. Plutarque, Lucien & tous les Auteurs rapportent mille exemples du mépris, que ces anciens Sages de l'Inde faisoient de la mort; & pour donner à mes Lecteurs une juste idée de leurs sentimens à ce sujet, qu'ils me permettent de copier ici les propres paroles d'un homme (a), que je cite d'autant plus volontiers dans ces matiéres, que tout ennemi mortel qu'il étoit des Chrétiens & du Christianisme, deux Peres de l'Eglise des plus habiles & des plus zélés (b) n'ont pas dédaigné de l'honorer de leurs éloges.

(a) Porphyre.

(b) Eusebe & Saint Augustin. Voyez la *vie de Porphyre* imprimé à la tête de son Traité *de l'abstinence* &c. trad. par M. de *Burigny*.

» Ils sont disposés à l'égard de la mort, » dit ce Philosophe (*a*), de façon qu'ils re- » gardent le tems de la vie comme une » nécessité, à laquelle il faut se prêter mal- » gré soi, pour se conformer à l'intention » de la Nature. Ils souhaitent avec empres- » sement, que leurs ames soient délivrées » de leurs corps. Il arrive souvent, que lors- » qu'ils paroissent se bien porter, & n'a- » voir aucun sujet de chagrin, ils sortent » de la vie. Ils en avertissent les autres, » personne ne les empêche. Au contraire » on les regarde comme très-heureux; & » on leur donne quelque commission pour » les amis qui sont morts : tant ils sont per- » suadés que les ames subsistent toujours, » & conservent entr'elles un commerce » continuel. Après avoir reçu les commis- » sions qu'on leur a données, ils livrent » leurs corps pour être brulés, parce qu'ils » croyent que c'est la façon la plus pure de » séparer l'ame du corps. Ils finissent en » louant Dieu. Leurs amis ont moins de » peine à les conduire à la mort, que les » autres hommes n'en ont à voir partir leurs » Concitoyens pour de grands voyages. Ils » pleurent d'être réduits à vivre encore «.

On m'accordera sans peine, que des hommes de cette trempe doivent faire de braves soldats. Mais laissant cette réflexion

(*a*) Voyez *ubi suprà*, Liv. IV. N. 18.

à part, en lisant ce récit, ne seroit-on pas tenté de croire, que chez une Nation assez voisine de la nôtre, le peuple auroit quelque teinture de la Doctrine de nos Gymnosophistes? Non seulement on y voit tous les jours des malheureux aller au gibet avec autant de sang-froid, & de gayeté, que si on les conduisoit à la nôce: il n'est pas même rare d'y trouver des Particuliers, qui sans aucun sujet de chagrin, du moins apparent, quelquefois au milieu de la Fortune la plus riante, n'ayant nulle raison de se trouver mal à leur aise dans cette vie, partent tranquillement pour l'autre. Pour moi, j'avoûe que rien ne me paroît plus Brachmane & plus impoli, que cette maniére brusque de dire adieu. Du reste je conviens, que l'ordre de la Providence à part, en supposant les principes Indiens, rien ne seroit plus naturel que de chercher à sortir au plus vîte de sa prison. De tous les dons que l'homme a reçu de la Divinité, la liberté sera toujours à mon sens, le plus précieux & le plus rare. Une seule chose m'embarasse dans ce systême: c'est d'accorder ce désir de la mort, qui éclatoit dans toute la conduite de l'Inde, avec le soin affectueux qu'ils prenoient de la vie des Bêtes. Car si l'Ame se trouvoit mal dans le corps d'un Homme, étoit-elle mieux logée dans celui d'un Singe, d'un Eléphant, ou d'un Pero-

quet ? C'eut été ſans contredit une vraie charité, que d'expédier promptement le paſſeport à celle principalement, qui étoient le plus mal partagées. Quel malheur pour elles, qu'il ne ſe trouvât pas dans le Pays beaucoup de Braconniers déterminés, & grand nombre de Petits Maîtres. Les uns en huit jours auroient dépeuplé les campagnes & les bois de gibier ; les autres auroient dabord crevé tous les Chevaux de poſte. Mais c'étoient d'admirables gens, que ces Indiens ! Ils auroient fait ſcrupule de tuer un Poulet en dix ans ; & ils n'avoient point de plus grand plaiſir, que de voir mourir tous les jours une douzaine de leurs ſemblables. Tant il eſt vrai, que de tous les Animaux ſortis de la main de Dieu, ſi tous ont le don de raiſonner, aucun n'a le talent de raiſonner plus inconſéquemment que l'Homme. L'attachèment ou l'indifférence que les Philoſophes gardent pour la vie, n'eſt qu'un goût de leur amour propre dont on ne doit non plus diſputer que du goût de la Langue ou du choix des couleurs (*a*).

Des Chinois.

J'approche du bout de ma carriere. Après avoir parcouru rapidement l'Europe, l'Afri-

(*a*) De la Rochef. *max.* 46.

que & l'Asie, arrivé enfin aux extrêmités de l'Orient, n'est-il pas tems que je songe à terminer mes excursions Philosophiques? Non, dit ici un Lecteur peu indulgent, qui non content des courses que je lui ai fait faire, voudroit encore que je le promenasse à la Chine, & que je lui apprisse ce que pensoient les anciens Chinois sur la matiére que je traite. Et de grace, que veut-il que je lui dise de cette Nation, sinon que vraisemblablement elle commença de très-bonne heure à cultiver les Sciences & les Arts, & que sans adopter la fabuleuse & chimérique antiquité que les annales lui attribuent, on doit reconnoître d'ailleurs, que l'origine de sa Monarchie est incontestablement des plus anciennes? Ajouterai-je que, suivant l'opinion commune, qui peut-être n'est pas mieux fondée, ces Peuples étoient connus dans l'Antiquité sous le nom de *Seres*; qu'ils ne voyageoient point; qu'ils ne recevoient chez eux aucun Etranger; & que, par ces endroits, de tous les Anciens, ce sont ceux dont nous avons le moins de connoissance? De tout cela il résultera manifestement, qu'il m'est impossible d'entrer ici dans aucun détail sur leur maniére de Philosopher, à moins quon ne suppose que sur ce sujet il me soit tombé du Ciel de nouveaux Mémoires. Mais peut-

être prétend-t'on, qu'à l'imitation des Auteurs du tems (*a*) sous prétexte d'éclaircir l'ancienne Philosophie Chinoise, j'aille compiler ce que nos Missionnaires & nos Voyageurs ont écrit des différentes Sectes qui partagent aujourd'hui la Chine ; & apprendre au Public ce qu'il sçait mieux que moi, de la façon de penser des Chinois modernes. Je ressemblerois à un Ecrivain répétiteur & ennuyeux, qui, pour tracer une idée de l'ancien éclat de la Nation Françoise sous son Roi Pharamond, défigureroit le portrait si bien peint par la main du tems de sa grandeur présente sous le Régne glorieux de Louis XV. L'invention est admirable sans doute, & les premiers François ne perdroient pas à se voir peints comme ceux de nos jours. Mais quoique cette méthode soit du goût des Modernes, on me permettra de n'en point faire usage & de renvoyer pour tout ce qui regarde l'état présent des Sciences à la Chine, à ce que tant d'Auteurs en ont écris, sur-tout aux excellens Mémoires du P. le Comte, & à la belle Histoire du P. du Halde. Pour ce qui est des anciens Chinois, prenons également notre parti. Puisque la Providence & le tems n'ont pas permis, que nous fussions instruits de leur maniére de penser & de raisonner, consolons-nous de l'ignorance, à

(*a*) Voyez M. D.., *ubi suprà*, Liv. 1. Ch. 3. §. 2.

laquelle ils nous ont condamnés à cet égard; & de cela, comme de tant d'autres choses que nous ne sçaurons jamais, disons ce qu'un ancien Poëte a dit du reflux de la Mer.

Tu, quacunque moves tam crebros causa meatus,
Ut Superi voluere late;

» O toi, qui que tu sois, qui causes ces » effets merveilleux, demeure dans l'obscu» rité, puisque le Ciel n'a pas voulu, que » nous pussions parvenir à te connoître (*a*) «.

CONCLUSION

DE CE CHAPITRE.

Deux systêmes partagoient dans l'Antiquité les différens Peuples que j'ai passé ici en revûe. Les uns n'ayant qu'une idée confuse & fort obscure de la Divinité, n'avoient pas sur la Nature de leur ame des lumiéres plus nettes & plus étendues. La plûpart en lui attribuant l'immortalité ne se formoient de cette vie future que des idées extrêmement grossiéres. Ce systême, s'il est permis de l'appeller de ce nom, n'étoit certainement point le plus général & le plus répandu chez les Anciens : on en découvre seulement quelques traces parmi les Nations les plus sauvages, entr'autres chez Habitans du Nord. Il est naturel d'imaginer,

[illegible] dans sa *Pharsale*, Liv. 1.

giner, que des Peuples si brutaux ne s'amusoient point à composer des systêmes étudiés sur l'Ame des Bêtes. Ils les regardoient probablement comme des Etres animés ; les uns utiles, doux & bien faisans, dont ils pouvoient tirer beaucoup d'usage ; les autres cruels, sauvages & féroces, desquels ils devoient se garder, & qu'il étoit de leur intérêt de détruire. C'étoit à cela, que se bornoient toutes leurs recherches sur cette matiére : ils ne portoient pas apparemment leurs vûes plus loin. Peut-être à l'imitation de nos Négres, y en avoit-il parmi eux d'assez simples, pour s'imaginer, que certains Animaux étoient en effet des espéces d'Hommes, assez capables d'en faire toutes les fonctions, & en même tems assez rusés, pour vouloir passer pour muets, afin de conserver leur liberté, & de s'exempter de mille travaux rudes & pénibles.

Le second systême étoit sans contredit le plus commun, & le plus universellement reçu par toutes les Nations sçavantes & polies. Ce systême, également Théologique & Philosophique, supposoit pour principe & pour fondement l'existence de la Divinité, & l'immortalité de l'ame ; deux points, qu'il est nécessaire d'expliquer ici avec quelque détail, si l'on veut donner une idée juste de ce que pensoit l'Antiquité au sujet de l'ame des Bêtes.

On doit observer d'abord, que les Anciens, comme je l'ai insinué plus haut, n'avoient pas des idées bien nettes de la distinction & de la nature de l'esprit & du corps. Peu accoutumés aux précisions Métaphysiques, ils concevoient à la vérité, que la pensée, l'intelligence & la raison étoient toute autre chose, que ce corps matériel & grossier, qu'on peut voir & toucher ; jusques-là leurs notions étoient assez claires, & leurs lumiéres assez droites : mais s'agissoit-il d'aller en avant, & de définir ce que c'étoit que cette pensée, leurs foibles spéculations, trop courtes pour percer les ténébres dont ce sujet est enveloppé, les ramenoient malgré eux à la matiére ; & cette raison qui nous guide & qui nous éclaire, ils ne l'imaginoient que comme un feu subtil, un mouvement fort vif & très-rapide. Aussi semble-t-il, que dans l'Antiquité on n'a jamais admis qu'une seule substance unique, éternelle & infinie, dont tous les Etres tiroient leur nature, chacun selon le dégré de perfection qui lui convient (*a*). Cette substance unique, individuelle & universelle, quelques-uns parmi les Anciens l'appelloient matiére, & prétendoient qu'elle existoit nécessairement : mais ils n'avoient garde d'avouer, qu'elle fût corporelle ou incorporelle. Les corps,

(*a*) Voyez Apulé, *de Dogmat. Platon.*

il est vrai, étoient tous, selon eux, autant de modifications de cette substance; & tout corps étoit matériel & corporel: au contraire tout ce qui n'étoit point corps, étoit matériel, à la vérité; mais il n'étoit point corporel. (a). En s'exprimant de la sorte, les Anciens avoient-ils une idée nette de ce qu'ils disoient? Non sans doute; pas plus que les Péripatéticiens, lorsqu'ils mettent sur les rangs leurs formes substancielles, qui sont matérielles, & ne sont point matiére. Mais ce jargon: tout jargon qu'il étoit vraisemblablement pour eux, comme il l'est pour nous, suffisoit pour les contenter: c'est la viande ordinaire, dont, dans tous les tems se sont repûs les Philosophes. Dans ce systême, Dieu étoit un feu très-pur, une lumiére toute brillante; l'ame un air très-délié & fort subtil. L'un & l'autre étoit tiré de la matiére: mais ni l'un ni l'autre n'avoit aucun rapport avec ce qui étoit corporel. Je passe toute la broderie, dont les Sages de l'Antiquité avoient pris plaisir à embellir cette Doctrine. Peut-être même dira-t-on, que je ne me suis que trop étendu sur ces rêveries; & on dira bien. Cependant je n'en ai pas crû la connoissance absolument

(a) J'ai fait voir dans mon Décameron Historique sur l'ame Humaine, que les Anciens en soutenant que la Divinité & nos ames ne sont pas des corps, sentoient la spiritualité sans pouvoir l'exprimer autrement que par l'idée d'une matiére fine & déliée.

inutile : au moins peut-elle servir de confirmation à cette grande vérité, que ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on déraisonne.

De ce principe généralement reçu, d'une substance unique & indivisible, naissoit cette conséquence admirable, que toutes les ames avoient une origine commune, tant les ames humaines, que celles des animaux ; & pour prouver, que toutes ces ames participoient également à la Divinité, on se servoit de ce merveilleux raisonnement, sur lequel Platon a fondé en partie sa démonstration de l'immortalité de l'ame : » Tout ce qui est animé, se meut de » lui-même : or tout ce qui se meut de lui-» même, est incréé, il est exempt de toute » altération, il est éternel ; donc l'ame qui » certainement se meut d'elle-même, est » éternelle, & une portion de la Divinité » même (*a*).

Tel étoit le systême de la plus grande partie des Nations dans l'Antiquité au sujet de l'ame des Bêtes ; nulle différence entr'elle & celle de l'homme. De-là cette espéce de confraternité, que les Anciens imaginoient entr'eux & les animaux ; de-là le Dogme de la Métempsycose, dont je vais bien-tôt examiner le progrès & l'origine. Cette Doctrine étoit, comme je l'ai dit, celle des Egyptiens, des Arabes, des

(*a*) *Ciceron*, dans ses *Tusculanes*, Liv. 1.

Chaldéens, des Perses, des Indiens & des Gaulois : on verra dans le Chapitre suivant, qu'elle eut des Partisans fameux parmi ce qu'il y eut de plus illustre entre les Philosophes Grecs ; & je montrerai dans la suite, que tant que le Paganisme subsista, elle se soutint avec honneur, & fut toujours la plus généralement reçue.

CHAPITRE II.

Opinions des Philosophes Grecs sur l'Ame des Bêtes.

IL y avoit déja, comme je l'ai dit ailleurs, deux mille ans peut être que la Philosophie voyageoit par le monde, sans avoir daigné rendre la moindre visite à la Gréce, lorsqu'elle s'avisa enfin de faire un tour dans ce pays, & d'aller éclairer de ses lumiéres cette belle contrée de l'Europe. Jusques-là les Egyptiens & les Phéniciens y avoient envoyé sous la conduite de Cadmus & de Danaus des Colonies pour s'y établir, sans avoir songé à lui communiquer aucune des Sciences, qui fleurissoient alors parmi eux. Malgré leur union avec ces Etrangers, les Grecs étoient restés dans leur premiére grossiéreté. Ils avoient appris d'eux

l'Art de l'Ecriture, celui de la Navigation, & quelques autres également nécessaires & utiles à l'établissement & aux progrès des Sociétés. Mais soit qu'encore alors peu sensibles aux objets de pur agrément, ils ne visassent qu'au solide, soit que tout occupés de leurs besoins réels, ils ne pensassent à rien moins, qu'à s'en faire d'imagination & de caprice, il ne paroît point que pendant long-tems ils se fussent appliqués aux spéculations Philosophiques. En avoient-ils vêcu moins contens & moins heureux ? Je ne sçai. Le siécle de la Philosophie fut sans contredit le plus beau siécle de la Gréce. Mais à l'amusement près, qui répand toujours sur les mœurs beaucoup de douceur & de politesse, presque toujours aussi beaucoup de luxe, les Grecs ne semblent pas avoir jamais tiré de grands avantages de leurs Philosophes. Athénes en regorgeoit, & n'en subit pas moins le joug d'un ennemi vainqueur que Lacédémone.

Ce fut seulement quelques années avant la guerre de Troye, que la Philosophie commença à s'introduire dans la Gréce. Alors parurent Linus, Orphée, Musée & les autres, qui ont mérité des Sçavans le titre de *Poëtes Philosophes*; car où ne trouve-t-on pas de la Philosophie ; quand on la cherche avec une résolution formée de la trouver? Si je l'avois entrepris, j'en dé-

couvrirois jusques dans l'Alcoran, quoique l'Auteur de ce Livre impertinent ne fût certainement rien moins que Philosophe.

Quoiqu'il en soit, après être allés puiser en Egypte les connoissances, qu'ils désespéroient d'acquérir dans leur pays, enrichis des trésors qu'ils y avoient amassés, ces hommes célébres vinrent à leur retour les répandre à pleines mains dans leur patrie, & firent part à leurs Concitoyens de tout ce qu'ils avoient appris. Alors sous le voile de l'Allégorie, la Gréce commença à s'instruire des vérités les plus importantes & les plus sublimes; c'est ainsi que s'en expliquent ceux qui ne sçavent parler que par enthousiasme & avec emphase. Pour moi, peu accoutumé à l'admiration ordinairement si voisine de la sottise, & encore moins propre à surfaire, je dirai tout uniment, & avec plus de vérité, que dès-lors elle commença à se remplir de ces riens mystérieux, de ces pompeuses chiméres, que lui débitoient comme un grand secret des hommes à qui on les avoit données pour telles, & dont elle s'infatua si bien, qu'elle en mérita justement dans toute la Postérité le surnom humiliant de mensongére; *Græcia mendax.*

Ce fut en effet par le canal de ces Poëtes Philosophes, Théologiens, Prophétes, (car nos judicieux modernes ne leur ont

point épargné les titres les plus magnifiques,) que s'introduisit parmi les Grecs cet amas de Fables, qui seront à jamais un monument durable de l'extravagance de l'esprit humain ', & qui ne prouvent pas moins le peu de solidité de ceux qui en furent les inventeurs, que l'aveuglement & la futilité des peuples qui les adopterent. Dès-lors la vérité simple & nue, habillée par les mains de ces prétendus Sages, ne se montra plus aux hommes que défigurée, obscurcie & méconnoissable. De-là cette foule de Divinités chimériques écloses du cerveau de ces grands Législateurs, qui inonderent la Gréce, & bien-tôt après l'Italie entiére; toutes divisées par classes, avec leurs charges, leurs honneurs, leurs fonctions, leurs mystéres & leurs cérémonies particuliéres; je passe le détail ridicule de leurs généalogies, de leurs familles, de leurs domaines, de leurs amours & de leurs avantures. De-là ces Théogonies ou Cosmogonies si fameuses, & si ingénieusement imaginées, que depuis deux mille ans nul homme de bon sens n'a pû encore parvenir à y rien comprendre; ces alliances merveilleuses du Cahos & de l'Erebe, de la nuit & du jour, de la lumiére & des ténébres. De-là enfin cet œuf d'Orphée si vanté, j'ignore pourquoi, & cet amas de rêveries si énigmatiques, si confuses, &

vraisemblablement si frivoles, que l'Amour même aux aîles dorées, s'il pouvoit renaître de cet œuf fameux, réussiroit à peine à débrouiller le cahos impénétrable de tant d'absurdités entassées.

Je sçai ce que quelques Philosophes de l'Antiquité, & même plusieurs de ceux qui sont venus depuis, ont prétendu (*a*); que tout le Polythéisme des Poëtes, toutes leurs Théogonies & Cosmogonies, n'étoient autre chose en effet, que l'Histoire Mystérieuse & Allégorique de la naissance du monde, les vérités les plus belles de la Physique mises sur un certain ton, & figurées agréablement sous l'emblême ingénieux des Divinités de la Fable. C'est sur ce pied-là, que quelques-uns ont crû trouver un cours de Philosophie complet dans l'Iliade & l'Odyssée d'Homére. C'est-à-dire, que pour sauver la réputation de ces Anciens Auteurs, on n'a pas craint de faire tort au bon sens de tout ce qu'il y a de gens sages parmi les Modernes, qui jamais n'ont apperçu dans leurs écrits, que ce qui y est véritablement, des fables & des puérilités sous l'enveloppe de quelques allégories assez spirituelles. J'avoue qu'il n'y a rien dont on ne vienne à bout, quand avec de l'esprit on sçait l'Art de tourner un syllogisme.

(*a*) Voyez *Platon*, *de Repub.* Lib. 2. Ciceron, *de Nat. Deor.* Lib. 3. Brunet, *Telluris Theor. Sac.* Lib. 2.

Sur ce principe je ne suis point surpris ; qu'avec ces talens, quelques-uns parmi nous ayent crû découvrir dans ces anciens Poëtes, non-seulement toute la Physique, mais même toute notre Théologie. Mais pour convaincre le Lecteur de la vanité de ces découvertes, je le prie de faire avec moi une réflexion fort simple & très-naturelle. Tous ces Philosophes que la Gréce enfanta depuis, étoient sans contredit mille fois plus à portée que nous, de consulter & d'entendre les écrits de ces hommes célébres. Or s'il est vrai, que leurs Ouvrages renferment tant de vérités si importantes & si sublimes, je demande par quel enchantement il a pû se faire, que ces Génies rares, & certainement estimables par beaucoup d'endroits, ayent eu l'esprit assez bouché pour ne pas les y appercevoir ? Car il est de fait, que sur l'origine du monde, sur sa formation, sur son systême, sur la nature de l'ame, & sur presque tous les Phénomènes de la Nature, les Philosophes Grecs n'ont peut-être pas découvert une seule vérité, dont tout le monde soit convenu. On n'en convient pas même encore aujourd'hui ; & à la réserve des premiers principes, que tout le monde peut sçavoir, sans être Philosophes, & des vérités révélées, pour lesquelles les Philosophes n'ont pas toujours assez de ménagement ; il est certain

qu'il en eſt peu d'autres, dont ils ſoient parfaitement d'accord. Tant il eſt vrai, comme d'autres l'ont déja dit, que notre eſprit fait ſouvent honneur à celui des Anciens, & qu'ils ne feroient pas toujours ſi riches de leur propre fond, ſi nous ne leur prêtions quelquefois nos idées.

De ce que je viens de dire il s'enſuit, qu'on ne doit chercher chez ces premiers Maîtres de la Gréce aucun ſyſtême ſur l'ame des Bêtes. Cependant je ne puis oublier ce que la Fable nous apprend d'Orphée, qu'au ſon de ſa Lyre, & par la douceur de ſes chants, il apprivoiſoit les Tigres, les Lions & les bêtes les plus féroces. Car il ſemble qu'on doive en conclure, que cette tradition, toute fabuleuſe qu'elle eſt, n'a pû être reçue, que chez des peuples perſuadés que les animaux ſont capables de ſentiment, & peuvent ſe laiſſer toucher aux charmes ſéduiſans de la Muſique; ce qui ſuppoſe en eux une ame raiſonnable. Il eſt vrai que la Fable ajoute, qu'Orphée attiroit par ſes chanſons, non-ſeulement les Habitans des bois, mais juſqu'aux pierres & aux arbres. Or quelle folie de donner une ame au marbre, à la brique, au chêne, à l'ormeau, & ſans doute à la plus foible & à la plus vile de toute les plantes? Mais cette difficulté ne doit point nous arrêter. En fait d'extravagance, l'eſprit de l'homme

est capable de tout ; & je montrerai dans la suite, que le systême de l'Ame universelle, systême, comme on l'a déja vû, si généralement répandu dans l'Antiquité, supposoit en effet tous les Etres animés, & leur attribuoit à chacùn une portion de cette intelligence commune, qui communiquoit à tout le mouvement & la vie. Ainsi de cette Fable je suis en droit de conclure, que du tems d'Orphée & des autres anciens Poëtes, ce systême étoit probablement connu dans la Gréce, & que dès-lors on y donnoit aux animaux une ame intelligente & raisonnable. Je suis d'autant plus porté à le croire, qu'Orphée & les autres ayant puisé cette Doctrine chez les Egyptiens, il seroit fort singulier, qu'ils ne s'en fussent pas fait honneur, & ne l'eussent pas répandue parmi leurs Compatriotes. Je vais même plus loin : je suis tenté de penser, que parmi cette foule de Divinités bocagéres, qui dûrent leur naissance à l'imagination enjouée de ces Poëtes, les Orcades, les Dryades, les Hamadryades n'étoient qu'une allégorie ingénieuse, sous laquelle ils vouloient signifier, que tout dans la Nature, jusqu'aux plantes & aux pierres même, étoit le séjour d'une intelligence qui l'animoit. Après cela, qu'on vienne nous dire, que les Fables d'Esope ne sont que des Fables & des Apologues,

Je le crois charitablement : mais quand je ſoutiendrois, que l'Eſclave de Xantippe étoit en effet dans cette opinon, que le Loup & l'Agneau, le Renard & le Bouc pouvoient véritablement s'entretenir entr'eux de la maniére à peu près dont il les fait parler dans ſes Dialogues, qui me prouveroit que je déraiſonne ?

Des ſept Sages.

A la ſuite de ces anciens Poëtes dont je viens de parler, mais aſſez long-tems cependant après la guerre de Troye, parurent dans la Gréce ces hommes fameux connus dans l'Antiquité ſous le nom des *ſept Sages*, parce qu'il plût à leurs Contemporains de les décorer de ce glorieux titre. Car que le caprice & le hazard ayent eu beaucoup plus de part à cette dénomination, que toute autre choſe ; pour s'en convaincre, il ſuffit de ſe rappeller le ſouvenir de l'Hiſtoire, qui y donna occaſion. Un trépied d'or, ou ſi l'on veut, un vaſe précieux envoyé d'abord à Thalès, comme au plus ſage de tous les Grecs, renvoyé par ce Philoſophe aux autres Sages ; & après avoir paſſé ſucceſſivement par toutes leurs mains, revint enfin au refus des ſix autres entre celles du premier, qui en fit préſent

au Temple de Delphes : cette Histoire ou ce conte réduit à sa juste valeur prouve précisément, que Thalès étoit en grande estime dans l'esprit de ses Concitoyens ; qu'il refusa le présent qu'on lui destinoit, par modestie peut-être ; peut-être aussi par un rafinement de vanité ; & dans la crainte de passer pour présomptueux, s'il paroissoit vouloir s'attribuer le nom de sage à l'exclusion de tous les autres ; que du reste il eut assez bonne opinion de ses Confreres, pour croire qu'ils le méritoient mieux que lui ; & qu'eux à leur tour eurent assez mauvaise opinion de tous leurs Contemporains, pour ne pas imaginer, que hors de leur petite Société, il se trouvât un seul Homme digne de porter ce titre. Au reste ils rendirent galamment à Thalès la politesse qu'il leur avoit faite, bien persuadés qu'il n'en abuseroit point, & trop contens de pouvoir se conserver à eux seuls le spécieux surnom de sages. Le jeu se joua, comme il se joue tous les jours dans le monde : *un barbier rase l'autre.* Après cela n'est-on pas forcé de convenir avec un ancien Auteur Ecclésiastique (*a*) qu'il falloit que le siécle de ces prétendus sages fût bien

(*a*) *Septem fuisse traduntur Sapientes... ô miserum calamitosumque sæculum, quo per orbem totum septem soli fuerunt, qui hominum vocabulo cierentur. Nemo enim potest jure dici homo, nisi qui Sapiens est.* Lactant. *Divin. Institut*, Lib. 4. Cap. 1.

malheureux & bien dépourvu de sens commun, puisqu'il ne s'y trouvoit en tout que sept Hommes sensés. Quelle heureuse différence de celui-là au nôtre ! Il n'y a pas aujourd'hui de cuistre de Collége, ni de si misérable barbouilleur de papier, qui en fait d'esprit, de bon sens, & de jugement, ne s'estime assez pour croire en avoir non seulement sa provision suffisante, mais même à revendre ; comme l'a fort bien dit une de nos Muses (*a*).

> Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit ;
> Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit :
> Nul n'est content de sa fortune,
> Ni m'écontent de son esprit.

Peut-être aussi que ce petit nombre d'hommes ausquels la Grece accorda le surnom de *Sage* nous prouve la justesse, la circonspection, la délicatesse de son discernement dans la distribution des titres honorifiques; & cela posé, la différence qui se remarque entre les tems de l'ancienne Grèce & le nôtre, tourne à son avantage ; ma réflexion peut-être l'emporte sur celle de Lactance : au moins la vaut-elle ; le Lecteur en jugera.

Du reste, comme le mérite, vrai ou

(*a*) Madame *des Houlieres*.

faux, est toujours envié, malgré cette haute réputation de sagesse, que ces Hommes célébres s'étoient acquise, ils ne laissérent pas de trouver des Critiques & des Censeurs. Un jour entr'autres quelques mauvais plaisans s'aviserent (*a*) de les mettre en regard avec sept Cuisiniers fameux dans la Grèce, & pour blasonner leur portrait de tout point, à la maxime que chacun des sept Sages avoit choisie pour sa devise, ils opposerent une autre Sentence relative au ragoût dans lequel excelloit chacun de ceux, qui formoient avec eux ce beau parallele. Le jeu passoit la raillerie sans doute : mais après tout ces Sages si vantés ne se l'étoient-ils point attirée ? On a beau nous dire avec un ton d'Orateur, que (*b*) » par une ferveur » trop ordinaire à ceux qui commencent de » nouveaux établissemens, ils voulurent da» bord porter les choses à l'extrême, & » transformer un Royaume tout de plomb » en un Royaume tout d'or ; que leur mo» rale étoit dure, & farouche, propre à dé» courager par l'excès ceux qu'il falloit ex» citer par des ménagemens à la vertu «. Tout cela est bel & bon, & fort éloquent ; cette tirade pourroit peut-être servir au barreau à faire illusion à l'équité de quelques

(*a*) Voyez, *Athenée*, *Dypnosoph.* Lib. 2.

(*b*) M. D... *Hist. Crit. de la Philosophie*, Liv. II. Ch. 2. §. 1.

Juges

Juges. Mais à considérer les choses de sang froid, on est obligé de convenir, que si la morale de ces prétendus Sages étoit en effet aussi austére qu'on le dit ici, leurs actions y répondoient fort mal, & qu'ils démentoient beaucoup leurs discours par leur conduite. Au lieu d'une vie modeste & frugale, qu'ils auroient dû mener suivant ces principes, on ne remarque en eux que du faste, du luxe, & beaucoup d'amour de la bonne chére. Toujours en festins, on ne les rencontre guéres que chez les Grands, moins occupés de la correction de leurs mœurs, que de la délicatesse de leurs Tables. Ils étoient si bien connus sur ce pied-là, qu'on osa le leur reprocher en face un jour qu'ils étoient tous rassemblés chez Périandre Tyran de Corynthe. Ce Prince dans un grand repas qu'il leur donna (a), ayant invité tout le monde à boire à la ronde dans sa coupe d'or, un des convives qui sans doute étoit altéré, s'ennuyant de voir la coupe rester trop long-tems entre les mains de Thalès, de Bias & de leurs Confréres, *ces Sages*, dit-il plaisamment, *veulent faire de la coupe de Périandre, ce qu'ils ont fait du vase de Baticlès : ils se la renvoyent si bien de main en main, qu'enfin ils n'en feront part à personne.*

(*a*) Voyez *Plutarque*, dans son *Banquet des sept Sages.*

Cette raillerie, comme le Lecteur peut le remarquer en passant, confirme ce que j'ai dit de l'occasion, qui donna lieu à cette dénomination des sept Sages. On voit par-là, que si le vase ou le trépied d'or leur demeura, leurs Contemporains eux-mêmes étoient les premiers à les soupçonner, d'avoir un peu usé de supercherie pour le retenir. Quelques autres traits de leur vie, qu'on trouve épars dans les Anciens, ne leur font pas beaucoup d'honneur.

De Pittacus.

Pittacus est célébre, pour avoir mis à mort le Tyran de sa patrie : admirons la barbarie de ces tems-là, & l'énorme différence des choses de ce bas monde, dont la vicissitude & l'opposition sont incompréhensibles ! Une action qui, pour lors, suffisoit à faire un Héros, & qui outre une grande réputation, valut à notre Sage la souveraine autorité, qu'il venoit d'ôter à un autre ; ne serviroit de nos jours qu'à conduire son Auteur sur un échafaut.

De Cléobule.

Cléobule étoit si violent & si emporté, que dans ses fureurs il étoit capable de s'abandonner aux excès les plus fâcheux. Pour

calmer sa bile, on étoit obligé d'employer le secours de sa fille, qui avoit beaucoup de douceur & de raison, & qui par cet endroit méritoit bien mieux le nom de Sage, que son pére.

De Myson.

Myson étoit un Misantrope, qui pour fuir les hommes, qu'il haïssoit peut-être sans sujet, & qui par cette raison lui rendoient le change avec beaucoup de justice, se retira dans un désert, où il ne se nourrissoit que de son aversion pour le genre-humain, & du revenu d'un petit héritage, qu'il cultivoit de ses propres mains. Un illustre Moderne soupçonne fort ingénieusement (*a*), qu'il n'avoit condamné sa Sagesse à un emploi si peu digne d'elle, que par un principe de santé; & en effet il conclut très-doctement, comme on peut le voir dans l'endroit cité, des qualités *de la partie terreuse de notre Globe maniée par l'analyse chimique*, que rien n'est plus propre que l'agriculture à procurer aux hommes une longue vie. Le remède, s'il est spécifique, me paroît de pénible exécution: combien de Sages de notre siécle aimeroient mieux pratiquer dans la langueur

(*a*) *M. D... Hist. Crit. de la Philosophie*, Liv. III. Ch. 9. §. 4.

d'une longue maladie les consolantes leçons de la sagesse, que d'acheter leur santé en se faisant Vignerons, ou Moissonneurs ? Combien d'autres malades périroient si le reméde de Myson étoit le seul! Faute de pouvoir bêcher la terre une personne délicate se précipiteroit par ce cruel expédient dans le tombeau qu'elle voudroit éviter.

De Chilon.

Chilon se vantoit à la mort, de n'avoir jamais fait qu'une seule action, dont il eût à se repentir. O le fou, s'écriera sans doute tout Lecteur sensé, d'avoir crû que dans la vie d'un homme, quelque courte qu'elle soit, la sagesse pût ne souffrir qu'une seule éclipse!

De Bias.

Et que dirons nous du fameux Bias, qui avoit une idée si belle & si juste de l'amitié, qu'il vouloit que nous regardassions nos meilleurs amis, comme pouvant devenir un jour nos ennemis les plus cruels ? On vante fort un bon mot qu'il dit, lorsque sa patrie ayant été prise & saccagée par l'ennemi, ses Concitoyens prenoient la fuite, emportant avec eux ce qu'ils avoient de plus précieux & de plus cher, *j'emporte*

tout mon bien avec moi, répondit-il bravement à l'un d'eux qui s'étonnoit de le voir fuir ſans bagage. (*a*). On penſera de ce trait tout ce qu'on voudra: mais il eſt évident, que le premier gueux pourroit tous les jours en dire autant, ſans que pour cela nous fuſſions obligés de l'en croire beaucoup plus ſage

De Solon.

Mais Solon lui-même, le Sage Solon, ce Légiſlateur célébre, ne nous donne-t-il pas lieu de penſer, que ſa Sageſſe étoit endormie, lorſqu'il ordonna de tuer tous les enfans qui naîtroient avec quelque difformité, pour ne point ſurcharger l'Etat d'un nombre de Citoyens inutiles? Ce qu'il y a d'étonnant, eſt que dans un tems où il ſemble qu'on dût penſer plus ſenſément, le Prince de l'Ecole, Ariſtote ait approuvé une Loi auſſi injuſte & auſſi barbare (*b*).

(*a*) *Omnia mea mecum porto.*

(*b*) Ce qu'il dit à ce ſujet eſt ſi ſingulier que je me crois obligé de le rapporter ici, de peur qu'on ne ſoupçonne que je lui en impoſe. » Quant aux enfans, dit-il » dans ſes *Polit. Liv.* 8. qu'on doit nourrir ou expoſer, » il faut défendre par une Loi d'en élever aucun qui » ſoit contrefait, ou mutilé de ſes membres; & dans » les lieux où cette Loi ſeroit contraire aux Loix du » pays, il faut limiter le nombre d'enfans que chacun » doit avoir, & *faire enſuite bleſſer les femmes*, avant » que les enfans ayent ſentiment & vie. « Se peut-il rien imaginer de plus infâme & de plus déteſtable?

De Périandre.

Je n'ai rien à dire ici de Thalès ; parce que je vais en parler plus bas. A l'égard de Périandre, que quelques-uns comptent au nombre des sept Sages, & qui certainement étoit fort de leurs amis, on sçait qu'elle vie ce Prince cruel & voluptueux, menoit avec ses concubines. Je passe le meurtre barbare de sa femme, qu'il précipita toute enceinte qu'elle étoit du haut d'un escalier, & ses amours incestueux avec sa mére (*a*) : ce sont-là de ces traits odieux, que la nature ne connoît point, & qui ne peuvent servir qu'à figurer la derniére scélératesse.

Après avoir ainsi crayonné le portrait de ces prétendus Sages, il me resteroit à donner une idée de leur Doctrine. Mais que peut-on attendre de moi à ce sujet ? On ne rapporte d'eux que quelques Lettres, qu'un de nos plus fameux Critiques (*b*), traite sans balancer de fausses & de supposées. Et dans ces Lettres il n'y est pas dit un seul mot de leur façon de penser sur l'ame des Bêtes : uniquement enthousiasmés d'une Morale aisée qu'ils pratiquoient si mal, ils ne portoient pas leur vûes dans les régions

(*a*) *Diogen. Laert. in Periand.*

(*b*) *Ios. Scaliger, Epist.* 106.

Métaphisiques : contens & satisfaits de passer pour les Sages de leurs siécles, & trouvant dans la crédulité de leurs Contemporains un respect & une considération qui flattoit leur orgueil, ils s'embarrassoient peû de mériter leur réputation par des lumiéres plus pures & des connoissances plus réfléchies. Que d'ignorans de nos jours auroient passés pour sages s'ils avoient vêcu dans ces siécles reculés ! Loin donc d'interroger ces Hipocrites Litteraires sur une question capable d'humilier les plus Sçavans des Philosophes qui ont vêcu dans les tems postérieurs ; loin de leur demander quel est ce principe qui fait mouvoir les différentes espéces d'animaux qui vivent sur la terre ; enfin loin d'attendre d'eux sur une matiére aussi épineuse des raisonnemens plausibles, demeurons persuadés que jamais ils ne formerent de difficulté à cet égard ; ou que si par hazard ils ont eû sur ce sujet quelques scrupules Philosophiques, ce n'étoient que des extravagances ridicules qu'ils ont eû la prudence de ne pas transmettre à la postérité ; c'est une obligation que nous leurs avons. Et pourquoi tant d'autres Ecrivains n'ont-ils pas imités leur prudence ? Serions nous plus à plaindre quand nous n'aurions pas hérité de ces prétendus Sages, de ces maximes célébres, que chacun d'eux avoit prise pour sa devise ? Il est inutile de les

rapporter ici : elles doivent se trouver sur les portes du Temple de Delphes, où ils les avoient fait graver ; & si on ne veut pas les aller chercher si loin, elles servent de parure à nos écrans. Ce sont de belles Sentences sans contredit : mais pour en sentir toute la beauté, il faut se souvenir, que ce sont des bons mots à la Grecque (*a*).

De Thalès.

Je viens à Thalès. On a vu qu'il tenoit un rang distingué parmi les sept Sages : il mérite encore d'en avoir un ici, pour avoir été le premier des Philosophes (*b*), qui se soit appliqué à l'étude de la Nature. A cela près, sa vie me fournit assez peu de traits digne d'un Lecteur judicieux, qui ne se re-

(*a*) Racan alla voir un jour Mademoiselle de Gournay, qui lui montra des Epigrammes qu'elle avoit faites, & lui en demanda son sentiment. Racan lui dit qu'il n'y avoit rien de bon, & qu'elles n'avoient point de pointe. Mademoiselle de Gournay répondit, qu'il ne falloit pas prendre garde à cela, que c'étoient des Epigrammes à la Grecque. Ils allerent ensuite dîner ensemble chez M. de Lorme Médecin, qui leur ayant fait servir un potage assez mauvais, Mademoiselle de Gournay se tournant du côté de Racan, Monsieur, dit-elle, voilà une méchante soupe. Mademoiselle repartit Racan, c'est une soupe à la Grecque. *Menagiana.*

(*b*) *Primus omnium quæsisse traditur de causis naturalibus.* Lactant. *Divin. Instit.* Lib. 2. C. 5. Voyez, *Ciceron*, de la Nat. *des Dieux* Liv. 1. *S. Augustin*, dans la *Cité de Dieu*, Liv. 8. Ch. 2. &c.

paît point d'éloges montés sur de grands mots, & qui dans la lecture cherche à se faire des idées justes de chaque homme & de chaque chose.

Thalès avoit voyagé en Egypte, où il s'instruisit des Mathématiques. Je ne m'arrête point à ce qu'on raconte des grands progrès qu'il fit dans cette science; cela est étranger à mon sujet. S'il sçut habilement profiter des lumiéres, que les Prêtres Egyptiens avoient acquises sur l'Astronomie; s'il est vrai, comme on le dit (*a*) qu'il leur communiqua à son tour des connoissances qu'ils n'avoient point par rapport à la Géométrie, il est certain d'ailleurs, qu'il adopta tout leur systême sur la Nature & la Divinité. Aussi un Pére de l'Eglise des plus sçavans (*b*) ne balance point de le traiter d'Athée; & un autre Ecrivain Ecléſiastique (*c*) rapporte, que ce Sage étant à la Cour de Crésus, & ce Prince lui ayant demandé une explication claire & nette de la Nature de Dieu, après quelques réponses vagues, le Philosophe convint qu'il n'avoit rien à dire sur ce sujet, qui pût contenter. En effet il est vraisemblable, qu'à l'imitation des Prêtres d'Egypte, Thalès ne reconnoissoit dans la Nature qu'une substance unique,

(*a*) Jamblique, *vie de Pytzagore*, Liv. 2.

(*b*) S. Augustin, *ubi suprà*.

(*c*) Tertulien, *dans son Apologet.*

éternelle, infinie & indivisible, la matiére dont tous les êtres étoient tirés, & qui possédoit en elle-même la faculté de s'arranger, de s'organiser, & de se reproduire dans tout ce vaste Univers en cent maniéres différentes. C'étoit là, comme je l'ai dit, le systême général de l'Antiquité ; & il y a lieu de croire, que c'étoit celui de notre Philosophe.

Mais son dogme favori, celui sur lequel rouloit toute sa doctrine, & par où elle est distinguée de celles de tous les autres Sages, c'étoit que l'eau est le principe de toutes choses (*a*) ; des marbres, des pierres, du bois, des métaux, &c. Sur ce principe, tout ce que nous buvons, tout ce que nous mangeons n'est en effet que de l'eau différemment configurée ; & sur ce pied là, malheur à tous nos Médecins, sur-tout à nos Médecins d'eau ! Si dans nos maladies ils veulent nous mettre à la diéte & à l'eau, répondons-leur gayement, qu'aussi prétendons nous ne nous point écarter de leurs ordonnances, en mangeant d'excellentes Perdrix, & en sablant le Bourgogne & le Champagne. L'or même, ce métal si précieux, n'est autre chose que de l'eau : aussi quelques-uns le repandent-ils

[*a*] *Thales ex aquâ dixit constare omnia* Cicéron *dans ses Quest. Academ.* Liv. 4. Voyez aussi Lactance *ubi sup. à*

comme l'eau ; & la soif de cette eau fait le tourment de beaucoup d'autres. Nous-mêmes enfin nous ne sommes qu'une eau épaissie & congelée ; & lorsque l'on dit, que nos jours s'écoulent comme l'eau, l'expression est vraie à la lettre. Ce que j'ai peine à comprendre dans ce systême, est qu'en certaines occasions cette eau ait tant d'attrait pour le feu : bien plus, comment cette eau peut être le principe du feu, & de tous ces grands corps lumineux, dont la vaste étendue des Cieux est parsemée. Mais Thalès avoit tant d'esprit, qu'il voyoit sans doute tout cela intuitivement ; & en effet je ne pense pas, qu'il fût impossible d'expliquer assez bien tout cela en bonne Physique. On tomberoit en son chemin dans quelques petites contradictions, dont il ne faudroit pas s'effrayer ; on donneroit souvent pour constant & pour vrai, ce qui bien examiné seroit à peine vraisemblable ; on diroit bien des choses qu'on croiroit entendre, & que personne n'entendroit : mais fait-on des systêmes autrement ? J'en appelle à la conscience de tous nos Modernes.

A l'égard de l'Ame des Bêtes, rien n'étoit plus aisé à expliquer dans la Doctrine de Thalès. Comme nous, n'ayant pas plus de privilége que nous, elles n'étoient de même que de l'eau. Ces petits Animaux sans nombre, dont nos yeux aidés des meil-

leurs microscopes n'apperçoivent pas peut être la milliéme partie, étoient les parties insensibles de cette grande portion d'eau destinée à former la gent bestiale. Les Serins, les Rossignols, tous ces petits Musiciens aîlés que nous connoissons, étoient autant de jolis ruisseaux, gazouillant ou murmurant agréablement. Les Tigres, les Lions étoient des torrens, qui n'existoient que pour détruire & ravager. Je pourrois pousser plus loin l'explication, si je n'appréhendois de rencontrer chemin faisant quelque grosse montagne d'eau, telle qu'un Eléphant qui vint fondre mal à propos sur tout le systême. D'autres moins timides pourront achever ce que je me contente d'ébaucher ici. Je conclus seulement du peu que je viens de dire, que notre Philosophe pensoit ingénieusement au sujet des Animaux. Thalès, malgré toutes les sollicitations de sa mere refusa constament de se charger de l'embarras d'une femme, & ce trait ne contribua pas peu à lui faire donner le nom de Sage, ce qui ne fait pas l'éloge des femmes de son tems : il en est plusieurs parmi nous qui loin d'être un obstacle à la sagesse, adoucissent au contraire les fatigues du Chemin qui méne à son Temple, j'en connois une (& celle-là n'est pas seule) à laquelle on pourroit s'unir sans que la sagesse y perdît rien ; bien fou seroit qui s'y refuseroit. L'his-

toire trop discrette pour babiller mal à propos se taît sagement sur le reste de la vie de Thalès.

De Phérecide

A peu près dans le même tems que Thalès, vivoit un autre Philosophe fameux, nommé Phérécide. J'ignore qu'elle raison l'empêcha d'être admis au nombre des sept Sages, si ce n'est peut-être qu'il étoit Syrien d'origine. Du reste on lui fait l'honneur de le regarder comme le premier (*a*), qui ait enseigné le dogme de l'immortalité de l'Ame; ce qui ne peut-être vrai, ni pour toutes les Nations en général, ni même pour la Gréce en particulier; puisqu'il est certain, que long-tems avant lui cette opinion étoit très commune en Egypte, dans la Chaldée, en Perse & dans les Indes; & qu'Homére en parle comme d'une doctrine établie chez les Grecs dès le tems de la guerre de Troye. Peut-être a-t'on seulement voulu dire, que Phérécide imagina de nouvelles raisons, pour éclaircir & démontrer cette importante vérité; ce qui n'est pas impossible. Mais de quelles preuves se servoit-il pour cela? c'est ce qu'on ne nous à point appris. De quelles preuves pouvoit-il même se servir, lui, qui vraisemblablement croyoit l'Ame matérielle?

(*a*) *Pherecides Syrus primùm dixit, animos hominum esse sempiternos.* Cicer. *Tuscul. Quæst.* Lib. 1.

Car, au rapport de Diogène Laërce (*a*), il avoit composé un livre, qui commençoit par ces mots : *Jupiter, le Tems, & la Terre sont éternels*. Or on conçoit, qu'un homme qui posoit pour principe l'éternité de la matiére, ne reconnoissoit vraisemblablement aucune autre substance dans la Nature. C'étoit comme on l'a vû, le systême de Thalès ainsi que de la plûpart des Anciens ; & c'étoit aussi probablement celui de Phérécide. D'où l'on doit conclure, que l'immortalité qu'il accordoit à l'Ame, n'étoit point en effet différente de celle, que lui attribuoient les Egyptiens, les Indiens, &c. c'est-à-dire, qu'avec eux il ne regardoit toutes les Ames, que comme des écoulemens & des portions de cette Ame universelle, qui étoit la seule Divinité de tous ces Peuples.

Après cela doit-on être surpris, que ce Philosophe ait été traité par ces Contemporains comme un impie, ennemi juré du culte public alors établi ; & qui en punition de ses blasphêmes contre les Dieux, mourut, dit-on (*b*), mangé des poux ; d'autres disent, des vers : peu importe ; l'un vaut l'autre. Un Homme assez hardi, pour oser condamner hautement les vœux, les offrandes & les sacrifices, ne pouvoit pas dans

(*b*) Liv. 1. *Sect.* 119

(*b*) Voyez *Elien*, *Variar.* Histor. Lib. iv.

l'esprit des Prêtres payens, mériter une fin plus douce ni plus honnête.

Mais quoique l'Antiquité ait pû penser de la Religion de Phérécide, ce Philosophe sera toujours fameux pour avoir inspiré le premier goût de la Sagesse au célébre Pythagore. Un seul Eléve d'un aussi grand nom, & qui dans son tems fit autant de bruit dans le monde, suffit pour faire l'éloge des mains qui l'ont formé, & pour illustrer la mémoire de ses Maîtres.

De Pythagore.

Je ne m'arrête point à ce que quelques Auteurs ont écrit de l'Origine du grand défenseur du systême de la métempsicose; & des sources où il puisa ces connoissances, qui lui mériterent un des premiers rangs parmi les anciens Philosophes. Lorsque j'entens les uns assûrer positivement, qu'il sortoit d'une famille Juive (*a*), les autres mettre tout en œuvre, pour nous persuader qu'il avoit lû les livres de Moyse, & qu'il en avoit tiré de grandes lumieres (*b*),

(*a*) C'est ce que nous apprend S. Ambroise dans ses Lettres, *Liv.* 3. *Let.* 6. & on lit dans Photius, *Cod.* 259. *Horn. Quòd cùm Pythagoras*, que de deux filles qu'il avoit, l'une portoit un nom Juif, & s'appelloit Sara.

(*b*) Voyez S. Ambroise, *ubi suprà*, S. Clément d'Alexandrie, dans les *Stromates*, Liv. 1. Eusebe, dans

quelque respect que j'aye pour quelques uns de ces Ecrivains, je suis tenté de m'écrier, *Cui bono?* Comme si la Religion de Dieu avoit besoin de ces Frêles appuis de la Sagesse payenne, pour s'étayer! A considérer de sang froi ces vains efforts, ne semble-t'il pas voir les Disciples d'Elie s'escrimer pour prouver qu'ils descendent en effet de ce saint Prophéte? Et qu'importe tant d'où l'on vienne, pourvû que l'on soit bien venu? C'est-là le point. Du reste sur le peu que je vais exposer de la doctrine du Philosophe Grec, tout le monde décidera comme moi, que s'il avoit jamais connu les Livres saints, il n'est pas croyable, qu'il eût pû débiter de pareilles folies,

Après avoir étudié les premiers principes de la Philosophie sous Thalès & sous Phérécide, non content des connoissances qu'il en avoit reçûes, & avide de sçavoir, Pythagore résolut de parcourir tous les Pays de la terre, où il croyoit trouver des Hommes habiles, capables d'augmenter ses lumiéres, & de satisfaire l'envie qu'il avoit d'apprendre. Dans ce dessein, il se rendit d'abord en Egypte, où il se mit pendant quelques tems sous la discipline des Prêtres de Thébes & de Memphis. Delà il passa dans la Chaldée, visita les Mages de Perse,

p. Evang. Liv. 9. Ch. 3. Josephe, *contre Appion*, Selden, *de Diis Syris*, *Synt.* 2. Cap. 1.

&

& pénétra jusques dans les Indes, pour aller entendre les sages Gymnosophistes, dont la réputation étoit si grande. Peut-être demandera-t-on, si au bout de tous ces voyages il fit mentir le Proverbe, qui dit,

> Rarement à courir le monde,
> On devient plus homme de bien.

C'est ce que je laisse à décider. Le Lecteur jugera de toute la piéce par l'échantillon. De retour dans sa patrie, Pythagore ne trouvant pas ses Compatriotes en état de profiter de ses instructions, se retira dans cette partie de l'Italie, qu'on appelloit alors la grande Gréce. Ce fut-là qu'il s'établit, & qu'il répandit, comme on dit, *à pleines mains* toutes les connoissances qu'il avoit acquises dans ses courses Philosophiques.

Elles ne s'étendoient pas fort loin au-delà de ce qu'avoient imaginé les Egyptiens, les Chaldéens, & les autres Nations sçavantes de l'Antiquité. Comme quelques-uns d'entr'eux, Pythagore [illegible]da le systême, qu'ils s'étoient formé sur la nature de tous les Etres: mais, comme je l'ai remarqué plus haut, au travers de la broderie il étoit aisé de reconnoître la même étoffe. Ainsi, comme eux, le Philosophe Grec admettoit une Divinité renfermée dans les bornes étroites de ce monde visible, dont

elle unit toutes les parties ; seul principe du mouvement, quoiqu'immobile ; toujours immuable, toujours la même, & produisant cependant de son propre fond tous ces changemens, toutes ces différentes scénes que l'Univers offre à nos regards ; animant tout ce qui respire au Ciel, sur la terre & dans les eaux, & communiquant la vie à ce tout, dans lequel elle étoit comme fondue & concentrée, aux Astres & à tous les grands corps célestes, même aux pierres, aux marbres, & aux êtres qui nous semblent le plus insensibles. De cette ame universelle étoient tirées toutes les ames particuliéres des hommes, des animaux, des plantes, &c. Elles en étoient autant d'émanations, d'écoulemens, de portions, toutes soumises & subordonnées à cette ame du monde dont elles étoient sorties, dépendantes d'elle, & toujours dans l'agitation jusqu'à ce qu'elles s'y fussent réunies (*a*).

De ces principes suivoient naturellement, comme je l'ai dit ailleurs, la com-

(*a*) Virgile explique parfaitement ce systême dans ces vers du quatriéme Livre de ses Géorgiques.

. . . . Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum;
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum;
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.
Scilicet huc reddi deindè, ac resoluta referri
Omnia. . . . .

munauté d'ame entre l'homme & la brute, & le Dogme de la Métempsycose. Pythagore n'étoit pas le premier Auteur de ce systême : il l'avoit trouvé tout établi. Il ne l'apprit pas non plus des Egyptiens, comme le dit le Pere de l'Histoire (*a*) : cette opinion n'étoit pas seulement reçue en Egypte ; il la retrouva de même dans la Chaldée, en Perse & dans les Indes. Il n'est pas même vraisemblable, que ses premiers Maîtres, Thalès & Phérécide, la lui eussent laissé ignorer ; ensorte que ses voyages ne servirent qu'à le confirmer dans cette Doctrine.

Les conséquences en étoient évidemment absurdes, & tout-à-fait extravagantes. Car de ce principe, que l'homme & la brute avoient une ame commune, qui passoit successivement de l'un à l'autre, & qui dans l'un comme dans l'autre conservoit également les mêmes propriétés essentielles ; tout raisonneur qui une fois s'en étoit laissé persuader, concluoit nécessairement, que le meurtre de l'animal le plus méprisable, du plus vil insecte, ne lui étoit pas plus permis, que l'assassinat & le parricide, puisqu'en croyant ne donner la mort qu'à un Bœuf, à un Veau, à un Ane, ou à un Cochon, à un Chapon, ou à un Perroquet, il pouvoit arriver fort naturelle-

(*a*) Hérodote, *in Euterpe*.

ment, qu'il égorgeât de ses propres mains son pére, sa mére, son frére ou sa sœur, quelqu'un de ses parens, de ses amis, de ses Concitoyens, son Roi peut-être. Car dans tout cela il n'y avoit rien que de très-faisable; & le moins que pût se proposer un tel homme, en se préparant à couper la gorge à un poulet, étoit que vraisemblablement il alloit commettre un homicide. Delà s'ensuivoit, que tous les sacrifices sanglans étoient défendus, comme autant d'abominations aux yeux de la Divinité; & que dans ses repas, quiconque craignoit de passer pour assassin & meurtrier public, devoit s'abstenir de tout ce qui a vie dans l'air, sur la terre & dans les eaux: pas le moindre Lapreau, la moindre Perdrix, la moindre Caille, pas un seul petit poisson; depuis la Baleine jusqu'au simple goujon, depuis la mouche jusqu'à l'Eléphant, tout Etre animé devoit être banni de sa table.

Voilà des principes bien terribles, dira quelqu'un. Mais aussi n'outrez-vous point? Ne prêtez-vous point à Pythagore ce qu'il n'a jamais dit, ni pensé? Si j'outre? Si j'en impose? Ouvrez donc les Livres, & lisez. Tous les Disciples, tous les Sectateurs de cet habile homme ne prêchent autre chose; & un Pythagoricien des plus éclairés & des plus zélés pour la Secte n'a pas dé-

daigné de composer un Traité exprès (*a*), pour prouver la vérité de ce que j'avance. Ne m'en croyez-vous pas encore? Donnez-vous la peine de faire un petit voyage dans les Indes, vous y verrez le Bramine insensé pratiquer à la lettre ce qui vous révolte ici, se conduire exactement suivant ces principes, & aimer mieux se laisser dévorer tout vif, que d'oser écraser une puce, ou telle autre vermine aussi importune.

Mais cela fait trembler, ajoute-t-on? trembler? il n'y a cependant point encore là dequoi s'effrayer. Il est certain d'abord, que de tous les animaux nuisibles, il n'y en a peut-être aucun, qui ne trouve dans ceux d'une autre espéce des adversaires irréconciliables, toujous attentifs à travailler à sa destruction & à sa ruine. Je pourrois composer des volumes entiers sur ce sujet, si j'étois d'humeur à compiler tout ce qu'en ont écrit Pline & les autres Naturalistes. Sur ce pied-là, n'aurions-nous pas tort de nous effrayer mal à propos? Laissons faire aux Chats: S'ils ne peuvent réussir à exterminer la race incommode des Rats & des Souris, ils leur donneront si bien la chasse, qu'ils les empêcheront du moins de venir nous manger les oreilles. S'ils en épargnent quelques-uns, ce seront tout au plus ces

(*a*) Traité de Porphyre, *touchant l'abstinence de la chair des Animaux.*

Rats favoris, à qui la folie générale de tout tant que nous sommes (*a*) fait trouver dans les cerveaux humains une retraite toujours assûrée. La Couleuvre sera toujours de même ennemie mortelle du Crapaud : l'air ne cessera jamais de nous fournir mille défenseurs aîlés contre la persécution des réptiles & des bêtes vénimeuses ; & avec un peu de soin & de propreté, il ne nous sera pas impossible de nous garantir des assauts des vermines importunes, qui nous assiégent. A l'égard des animaux féroces, qui semblent ne respirer que le carnage & le sang, qu'avons-nous tant à en appréhender ? Outre que Pythagore n'a pas prétendu sans doute nous priver du droit d'une juste défense, que la nature nous accorde même contre nos pareils, lorsqu'ils en veulent à nos jours ; avons-nous à craindre que les Lions, les Ours, les Tigres & les Eléphans, viennent jamais nous attaquer dans le sein de nos villes & de nos maisons ? L'expérience ne nous apprend-elle pas au contraire, que ces ennemis si redoutables & si féroces sont en même-tems si polis, qu'ils nous cédent la place par-tout où nous voulons habiter ; & que fuyant le séjour tumultueux des humains, ils ne croyent trouver leur assûrance & leur tranquillité, que dans les déserts & les solitudes ?

(*a*) *Quisque suos patimur Manes*, Virgil. *Æneid.* Liv. 6.

Qu'avons-nous donc tant à crier contre un systême, qui ne nuit en aucune sorte à notre sûreté & à notre conservation ? Regrettons-nous la perte de quelques sacrifices dont il nous prive, & qu'aussi bien nous ne ferions point, quand il ne nous les défendroit pas ? Si quelqu'un a droit de se plaindre de ce marché, ce ne peut être tout au plus que quelque Musulman zélé, qui, si cette Doctrine s'établissoit, se verroit privé du plaisir de satisfaire sa dévotion fanatique aux Fêtes du grand & du petit Beiram par la mort de quelque Châmeau, de quelque Mouton ou de quelque Chévre. Mais nos Tables, que deviendront-elles dans le principe Pythagoricien, s'écrie une autre espéce de gens, qui même parmi nos Philosophes Modernes commence à n'être pas fort rare ? Nos Tables se réduiront aux fruits & aux légumes : elles en seront plus frugales, & beaucoup plus saines. Du reste, malheur à quiconque ne fait consister le plaisir de la table, que dans la bonne chére ! Plus grand malheur à l'homme, qui semblable en cela au plus sale des animaux, n'offre à son ame de séjour habitable que sa langue & son Palais, & qui n'a d'esprit que pour décider du mérite d'une piéce de poisson & de gibier ! Comme si Dieu ne l'avoit mis au monde, que pour manger ; & que la sphére du bonheur des

humains ne s'étendît pas au-delà de la circonférence de leur ventre !

J'avoue cependant, que cette réflexion me fait naître un ſcrupule, qui commence moi-même à m'effrayer. Et certes on trembleroit à moins. L'extinction entiére du genre humain ſuit naturellement & néceſſairement de cette Doctrine. Comment cela ? Le voici. Nous nous conſolerions peut-être, ſi au défaut de ces bons morceaux qui font les délices de nos tables, il nous étoit permis de nous dédommager ſur les petits poids, les aſperges & les artichaux, les liatues, les chicorées & les choux-fleurs, les melons ſucrés, les bonnes pêches & les excellentes figues, tant d'autres fruits exquis, que la nature ſemble ne nous prodiguer, que pour nous exciter à en faire uſage. Ce ſeroit à la vérité faire Avent & Carême du premier Janvier juſqu'au dernier Décembre ; & jamais Chartreux ou Moine de la Trape ne l'a fait plus rude. Mais enfin on n'en mourroit point ; & il faut mourir, ſi l'on admet une fois le ſyſtême dont il s'agit, puiſque dès-lors il faut renoncer même à ce foible ſecours, dont il nous prive. Oui, ſuivant les principes que je viens d'expoſer, en raiſonnant conſéquemment, l'uſage même du bled dont on fait nôtre pain, nous eſt interdit ; & le raiſin, dont on exprime ce jus charmant, qui de-

puis Noë qui en fut l'inventeur, jusqu'à nous a produit tant de belles choſes, & a fait faire tant de ſottiſes, le raiſin eſt pour nous le fruit défendu, dont il ne nous eſt pas permis de cueillir la moindre grappe.

Pour le coup, cela eſt vraiment déſeſpérant : cependant je n'exaggére point ; & ces conſéquences ſuivent naturellement du ſyſtême que j'examine. Tout y vit, tout y eſt animé ; le choux, la rave, l'oſeille & l'oignon, comme le ſaumon, le turbot, la perdrix & le faiſan : dans les uns, comme dans les autres, réſide une portion de la Divinité ; & cet eſprit de vie, ce feu divin, à la rigueur, il ne nous eſt pas plus permis d'aller l'inquiéter & troubler ſon ſéjour dans une pomme ou dans un artichaud, que dans un homme. Delà, comme je l'ai remarqué ailleurs, ce reſpect religieux des Egyptiens pour ces Dieux potagers, qu'ils voyoient naître chaque jour dans leurs jardins ; & Porphyre lui-même eſt forcé de convenir (*a*), qu'en juſtice rigoureuſe, nous n'avons aucun droit ſur la vie de la moindre plante. Il eſt vrai, que pour ne pas nous ôter abſolument tout moyen de ſubſiſter, il avoue en même-tems, que comme les animaux végétatifs nous offrent d'eux-mêmes leurs graines & leurs fruits, qui d'ailleurs ſeroient perdus, ſi nous ne

(*a*) Voyez ſon Traité *de l'Abſtinence, &c.* déja cité.

prenons soin de les recueillir, nous pouvons en user, sans leur faire injure ni commettre aucune injustice. C'est par la même raison, qu'il nous permet de nous servir de la laine des Brebis, du lait des Vaches & des œufs des Poules. Mais n'en déplaise à ce Philosophe, c'est là un véritable relâchement dans la morale Pythagoricienne; c'est évidemment déraisonner, puisqu'il est certain que la poire & la noix, le froment & la pomme d'artichaud ne végétent pas moins, & conséquemment ne sont pas moins animés que l'arbre ou la tige qui les nourissent.

Un de mes amis plaisantant un jour avec moi sur cette matiére, disoit agréablement, que s'il étoit homme à donner dans ces rêveries Pythagoriciennes, il voudroit épargner toutes celles d'entre les Bêtes, qu'il croiroit satisfaites du séjour qui leur seroit échu en partage; un Chien ou un Chat, par exemple, domestiques d'une belle Dame qui les chérit, un Cheval pansé avec soin, un Perroquet adoré de sa maîtresse. A l'égard de ces malheureux animaux condamnés à travailler du matin au soir, continuellement exposés aux coups & aux mauvais traitemens de maîtres bruteaux, tant qu'il m'en tomberoit sous la main, continua-t'il, je ferois main basse sur eux, & je travaillerois sans pitié à en exterminer l'espéce.

Que de pauvres ames délivrées ainsi par mes soins de la triste prison, où le Ciel les a renfermées pour l'expiation de leurs fautes! Que de Chevaux de poste crevés! Que de Chevaux de fiacre sur la litiére!.. Vous pourriez bien vous y tromper, lui dis-je, en interrompant cette plaisante saillie; & telle de ces ames dont vous déplorez le sort, ne le changeroit peut-être pas volontiers contre celui de tant d'autres, dont la condition vous paroît beaucoup meilleure. Il y a, par exemple, cent contre un à parier, que l'ame du Cheval de fiacre ne s'estime pas beaucoup moins dans son état, que celle du misérable Phaëton, qui partage avec elle les plaisirs & les peines de la voiture; & il ne seroit pas fort étonnant, que l'ame de l'Ane du jardinier, qui porte les choux au marché, & qui dans sa tête convient humblement de son ignorance, méprisât assez celle de tel Perroquet fort fêté, qui pour être bien sifflé, se croit la bête du monde la plus admirable.

Mais indépendamment de cette réflexion, continuai-je, vous croiriez, à ce que je vois, rendre un fort grand service à ces ames, briser leurs fers, leur rendre la liberté, & les mettre à portée de jouir d'un sort plus heureux dans une transmigration nouvelle. J'avoue, que d'abord j'avois pensé

comme vous (*a*) : mais je suis revenu de cette erreur, depuis que j'ai appris du Sçavant Pythagoricien, que les ames qui sont séparées de leur corps par une mort autre que naturelle, ne l'abandonnent point, ne s'en éloignent point ; & que jusqu'au terme marqué pour l'expiation des péchés de leur vie passée, elles tiennent compagnie à ce cadavre, soupirant sans cesse auprès de lui, & toujours agitées d'un désir inquiet de s'y rejoindre. En même-tems je pris sur mon bureau le Traité de Porphyre *touchant l'abstinence de la chair des animaux*, & le présentant à mon ami : Ne m'en croyez pas, lui dis-je ; prenez, & lisez. Il prit le Livre ; & jettant les yeux sur l'endroit que je lui marquai, il y lut ces paroles. (*b*) » Lorsque » l'ame d'un animal est séparée de son corps » par violence, elle ne s'en éloigne pas, & » se tient près de lui. Il en est de même de » l'ame des Hommes, qu'une mort violen- » te fait périr ; elles restent près du corps... » Lors donc qu'on tue les animaux, leurs » ames se plaisent auprès des corps, qu'on » les a forcées de quitter ; rien ne peut les » en éloigner : elles y sont retenues par » sympathie ; on en a vû plusieurs, qui sou- » piroient près de leur corps. « Vous voyez,

(*a*) Voyez ce qui a été dit plus haut à ce sujet, *Ch.* 1. *Article* 3. des

(*b*) *Liv.* 2. *Num.* 47. Trad. de M. *de Bourigny*.

lui dis-je, en reprenant le Livre, que, suivant ce principe, en détruisant la prison de ces ames dont le sort vous paroît à plaindre, vous ne feriez rien pour leur bonheur. Et ne pensez pas que Porphyre ait pris cette opinion dans sa tête, ni qu'elle lui soit particuliére : il la donne pour une Doctrine constante, confirmée par l'expérience. » Une expérience fréquente a appris, con- » tinue-t'il (*a*), que dans le corps il y a une » vertu secrette, qui y attire l'ame qui l'a- » voit autrefois animé. C'est pourquoi ceux » qui veulent recevoir l'ame des animaux » qui sçavent l'avenir, en mangent les prin- » cipales parties, comme le cœur des Cor- » beaux, des Taupes, des Eperviers. » L'admirable recette, s'écria mon ami entendant ces mots ! A ce compte pouvons nous douter, que M... que vous connoissez, n'ait été nourri de cœurs de Renards & de Singes ? Et notre ami.... continua-t'il, à voir sa conduite si sage & si prudente, ne diroit-on pas qu'il a dépeuplé toute l'Afrique de serpens, pour en avoir le cœur ? Et Thersiste, ajoutai-je, croyez vous que jamais en sa vie il eût beaucoup mangé de cœurs de Lions ? Ne conviendrez-vous pas, qu'il eût eu grand besoin d'en faire son ordinaire ? Mais aussi qu'elle horreur, si croyant n'avaler que le cœur d'un Lion,

(*a*) *Ibid. Num.* 48.

S'il étoit avéré, que Pythagore eût enseigné cette doctrine, il seroit difficile de lui contester ce que je lui ai refusé plus haut; le privilége d'avoir connu les livres de Moyse, & d'avoir puisé dans nos saintes écritures. C'est le dogme tout pur du péché originel, dogme dont on ne reconnoît pas la moindre trace dans les écrits des anciens Sages dn Paganisme. Malheureusement, de tout ce beau systême de la préexistence des ames & de leur chute, avant leur emprisonnement dans les corps, il ne s'en trouve pas un mot dans les livres même de Pythagore, qui n'existent point: il est entiérement tiré des Ouvrages de ses Sectateurs & de ses Disciples; & parce que ceux de ses Disciples qu'on cite le plus ordinairement à ce sujet, n'ont vêcu que longtems après lui, & dans les premiers siécles de l'Eglise, on n'est point surpris, ni qu'ils ayent eu connoissance des Livres de l'Ecriture, qui étoient alors fort communs, ni que honteux de la maniére absurde dont la Métempsycose étoit proposée par leur Maître, ils ayent cherché à la réhabiliter, en lui faisant porter les livrées du Christianisme. Après cela, qu'on nous vante le Phi-

Corporeæ excedunt pestes; penitusque necesse est,
Multa diù concreta modis molescere miris.
Ergò exercentur pœnis, veterumque malorum,
Supplicia expendunt, &c.

loſophe Grec, comme le premier inventeur d'un ſyſtême raiſonnable ſur l'origine du mal moral & du mal phyſique. Nous lui accorderons cet honneur lorſque pour garant du fait on nous citera d'autres Auteurs, que Proclus, Plotin, Jamblique & Porphyre.

Un homme d'eſprit avec qui je m'entretenois un jour de ce dogme particulier à l'Ecole Pythagoricienne penſa ſe mettre tout en eau, à force de chercher quelle étoit cette premiére faute, dont ces ames s'étoient rendues coupables, & dont leur dégradation avoit été le châtiment. De l'ardeur dont il s'y prenoit, il y ſeroit peut-être encore, ſi je ne l'avois averti charitablement, qu'il étoit inutile de ſe mettre en frais pour le deviner, puiſque Pythagore ne nous l'avoit point appris, & que vraiſemblablement il ne le ſçavoit pas lui-même.

Comme cette raiſon étoit bonne, mon homme s'y rendit d'abord ; car il n'étoit pas de ces gens, qui croyent avoir le privilége de ne ſe rendre pas aux raiſons même qui ſont bonnes. Mais enſuite continuant dans ſon enthouſiaſme, après tout, dit-il quelle qu'ait été cette faute, n'avons-nous pas lieu d'y applaudir, puiſqu'elle a eu des ſuites ſi heureuſes pour nous & ſi charmantes ? j'avoue que ſi ces ames n'avoient point pé-

ché, tant de corps hideux, dégoutans, terribles & effrayans, ne s'offriroient point chaque jour à nos regards. Un Lion furieux ne répandroit point la terreur dans les lieux voisins de sa retraite : les Loups ravissans ne désoleroient point nos bergeries : on vogueroit en sûreté sur toutes les mers, sans crainte des Requins & des Baleines : une Puce indiscrette ne viendroit point troubler dans le sein du sommeil la douceur de notre repos : la rencontre d'un Serpent, d'un Crapaut, ou d'une araignée ne nous donneroit point d'allarmes ; & la vûe d'un Chinois avec sa figure grotesque, ou d'un Lapon avec sa barbe, ne nous causeroit point une surprise toujours accompagnée de certain saisissement, dont nous ne sommes pas les maîtres.

Mais aussi, ajouta-t'il, si ces ames avoient conservé leur innocence, mille Oiseaux charmans ne calmeroient point notre ennui par la douceur & la diversité de leur ramage : un Perroquet babillard, un Singe pasquin ne nous tiendroient point lieu de compagnie & d'amusement dans ces momens souvent trop répétés, où nous trouvons malgré nous la solitude que nous ne cherchons pas, & que nous voudrions éviter. Quelle disette, hélas, quelle indigence extrême des choses les plus agréables & les plus utiles ! Plus de montures,

pour nous transporter promptement & commodément d'un lieu à un autre; & par conséquent plus de carosses, plus de relais; pas une seule charette, pas la moindre voiture publique. Que de Petits-Maîtres désœuvrés! Plus de jeunes Barbes à guider, richement caparaçonnés, plus de chars brillans à conduire, peints & dorés d'un goût nouveau. Que de Dames désolées! Plus d'épagneuls à peigner, ou de gredins à caresser; & ce que je trouve de plus désespérant pour elles, plus de vers à soye à nourrir: par conséquent ni échelles de rubans, ni falbalas de taffetas, ni habits brochés, moërés, chinés; pas une queuë de martre ou de petit-gris, point de manchons, pas la moindre fourrure. Que d'éléves de Mars oubliés & disgraciés de leurs Amintes, pour n'avoir pû faire tenir assez tôt à ces belles un billet doux écrit sur l'affût d'un canon, ou sur les genoux mêmes du jeune Alcide, au milieu d'un champ, sans table ni tentes! Que dis-je? Et quelle désolation pour un tendre Amant en campagne, qui ayant eu la précaution de se pourvoir d'encre & de papier, auroit été dans l'impuissance de recouvrer la plus misérable plume, puisque sur toute la terre on n'eût pû rencontrer un Cigne ou une Oïe, si ce n'est peut-être des Oisons bridés & coëffés! Pauvres gourmans, qu'auriez-vous fait? Ni Chapons du

Mans, ni Perdreaux, ni Bécasses, ni Becquefigues, ni pâtés de Périgord ; plus de Turbots ou d'Esturgeons, pas un seul Goujon : eussiez-vous épuisé tous vos trésors, vous n'auriez pû vous procurer la plus petite andouille de Vestphalie, le moindre saucisson de Boulogne. Et quelle perte pour nos Moralistes, privés du secours qu'ils tirent des animaux divers dont ce monde est peuplé, qui sans dire mot, leur ont enseigné les plus belles maximes ! Plus d'allusions ingénieuses, plus de ces lieux communs que leur fournissent à chaque pas la prudence du Serpent, la prévoyance de la Fourmi, le bon ordre des Abeilles, la fidélité du Chien, les ruses & la finesse du Renard, la générosité du Lion, la valeur du Cheval, l'innocence de l'Agneau, la legéreté du Cerf, la lasciveté du Bouc, l'orgueil des Dindons, la sotte vanité de la Grenouille.... & le babil impertinent de la Pie & de la Corneille, dis-je entre mes dents, en pestant de toute mon ame (*a*).

(*a*) Le Célébre Lafontaine a si fort excellé dans les Ouvrages de cette espéce, qu'on peut le regarder avec raison comme le premier des Fabulistes François.

M. Pesselier vient de marcher avec honneur sur les es d'un si grand Maître : Il tient un rang distingué :ette c[illegible]riére.

nprimé en 1739. un Ouvrage intitulé: *Le Re-* *Procès des Bêtes*, qui est fort en vogue dans lemagne.

paru depuis peu deux nouveaux, imprimés

Car j'avoue, que jusques-là j'avois écouté le sermon avec beaucoup de tranquillité, quoique l'induction me parût passablement longue, & commençât même à me faire bailler. Mais il faut convenir de même, que je suis volontiers de ces gens, qui disent.

> . . . Dieu préserve mon ouie
> D'un homme d'esprit qui m'ennuie !
> j'aimerois cent fois mieux un sot (*a*).

Aussi lorsque bien loin de songer à finir, je vis le Prédicateur disposé à enfiler de nouvelles comparaisons, je perdis tout-à-coup patience ; & interrompant assez brusquement sa Kyrielle : Monsieur, lui dis-je, j'approuve infiniment toutes vos pensées ; je trouve seulement dans votre raisonnement une petite difficulté, qui m'arrête. C'est que dans la supposition que les ames dont il s'agit ici, n'eussent point péché, il n'y auroit eu sur la terre non-seulement rien de tout ce que vous avez dit, point de ces bons saucissons dont vous parlez, point de pâtés exquis ni d'andouilles excellentes : mais même qu'à la parcourir d'Orient en Occident & du Midi au Séptentrion, on n'y eût pas rencontré, je ne dis pas un Chat ; c'est une affaire décidée : mais pas un Hom-

(*a*) Rousseau, *Sonnet à un Bel-Esprit grand parleur.*

me ; point de ces Dames galantes & spirituelles, faites pour charmer, point de Petits-Maîtres éventés & fainéans, de Militaires voluptueux & débauchés, d'Amans langoureux & souvent perfides ; point de Moralistes ennemis des plaisirs ; sur-tout point d'Auteurs bavards & ennuyeux, tels que vous & moi, du moins en peau, ou, si vous l'aimez mieux, en chair & en os.

La réflexion prit : elle plut à mon homme, qui m'embrassant avec transport : Mais, mon cher, me dit-il, comment aurions-nous donc existé ? Comment nous aurions existé, lui répondis-je assez surpris de la question ? Pythagore me pardonne, si j'en sçai rien ; & je ne pense pas même, que nous puissions espérer de le sçavoir jamais, à moins que nous ne l'apprenions de quelque Taupe, ou peut-être de quelque Marmote, dont l'ame aura animé autrefois quelqu'un des Disciples de ce grand Philosophe. Cependant si au défaut de la réalité, vous voulez, Monsieur, que je vous dise quelles sont sur cela mes conjectures, je pense que si ces ames n'étoient point déchues de leur premier état, tout le genre humain n'en auroit pas moins existé, mais à la maniére des ames Pythagoriciennes, c'est-à-dire, comme des nombres & des lignes (*a*) :

(*a*) *Rationem illi sententiæ suæ non ferè reddebant, nisi quid erat numeris aut descriptionibus explicandum*, dit Ci-

qu'à la place de ce monde ſenſible & groſſier où nous nous trouvons aujourd'hui, nous aurions habité un monde intelligible & tout ſpirituel, où j'aurois peut-être été un Trapéze, par exemple, & vous un Parallélipipéde; & vous jugez, ajoutai-je, que dans ce monde-là, comme dans celui-ci, il y auroit eu bien des figures irréguliéres: Que dans ce monde idéal tout ſeroit allé à peu près à l'ordinaire, comme on le voit aller dans le nôtre, c'eſt-à-dire *cahin caha:* Que le nombre *trois* venant à concerter avec le nombre *ſix*, auroit produit les accords les plus beaux & les plus charmans; mais que ſi par malheur il avoit pris fantaiſie au nombre *deux* de s'en mêler, il auroit troublé la Symphonie, & auroit fait une muſique enragée, enſorte que pour les remettre à l'uniſſon, on auroit été obligé d'avoir recours au nombre *neuf*, peut-être même de faire venir le nombre *dix*, qui contient éminemment les perfections de tous les autres, & qui auroit rétabli la paix entr'eux; & pour preuve de cela, vous voyez bien que deux mains jointes enſemble, qui dans notre monde ſont le Symbole de l'union & de la paix, font dix doigts: après quoi le nombre *quatre* auroit cimenté entr'eux par un

céron, *Tuſcul. Queſt. Lib.* 1. en parlant de la maniére dont les Pythagoriciens s'expliquoient ſur la nature & l'eſſence de l'ame.

bon ferment le retour de la concorde.

Je pense que mon homme m'avoit rendu bavard par contagion (*a*) ; & j'aurois débité bien d'autres sottises, s'il ne m'eût interrompu à son tour, pour me demander, si, vû la condition différente des Etres divers qui peuplent la terre, c'est-à-dire, vû la différente qualité des corps, que ces ames criminelles furent condamnées d'animer, & l'état plus ou moins doux dont elles y jouirent, je ne croyois pas qu'au lieu d'une faute unique, elles en avoient commis plusieurs d'une infinité d'espéces, toutes plus ou moins graves ; ensorte que les différens dégrés de bonheur que leur offrit leur nouvel état, répondirent précisément aux différens dégrés de malice, dont leur révolte fut accompagnée. Sur cela notre Philosophe ne manqua pas, comme on peut l'imaginer, de bâtir de nouveaux systêmes ; & moi qui ne cherchois qu'à m'en débarrasser, j'accordai tout, j'applaudis à tout. Entr'autres je convins avec lui, que les moins punies, & conséquemment les moins coupables de ces ames, étoient sans contredit celles que le Ciel avoit destinées à animer ces corps charmans, qui semblent avoir été formés exprès pour faire tourner la tête aux hommes, & qui par la force de

(*a*) *Cornice reddidisti*
Me jam loquaciorem. Anacréon, Ode. 9.

leurs attraits vainqueurs, exercent ici bas un empire d'autant plus flateur, que les sujets ni murmurent jamais de leurs peines, baisent leurs fers, & bénissent leur esclavage. Quel qu'aït pû être le bonheur de ces ames avant leur dégradation, ajouta notre Raisonneur, elles me paroissent beaucoup moins à plaindre, que toutes les autres: elles ont retrouvé dans leur état d'exil mille douceurs, capables de les dédommager de la perte qu'elles ont faites. De tout ce qu'il avoit dit, ce dernier article fut celui que je lui contestai le moins. Nous nous séparâmes ensuite, moi très-content d'en être délivré, & lui fort satisfait de m'avoir debité ses réflexions.

La Doctrine Pythagoricienne avoit encore inventé au sujet de ce Dogme quelques autres nouveautés, dont il est à propos d'être instruit. Orphée à son retour d'Egypte, sur les cérémonies qu'il avoit vû pratiquer dans ce pays à l'égard des morts; avoit bâti & répandu dans la Gréce son systême fabuleux des Enfers, du Styx, de l'Achéron, du Cerbére, des trois Juges, Minos, Eaque & Rhadamante, du Tartare & des Elysées; tout cela orné & embelli de mille autres Contes, dont les gens sensés d'entre les Payens étoient les premiers à ne rien croire. Les Egyptiens entr'autres; & avec eux tous les Partisans du Dogme de

la Transmigration des ames, n'avoient garde de donner dans ces rêveries. Ils soutenoient au contraire, qu'au sortir du corps qu'elle avoit animé, l'ame passoit immédiatement de celui-là dans un autre, soit d'homme ou de bête, plus noble ou plus vil, plus stupide ou plus spirituel, à proportion des vertus qu'elle avoit pratiquées, & des crimes dont elle s'étoit rendue coupable dans la vie précédente qu'elle avoit menée. A leur exemple, Pythagore proscrivit l'Enfer des Poëtes (a): mais pour décider du bon ou du mauvais usage, que les ames avoient fait de leur premier état, il conserva le jugement aussi-tôt après la mort (b), & enseigna qu'elles ne passoient dans de nouveaux corps, qu'en vertu de la Sentence qui y étoit prononcée, pour y être punies ou ré-

(a) *O genus attonitum gelidæ formidine mortis,*
Quid Styga, quid tenebras, & numina vana timetis, &c.
Lui fait dire Ovide dans ses *Métam.* Liv. 15.

(b) Claudien dans son Poëme *contre Rufin*, Liv. 2 traçant une image de ce jugement, dit que les ames des méchans sont envoyées dans les corps des bêtes, dont elles ont eu les inclinations, ou qui ont elles mêmes des inclinations contraires.

Nam juxtà Rhadamantus agit, Cum gesta superni
Curriculi, totosque diù perspexerit annos,
Exæquat damnum meritis, & muta ferarum
Cogit vincla pati. Truculentos injicit ursis. . . .
Qui justo plus esse loquax, arcana que suevit
Prodere, piscosas fertur victurus in undas,
Ut nimiam pensent æterna silentia vocem.

compensées selon leurs mérites, par la vie heureuse ou malheureuse qu'elles alloient mener dans leur nouvelle demeure. Dans ce systême, un grand Parleur étoit métamorphosé à sa mort en Pie, en Geai, ou en Perroquet ; les Trompeurs en Renards, les Hommes gourmans en Pourceaux, les orgueilleux en Dindons, les Stupides en Bœufs ; & sans changer de nature, les Anes à courtes oreilles alloient simplement tenir compagnie à leurs freres : l'ame de ce Gentilhomme de Province, qui insensible à la gloire, & souvent à l'humanité, n'avoit eu d'autre plaisir en sa vie, que celui de persécuter quelques malheureux Paysans, passoit en quittant son corps, dans celui d'un des fils de ses Vassaux, pour y être persécutée à son tour par son neveu qui lui avoit succédé, & qui n'étoit pas moins mauvais Maître à son égard, que lui-même l'avoit été à l'égard des autres ; & celles de ce Petit-Maître infatué de sa figure, de ce Bel-esprit Demi-Sçavant qui avoit été le fleau des compagnies, alloient animer, l'une, un Ours des Alpes, l'autre une Carpe de Seine.

Mais chemin faisant, Pythagore trouva ou crut trouver en tout cela une difficulté qui l'arrêta : c'est que dans le nouveau corps qu'elle alloit animer, l'ame devoit se souvenir de tout ce qui lui étoit arrivé dans les Transmigrations précédentes. Si ce Philo-

ſophe eût été Cartéſien, il ne lui eût pas été difficile de lever ce foible obſtacle. La mémoire ne conſiſte, ſelon Deſcartes, que dans certaines traces faites dans le cerveau par l'impreſſion des objets, qui s'y conſervent, & qui ſe renouvellant autant de fois que les eſprits animaux paſſent par ces eſpéces de filiéres, rappellent alors à l'ame le ſouvenir de ces objets, qui les ont occaſionnées. Or il eſt évident que, ſuivant cette Doctrine, dès que ces traces ſont effacées, ſoit par la mort du corps & la deſtruction des organes, ſoit par quelque autre accident moins conſidérable, l'ame doit perdre abſolument la mémoire de tout ce qu'elle ſçavoit auparavant. C'eſt ainſi qu'en conſéquence d'un dérangement cauſé dans le cerveau par certaines maladies, on voit quelquefois des perſonnes oublier tout-à-coup ce qu'elles ſçavoient le mieux : c'eſt ce que j'ai éprouvé moi-même dans un enfant de neuf à dix ans, qui avoit une mémoire très-heureuſe, & qui dans une maladie de dix ou douze jours oublia entiérement une infinité de choſes qu'il avoit appriſes. L'exemple du Célébre Albert le Grand, qui dans un ſeul jour, quelques-uns diſent en un inſtant, perdit le ſouvenir de tout ce qu'il avoit jamais écrit & penſé, eſt ſi fameux, qu'il ſuffiroit ſeul pour faire une démonſtration en cette matiére.

Mais le grand arcboutant de la Métempſycoſe n'en ſçavoit pas tant vraiſemblablement : peut-être auſſi chercha-t'il ſeulement à s'illuſtrer par une de ces ſingularités, qui ſuffiſent ſouvent, pour faire la réputation d'un Philoſophe. Quoi qu'il en ſoit, pour ſe tirer de ce mauvais pas, il ſauta le foſſé : il fit comme le Conquérant de l'Aſie, qui coupa le nœud gordien, parce qu'il ne pouvoit venir à bout de le dénouer ; & par une témérité qui dans tout autre paſſeroit ſans difficulté pour une impudence & une effronterie inſigne, il oſa enſeigner, que dans leurs différentes Tranſmigrations les ames ſe ſouvenoient en effet de tout ce qui leur étoit arrivé précédemment. Il ſe donna lui-même en preuve d'une Doctrine ſi ſinguliére, prétendant qu'il avoit été d'abord Æthalide, puis Euphorbe tué au ſiége de Troye par Ménélas (*a*), enſuite Hermotime, Pyrrhus, enfin Pythagore. Il alla même juſqu'à aſſûrer, qu'il ſe ſouvenoit d'avoir été Coq, dequoi Lucien le raille fort agréablement dans celui de ſes Dialogues qui porte ce titre. En effet, en ſoutenant de ſang froid une pareille abſurdité, il n'eſt pas probable qu'il ſe ſouvint trop bien qu'il étoit homme.

(*a*) *Ipſe ego, nam memini, Trojani tempore belli*
Panthoïdes Euphorbus eram, cui pectore quondam
Hæſit in adverſo gravis haſta minoris Atridæ,
Lui fait dire Ovide dans ſes *Métam.* Liv. 15.

Aussi ne paroît-il pas, qu'un Dogme si étrange, si monstrueux, & contre lequel il n'y avoit personne, qui ne crût trouver dans sa propre conscience une démonstration invincible, ait jamais fait grande fortune. Il fut abandonné dans la suite par ses Disciples même de ce Philosophe, qui imaginerent un autre moyen, pour se tirer de l'embarras qui l'avoit fait naître. Une nouvelle objection que l'on proposoit contre la Doctrine de leur Maître, les obligea encore à prendre ce parti. On disoit, que, suivant ses principes, la Transmigration des ames exigeoit nécessairement, qu'au sortir d'un corps, elles en trouvassent un autre à point nommé, & dans l'instant même, disposé à les recevoir; ou qu'on leur assignât une retraite commune, où elles allassent attendre de nouveaux logemens. Pour sortir de cette difficulté, les Pythagoriciens furent forcés de marquer un lieu fixe, où ces ames alloient habiter au sortir d'un corps, avant que d'être réunies à unautre. Plusieurs se déterminerent pour la Lune, où ils établirent ce magasin des ames *(a)*; & ceux-là ne furent pas les moins heureux dans leur choix: plusieurs têtes nous font assez voir; que l'ame qui gouverne leurs foibles cerveaux, conserve encore de grandes intelligences dans cette Planette. Les autres en plus

(*a*) Voyez Plutarque, *de facie in orbe Lunæ.*

grand nombre ne rougirent point de revenir à la Doctrine des Enfers, qui avoit été proscrite par leur Maître. En même-tems, pour satisfaire à l'objection tirée du souvenir, que les ames devoient conserver de ce qui leur étoit arrivé dans leurs Transmigrations précédentes, ils imaginerent l'admirable invention du Lethé, ou Fleuve d'oubli, que Virgile a rendu célébre (a). Parlà ils se crurent en état de répondre à tout, & de sauver l'absurdité d'une réminiscence imaginaire, contredite par le témoignage de leur propre conscience, & de tout ce qu'il y avoit d'hommes sur la terre. Ce Dogme cependant, tout extravagant qu'il est, se conserve encore, dit-on, dans quelques contrées de l'Orient, & nous lisons dans un Livre fort bien écrit (b), qu'un Bonze du Japon ayant entrepris de prouver à Saint Xavier la vérité de sa Doctrine, voulut lui persuader, qu'il se souvenoit de l'avoir vû & connû il y avoit quatre mille ans dans le même lieu où ils étoient alors, en qualité de Marchand, faisant son commerce, & tra-

(c) Voyez dans le sixiéme Livre de l'Eneïde, comment les ames qui habitent l'Elysée, après que le tems a consommé en elles ce qui leur restoit de terrestre, se rendent à ce Fleuve, dont l'eau leur fait perdre la mémoire de tout ce qui leur étoit arrivé.

Donec longa dies, perfecto temporis orbe,
Concretam exemit labem, &c.

(b) *Vie de S. François Xavier*, par le P. *Bouhours*.

fiquant des marchandises, qu'il avoit apportées d'Europe.

Tel étoit le fameux systême de la Métempsycose, inventé d'abord par les Egyptiens & les Orientaux, adopté ensuite, perfectionné & embelli par Pythagore, qui le rendit encore plus célébre, en le répandant dans la Gréce & dans toute l'Italie: & agréablement combattu par Tertullien, dans son Livre de l'ame : systême, comme on l'a vû, absurde & monstrueux dans toutes ses conséquences, qui égaloit l'homme à la brute; & qui élevant celle-ci jusqu'à lui, le dégradoit lui-même, & le réduisoit à la condition des plus vils insectes, d'une Chenille & d'un Ver de terre.

Pour achever ce qui regarde Pythagore, je remarquerai d'après un Auteur ingénieux & badin, qu'on ne sçauroit lui contester (a) » d'avoir été le plus délicat connois-» seur en Musique, qu'ait eu l'Antiquité. » Quelqu'un qui entend le concert des As-» tres, qui sent si la Planette de la Terre » produit par son mouvement une tierce ou » une octave exacte avec le son que forme » la Planette de Venus, » mérite sans contredit l'éloge qu'on a fait de lui (b), d'avoir été le premier qui ait réduit la Musique en

(a) Les Chats, *Lettre* III.

(b) M. D.... *Hist. Crit. de la Philosophie*, *Tom.* II. Liv. 3. Ch. 13. §. 1.

art;

art ; ce que je crois pieusement. S'il reste encore parmi nous quelque Sectateur de Pythagore ou quelqu'un de ses Disciples, qui ait en fait de Musique autant de connoissance & d'habileté que le Musicien Grec, il pourra avec plus de justesse qu'aucun autre décider la question si souvent agitée entre les connoisseurs de ce siécle, & les amateurs assidûs de nos Opéras, lequel de Lulli ou de Rameau mérite la préférence. Qui mieux que lui sent toute l'élégance du dernier, la profondeur de ses accords, & la simplicité noble & naturelle du premier? Pour moi qui n'ai jamais été touché que de la noble simplicité de la nature, je m'attriste & m'afflige de ne pas trouver dans bien des endroits de Rameau ce charme qu'il se vante d'y avoir prodigué, & d'être réduit à ne l'admirer que quand il s'écarte moins de la composition du Célébre Lulli. Combien d'autres personnes ont besoin comme moi d'un peu du goût Pythagoricien pour admirer les chefs-d'œuvres de nos Musiciens modernes, dont l'harmonie sçavante perd beaucoup, parce qu'il semble qu'elle est aussi éloignée de nos oreilles que le concert des Astres qui se faisoit entendre par ce Philosophe Grec.

Ce grand Musicien mourut martyr de la défense qu'il avoit faite de manger des féves, ayant mieux aimé se laisser égor-

ger par des assassins, que de traverser un champ planté de ces légumes (*a*). M. D.... s'inscrit en faux contre le fait, qu'il traite de fable ridicule & insipide (*b*). Mais comme je ne vois d'autre raison de son incrédulité, que la haute idée qu'il avoit conçue de son Héros, je m'en tiens à l'autorité de Diogène Laërce ; & je pense, qu'après avoir débité tant de sottises, le Philosophe Grec a bien pû couronner l'œuvre par cette derniére extravagance. N'en ai-je point fait une moi-même, en disant ce que je pense de la composition des deux plus célébres Musiciens qu'ait eû la France !

D'Empédocle.

Pythagore en mourant, avoit légué tous ses écrits à sa femme & à sa fille, à condition qu'elles ne les communiqueroient qu'aux amis. Il ne pouvoit remettre ses intérêts en de meilleures mains. Pour peu que la mére eût d'intrigue, & la fille d'esprit & de beauté, sa Doctrine ne pouvoit manquer d'être bien-tôt fort à la mode. En effet aussitôt après on la vit fleurir dans toutes les Villes de la grande Gréce, où elle fut enseignée publiquement, & où elle se fit des Partisans & des Sectateurs en très-grand nombre.

(*a*) Diog. Laërce, *in Pythag.*
(*b*) *Ubi suprà*, §. 5.

Un des plus célébres & des plus connus fut Empédocle, Auteur du Dogme des quatre Elémens, qu'il regardoit comme le principe de toutes choses. Suivant ce systême, rien n'existe dans la nature, que par l'union & l'accord de ces Elémens, qui par leur discorde, & la guerre presque continuelle qu'ils se font entr'eux, entraînent bien-tôt après dans le néant ces mêmes Etres, qui s'étoient formés de leur intelligence. Delà cette suite de métamorphoses, source de toutes les vicissitudes, que nous offre cet Univers. Voilà ce qu'Empédocle ajouta à la Doctrine de son Maître, à laquelle il ne changea rien d'ailleurs. C'étoit un homme, à qui la vanité fit tourner la tête au point, qu'une belle nuit il lui prit fantaisie d'aller se précipiter dans un des soupiraux du Mont-Etna, afin qu'ayant disparu, on crût qu'il avoit été enlevé au Ciel, pour partager avec les Dieux l'immortalité. Je sçai que Strabon nie le fait, & le traite de Fabuleux : mais Horace, qui certainement n'avoit aucun intérêt à décrier ce Philosophe, est positif sur cet article (*a*). Lucien en convient aussi dans son Dialogue de Ménippe & d'Eaque, où il attribue cette terrible résolution à la mélancholie, c'est-

(*a*) . . . . *Deus immortalis haberi*
Dum cupit Empedocles, ardentem fervidus Ætnam
Insiluit. . . . . Horat. *de Art. Poët.*

à-dire en bon François, à un accès de folie ; ce que personne ne lui contestera. Car qui doute qu'il ne faille avoir perdu l'esprit, pour aller chercher de sang froid une mort réelle, sur l'espérance chimérique de vivre dans la mémoire des hommes (*a*) ?

D'Anaximandre.

Avant que de passer plus avant, je reviens sur mes pas, pour parler de quelques Disciples de Thalès, qui fonda l'Ecole Jonique, Comme Pythagore fut Auteur de la Secte Italique. De tous ces Eléves du premier, il n'y en eut aucun, qui ne marchât sur les traces de son Maître : tous soutinrent comme lui l'éternité & l'immensité de la matiére. S'ils parurent s'écarter en quelque chose de ce systême ancien, & fort répandu alors, ce ne fut que dans l'application qu'ils firent de ce principe, & dans les explications qu'ils en donnerent.

Anaximandre, par exemple, ami & Successeur de Thalès, soutint que l'infini étoit le principe de toutes choses (*b*). Mais qu'étoit-ce que l'infini dans l'idée de ce Philosophe ? Etoit-ce l'eau, l'air ou le feu ? C'est surquoi il ne s'expliquoit point ; ou

(*a*) *Dic mihi, num furor est, ne moriare, mori* ? Martial, *Epigr. Lib.*

(*b*) Diog. Laërce, *in Anaximand.*

plûtôt il s'expliquoit assez, & il est évident, que par ce terme il n'entendoit en effet autre chose que la matiére, puisqu'il prétendoit, que cet infini étoit toujours immuable & incapale de changement, quoique ses parties fussent dans un mouvement continuel, sans cesse exposées à des métamorphoses sans nombre : principe, qui, comme je l'ai dit en parlant de Thalès, caractérisoit les matérialistes. Delà le dogme de la pluralité des Mondes, dont il admettoit une infinité (*a*) ; dogme soutenu dans tous les tems du moins quant à la possibilité (*b*), renouvellé de nos jours avec succès par de très-habiles gens, & qui ne peut paroître absurde qu'à des hommes sans goût, depuis qu'il a fourni matiére à l'ingénieux badinage d'un Auteur, qui a rendu son nom illustre en tout genre de littérature.

A l'égard des animaux, il ne paroît pas qu'Anaximandre ait rien imaginé de particulier sur ce qui les regarde. Et que pouvoit-il en penser dans son systême, sinon qu'ils étoient de la même nature que l'Homme ? Que dis-je ? si nous en croyons Eusebe & Plutarque ; & pourquoi ne les en

(*a*) *Anaximandri opinio est, innumerabiles esse mundos.* Cicer. *de Nat. Deor.* Lib. I.

(*b*) Voyez les Mémoires des Inscriptions & Belles Lettres, Tom. 9. Dissertation qui a pour titre : *Sentimens des anciens Philosophes sur la pluralité des Mondes.*

croirions-nous pas ? il leur donnoit même une sorte de supériorité sur celui-ci, puisqu'il le faisoit sortir de l'accouplement de divers animaux de différente espéce, qui se mêlant ensemble, avoient produit avec le tems, & le secours de plusieurs générations successives, une espéce plus parfaite, qui étoit l'Homme (*a*). Un Écrivain moderne observe (*b*), que ce sentiment a quelque chose de bien flatteur pour la Noblesse; ce que je n'ai point du tout envie de lui contester. Mais, s'il étoit admis, ne pourroit-on pas dire aussi, qu'il auroit quelque chose de bien deshonorant pour certains Hommes, dont l'un verroit à la tête de sa généalogie une Pie & un Perroquet, l'autre, un grand Cheval & une Linotte ?

D'Anaximenes.

Que dirai-je d'Anaximenes, qui, à l'imitation de son Confrere dont je viens de parler, établit pour principe de toutes choses un air immense & infini, qu'il confon-

(*a*) Ce sentiment original revient assez à ce que dit Horace, que Promethée voulant former. L'Homme, le composa de plusieurs piéces rapportées, qu'il tira de différens Animaux.

Fertur Prometheus addere principi,
Limo coactus particulam undique,
Desectam, &c. . . . Od. 16. Lib. 1.

(*b*) Le Gendre, *Traité de l'Opinion*, Liv. 2. P. 2. Ch. 3.

doit avec la Divinité (*a*)? Devoit-on être étonné dans son systême, qu'il y eût tant de têtes pleines de vent? Pour peu que cette opinion prît faveur parmi nous, quelle satisfaction pour nos Dames, de pouvoir imaginer qu'en flattant leur Perroquet ou leur Epagneul, elles caressent un tendre Zéphir, ou quelqu'autre favori du Dieu Eole!

D'Anaxagore.

Parlons d'Anaxagore, ce grand Homme, cet esprit supérieur, qui par ses sentimens s'éleva, dit-on (*b*), fort au-dessus de tout ce qui avoit paru avant lui dans son Ecole. Par où ce Philosophe a-t'il pû mériter d'un Homme sensé, d'un Ecrivain judicieux, un éloge si pompeux & si magnifique? Parce qu'il reconnut, ajoute-t'on une intelligence suprême, un entendement infini, qui avoit donné l'ordre, la vie & des proportions justes à tout. Cela est spécieux sans contredit: mais ne nous laissons point éblouir par de vaines lueurs; sur-tout ne nous payons point de mots. Examinons d'abord le caractere de l'Homme: que trouverons-nous? un vrai fou, qui au jugement

(*a*) *Anaximenes aëra Deum statuit, eumque immensum & infinitum.* Cic. *De Nat. Deor.* Lib. 1. Voyez Diog. Laerce, *in Anaximene.*

(*b*) M. D... *Hist. Crit. de la Philosophie*, Tom. II. Liv. 3. Ch. 12. §. 4.

d'Aristote *(a)*, n'avoit pas le sens commun; qui selon Diogene Laërce, osa soutenir, que la Lune étoit non-seulement habitable, mais actuellement habitée *(b)*; & qui, au rapport d'Auteurs des plus sensés (*c*) porta l'extravagance jusqu'à assûrer que la neige étoit noire, & qu'elle avoit toutes les propriétés du feu. Voilà ce grand esprit, ce génie sublime, qu'on nous vante comme le premier Homme de son siécle.

Mais du moins, dira-t'on, ne peut-on refuser à ce Philosophe l'avantage d'avoir reconnu la nécessité d'un être infini & intelligent, pour établir dans ce monde visible l'ordre & l'arangement qu'on y admire. Je demanderois volontiers d'abord à ceux qui raisonne de la sorte, ce qu'ils prétendent par là ? Croyent-ils venir à bout de nous persuader, que les Hommes qui avoient vêcu jusqu'alors, tant de peuples polis & éclairés, tant de Poëtes fameux, tant de Sages vrais ou prétendus, étoient tous autant d'aveugles, pour qui l'Auteur de la Nature étoit demeuré voilé & inconnu; & qu'Anaxagore qui n'avoit pas d'yeux pour appercevoir la blancheur de la neige,

(*a*) *Topic. Lib.* I. *Cap.* 9.

(*b*) Diog. Laërce, *in Anaxagorâ*

(*c*) *Quid dici potest de illo, qui nigram nivem esse dixit?* Lactant. *Div. Instit.* Lib. 3. Cap. 23. Voyez Gallien, Liv. 9. Ch. I.

eut le premier la vûe assez bonne, pour percer le nuage qui l'avoit tenu caché au reste de l'Univers ? Certes la prétention seroit singuliére : comme si pendant tant de siécles tout le genre humain eût pû ignorer une vérité, qui est gravée dans le cœur de tous les Hommes !

Reste donc à dire, que ce Philosophe a été le premier, qui ait eu au sujet de la Divinité des idées saines & des lumiéres pures. Mais sur quel fondement ose-t'on avancer un tel paradoxe? sur une expression hazardée, & d'elle-même fort équivoque; tandis qu'il est de notoriété publique, qu'à l'exemple de ses Contemporains, cet honnête Homme admettoit l'immensité & l'éternité de la matiére (*a*) : dogme qui, comme chacun sçait, ne peut s'accorder avec l'existence d'un premier Etre, éternel, infini, & Auteur de toutes choses. D'où j'ai droit de conclure, qu'Anaxagore n'étoit, comme tous les autres Philosophes de son tems, qu'un franc Matérialiste, qui par l'intelligence à laquelle il sembloit attribuer l'ordre & l'arrangement de l'Univers, n'entendoit autre chose, que cet esprit de vie, cette ame universelle répandue dans la matiére, ayant la faculté de la remuer, de l'arranger, &

(*a*) Voyez Ciceron, *Academ. Quest.* Lib. 1. & Diog. Laerce, *in Anaxagorâ*.

d'en organiser toutes les parties. Aussi Lucien le traite-t'il (*a*) comme un impie & un Athée, qu'il fait écraser d'un coup de foudre par Jupiter, pour ne pas croire aux Dieux. J'ajoute, qu'un Pére de l'Eglise très-ancien ne laisse aucun lieu de douter qu'il n'eût de lui la même idée, lorsque l'attaquant au sujet des tourbillons (*b*), dont on le fait l'inventeur, il s'attache à prouver, que ce systême une fois admis, le monde pourroit se perpétuer de lui-même, sans le concours ni l'intervention d'aucune cause supérieure & intelligente.

Les sentimens d'Anaxagore sur la nature de l'Homme & des Bêtes confirment parfaitement cette pensée. Il leur attribue d'abord à tous une origine égale & commune; & l'on est tout surpris, en suivant ce Philosophe qu'on veut nous donner pour un esprit sublime & sensé, de voir des hommes & des Chevaux, des bœufs & des Moutons, des Bécasses & des Perdrix, sortir de terre comme des asperges & des champignons. C'est ainsi, selon lui, que le monde s'est peuplé d'abord: un limon humide échauffé par les rayons du Soleil a suffi pour la génération de tous les Etres animés,

(*a*) Dans son Dialogue intitulé: *Timon*.

(*b*) Voyez S. Clément d'Alexandrie, *Stromat.* Lib. 2. cap. 4.

(a) Quel dommage, que de nos jours le Ciel n'opére plus de tels miracles! Un seul prodige de cette espéce suffiroit, pour rétablir tout un pays désolé par la guerre, par la peste, ou par la famine.

Si notre Philosophe donnoit une même origine aux Hommes & aux Animaux, il ne mettoit aucune distinction entre le principe de vie, qui animoit les uns & les autres. C'étoit dans la Brute, comme dans l'Homme une ame raisonnable & intelligente, qui remuoit tous ses ressorts, & produisoit toutes ses opérations. Il est vrai, qu'à la différence de l'Ame humaine, Anaxagore n'attribuoit point à l'Ame des Bêtes ce que nous appellons sagesse & prudence. Mais ce reste d'égards qu'il s'embloit garder en cela pour ses semblables, étoit moins réel, que spécieux & apparent: en privant les animaux d'une ame prudente & sage, il ne la refusoit pas moins à la plus grande partie des Hommes. Aussi les Auteurs que je cite ici (b), & d'où je tire ce fait, ne balancent-ils point à le mettre au nombre de ceux, qui ont égalé l'Homme à la Brute. Après cela qu'on nous vante les Autels que ses amis éleverent, dit-on, sur son tombeau à l'honneur du bon sens & de la vérité. Pour

(a) Diog. Laërce, *ubi supra*.

(b) Aristote, *de Animn* Lib. 1. Plutarque, *de Placit. Philos.* Lib. 5. Cap. 20.

extravaguer au point qu'on vient de voir, c'étoit bien la peine d'être vrai & raisonnable.

Des autres Philosophes Grecs.

J'en étois là ; & je me disposois à passer à ce siécle de la Grèce où alliant l'olive de Minerve aux lauriers de Mars, elle enfanta tant de grands Capitaines, & fourmilla de Philosophes. Dans le moment entra chez moi un de mes amis, que je n'avois point vû depuis plusieurs années. Quelques affaires de famille l'avoient retenu pendant tout ce tems-là en Province. Après les premiers complimens, qui furent employés à nous rendre un compte réciproque de ce qui nous avoit occupés depuis notre séparation : je vous plains, me dit mon ami, que je venois d'instruire du projet littéraire que j'avois formé, & des motifs qui m'avoient engagé à l'entreprendre ; oui, je vous plains véritablement, de vous être chargé d'un fardeau, qui de quelques talens dont vous osiez vous flatter, est certainement au-dessus de vos forces. Je sçai que rien n'est difficile, lorsqu'il s'agit de plaire aux Dieux : une noble audace qui porte à oser beaucoup, tient souvent auprès d'eux lieu de mérite (*a*). Mais aussi pensez-vous, qu'une témérité présomp-

(*a*) *In magnis audere sat est.*

tueuſe ſoit bien propre à vous attirer leurs ſuffrages ? Avez-vous oublié, que la vertu la plus agréable à leurs yeux eſt de ſçavoir ſe connoître & ſe rendre justice à ſoi-même ? (*a*) & dans la route que vous vous propoſez de tenir, n'appréhendez-vous point, nouvel Icare, qu'en fixant de trop près vos regards ſur le Soleil, vos aîles trop foibles pour ſoutenir l'éclat de ſes rayons, ne ſe fondent comme la cire ? Du reſte, continua-t'il, en jettant les yeux ſur mon bureau, où il voyoit ouverts Platon, Ariſtote & quelques Auteurs anciens, que prétendez-vous faire de ces bouquins ? Avez-vous réſolu de vous enſevelir tout vivant à votre âge ? Quittez continua-t'il un travail pénible, & qui, ſuivant votre façon de penſer, doit vous être aſſez ennuyeux; & venez goûter avec nous les plaiſirs innocens, que la belle ſaiſon nous promet à la campagne. A deux pas d'ici nous prendrons une voiture, qui en peu d'heures nous rendra chez un de mes anciens amis, que vous ne ſerez certainement pas fâché de connoître. C'eſt un Philoſophe, qui en deux jours vous en apprendra plus ſur le ſujet qui vous occupe à préſent, que vous ne pourriez en ſçavoir au bout de deux ans, après avoir beaucoup feuilleté tous vos livres.

(*a*) *Noſce te ipſum.*

Après ce diſcours auquel mon ami ne me permit pas de répliquer, à peine me laiſſa-t'il le loiſir de donner quelques ordres chez moi pour le tems de mon abſence. Nous ſortîmes enſuite, & allâmes nous jetter dans un caroſſe, qui en un inſtant nous mit hors de Paris, & nous fit reſpirer l'air agréable de la campagne. Chemin faiſant, mon ami m'inſtruiſit du caractére du Maître de la maiſon où nous allions. Quoique je vous l'aye donné pour un Philoſophe, n'allez pas vous le figurer, dit-il, comme un Caton ou un Miſantrope ; il n'a de Philoſophie qu'autant qu'il en faut, pour mener une vie douce & tranquille : ſans ſoin, qu'autant qu'un homme ſage doit en avoir pour le bien de ſes affaires ; ſans autre ambition, que celle d'être véritablement honnête homme ; revenu du grand monde, qu'il a vû de près, & ayant choiſi le parti de la retraite, non par chagrin & par dépit, mais par raiſon, par goût, par amour de la liberté, & pour être plus à lui-même & à ſes Livres, qu'il a toujours aimés avec paſſion. Là depuis quelques années qu'il y a fixé ſon ſéjour, une étude modérée & toujours ſolide, quelques promenades plus utiles qu'amuſantes, les viſites & la converſation d'un petit nombre d'amis gens d'eſprit, partagent tour à tour à peu près les trois quarts de ſa vie. Les honnêtes gens

ſont toujours bien venus chez lui. Si l'on n'y goûte point ces plaiſirs vifs, qui pour être plus piquans n'en ſont pas ſouvent plus durables, il y régne une paix & une ſérénité, qu'on ne connoît point au milieu des cours & du faſte.

Ce portrait piqua ma curioſité, & me donna de l'empreſſement pour voir un homme, dont je me formai d'abord une idée aimable. Nous arrivâmes vers la fin du jour, lorſque le Soleil las d'éclairer notre horiſon, ne doroit plus de ſes derniers rayons que le haut des maiſons & des collines. Je laiſſe à nos Géographes le ſoin de placer ici une deſcription Topographique du lieu : ou ſi le Lecteur l'aime mieux, il pourra s'en faire telle idée qu'il lui plaira. Et parce qu'il peut s'en trouver d'une imagination aſſez lente, pour ne leur pas repréſenter d'abord aiſément ce qui ſeroit capable de leur plaire & de les amuſer ; je conſeille à ceux-là, s'ils aiment le grand, le beau, le brillant, le magnifique, le ſuperbe, de s'adreſſer à nos Poëtes Grecs, Latins & François : ou ſi leur goût va juſqu'au merveilleux, ils auront recours aux Poëtes Italiens, à nos Romans, à nos Contes des Fées, même à quelques-uns de nos Hiſtoriens modernes. Dans tout cela ils trouveront plus d'or & d'azur, de perles, de pierreries & de diamans, qu'il n'en faudroit pour bâtir & meu-

bler un Palais aussi grand que toute l'Europe. Pour moi, dont les idées ne s'élevent guéres au-dessus de la région du vrai & du naturel, je dirai simplement, que la maison où nous descendîmes, n'étoit ni grande, ni petite, ni belle, ni laide. Elle étoit située en bel air, dans une exposition également saine & riante. Les appartemens étoient propres sans magnificence, commodes, sans être assez vastes pour qu'on pût s'y perdre; les jardins agréables sans beaucoup d'art, trop peu spacieux pour être à charge à leur Maître, cependant assez étendus, pour fournir abondamment à Flore & à Pomone dequoi étaler leurs plus beaux présens, & pour offrir à ceux qui venoient les visiter, plusieurs promenades diversifiées; le domestique peu nombreux, mais exact, laborieux & rangé; la table frugale, mais délicate, & sur-tout libre; la compagnie médiocre, mais toujours choisie; & l'hôte de cet aimable séjour y répandoit la joie & l'agrément par ses maniéres polies & honnêtes.

Il avoit déja passé son dixiéme lustre; & sous des cheveux qui commençoient à grisonner, il conservoit encore tout le feu & tout l'enjouement de la jeunesse. D'aussi loin qu'il apperçut mon ami, il courut à lui, & l'embrassa comme une personne que l'on aime, & que l'on n'a point vûe depuis long-

tems.

tems. A mon égard, il me charma par son accueil, sans m'accabler ni m'embarrasser: à peine me laissa-t'il le moment de m'appercevoir, que j'étois nouveau venu chez lui. Du premier coup d'œil il me pénétra; & par son air franc & ouvert, lui même se donna d'abord à connoître à moi. Dès le premier instant je fus avec lui, comme si j'y eusse vêcu toute ma vie.

Il est, je croi, fort inutile, que j'ennuie le Lecteur du récit de ce qui se passa pendant le peu de jours, que je restai dans cette aimable solitude. Eudoxe (c'est le nom du Maître, qui en faisoit le plus bel ornement) n'oublia rien pour m'en rendre le séjour également utile & amusant. Mon ami l'instruisant du dessein que j'avois formé, lui avoit appris par le même moyen quel motif m'amenoit chez lui; & comme il voyageoit depuis plus de trente ans dans le pays des Philosophes, il ne lui fut pas difficile de me communiquer sur le sujet qui m'occupoit, les lumiéres dont j'avois besoin. Je goutai ses idées d'autant plus aisément, qu'elles étoient conformes aux miennes, fondées sur le vrai, & fort éloignées du ton emphatique, que prennent ordinairement ceux qui ne nous parlent des Anciens, que pour en faire des Colosses & des prodiges. Pénétré d'estime pour les grands talens, qui ont immortalisé plusieurs d'entr'-

eux, il étoit le premier à convenir de leurs défauts, & ne faisoit cas de tous les autres, qu'autant que tout homme sensé doit en faire. Sur tout il méprisoit souverainement la plûpart de ceux, qui parmi eux ont eu le titre de *Philosophes*. Il ne les regardoit, que comme des gens nés pour renverser les idées les plus droites & les plus saines, substituer perpétuellement l'ombre & l'apparence à la réalité, donner pour des vérités constantes leurs visions & leurs chiméres, rendre douteux & problématique ce que tous les hommes ont toujours crû de plus certain, & par-là répandre par-tout où ils vivoient, la confusion, l'esprit de vertige & de trouble.

Il avoit ménagé dans ses appartemens une galerie vaste & bien percée, qui donnoit sur les jardins. C'étoit son Lycée: c'est-là que chaque jour il traitoit avec ses amis, tantôt les sujets les plus relevés, & quelquefois les matiéres les moins sérieuses. Quelques portraits des Philosophes de l'Antiquité les plus célébres & les plus connus en faisoient le principal ornement.

De Socrate.

Le premier sur lequel je jettai les yeux, fixa d'abord mon attention. Le peintre y avoit figuré, d'un côté un jeune homme de

vingt-cinq à trente ans d'une physionomie assez aimable, de l'autre un Vieillard fort enluminé, tous deux très-occupés de ce qu'ils faisoient, & tous deux dans une attitude qu'il ne seroit pas aisé de bien décrire. Eudoxe me voyant fort attentif à considérer ce tableau, me demanda ce que j'en pensois. Vous êtes, me dit-il, en pays de connoissance; & je ne doute point, que vous n'ayez compris d'abord ce que signifie cette peinture. Je jure par Apelles & par Zeuxis, lui répondis-je, que je n'en ai pas encore deviné le premier mot. Plus je l'examine, plus c'est pour moi une énigme inexplicable; ou si j'imagine quelque chose, c'est quelque chose de si fou, que j'aurois honte de le dire. Eudoxe sourit de mon embarras, & voulant me pousser : Mais du moins, dit-il en plaisantant, ces folies dont vous nous parlez, vaudroient bien peut-être la froide satisfaction que nous avons ici, à vous contempler attaché sur ce mur comme une statue. Après tout, qu'avez-vous tant à ménager ? Extravaguer pour extravaguer, encore y a-t'il du plaisir à extravaguer en bonne compagnie (*a*). Nous badinâmes un instant à cette occasion : ensuite il me fit observer dans ce tableau ce que j'avois crû d'abord y voir, que des deux hommes qui y étoient représentés, le plus

(*a*) *Dulce est desipere in loco.* Horat.

[illegible] paroissoit être en travail ; & que le Vieillard sembloit vouloir lui prêter son ministére, pour lui servir d'accoucheur. A ces traits, ajouta-t'il, il est étonnant que vous ayez pû méconnoître un instant le Sage Socrate. Avez-vous oublié, qu'il mettoit au nombre de ses plus beaux talens celui de faire accoucher ses Auditeurs, & de les obliger, disoit-il, par ses questions & ses subtilités ironiques, à tirer eux-mêmes du fond de leur esprit les lumiéres qui y étoient cachées ?

Ce discours me dessilla les yeux : je me rappellai, aussi-tôt ce trait plaisant dont j'avois ri cent fois, où l'ingénieux Auteur des Dialogues des Morts (*a*) met Socrate aux mains avec une Sage-Femme ; & je fus le premier à admirer ma stupidité, de ne m'être pas apperçu d'abord du sujet de cette peinture badine. Mais comme on dit qu'une sottise en attire une autre, je m'avisai de me scandaliser de ce badinage ; & m'adressant à Eudoxe : On peut, lui dis-je, faire grace au peintre de son impertinence, en faveur de l'invention ; de tout tems les Peintres & les Poëtes ont joui du privilége d'extravaguer, sans que personne eût droit d'y trouver à redire (*b*). Mais vous, ajoutai-je

(*a*) L'Illustre M. de Fontenelles.

(*b*) . . . . *Pictoribus atque Poëtis*
Quid libet audendi fuit æqua potestas. Hor. *de Art. Poët.*

avec un grand sérieux, pouvez-vous vous pardonner une plaisanterie aussi déplacée ; & ne craignez-vous point d'avilir la vertu même, en tournant ainsi en ridicule (a) » le premier Auteur de la Morale, de » la seule science qui nous est utile, & qui » est, à notre portée ? Un Philosophe, qui » au lieu (b) que sous Thalès & Pythagore » la Philosophie étoit errante & vagabon- » de, qu'elle se plaisoit parmi les Planetes » & les Etoiles, qu'elle cherchoit à con- » noître la grandeur du Soleil & sa distance » de la terre, plus heureux & plus simple » dans ses vûes, la fit en quelque maniére » descendre du Ciel, l'introduisit dans les » Villes, l'obligea de se familiariser avec » les hommes, la rendit maîtresse de leurs » sentimens & de leurs cœurs ? « Un Sage en un mot, dont on ne peut guéres lire l'Histoire tragique *sans attendrissement* (c) ; qui persuadé intimement de l'existence d'*un Dieu Suprême, & infini, auteur de l'Univers*, méprisa courageusement *cette foule de Dieux inférieurs, devant qui le peuple superstitieux se prosternoit humblement* (d) ; qui aux approches de sa derniere heu-

(a) M. D... *Hist. Crit. de la Philosophie*, Tom. 11. Liv. 4. Ch. 15. §. 6.

(b) *Ibid.*

(c) *Ibid.* §. 8.

(d) *Ibid.* §. 7.

... au lieu de chercher *à s'étourdir*, *& à se dérober la vûe* de ce qui l'attendoit, *comptoit assez sur son innocence, pour se promettre une éternité heureuse* (*a*); & dont la fermeté dans ce dernier moment mérite d'être mise en parallele avec celle des *premiers Fidèles* (*b*) ?

Toute la compagnie éclata de mon incartade : Eudoxe le premier riant de tout son cœur, courage, mon cher, me dit-il : vous faites merveilles ; M. D... ne diroit pas mieux. Pour couronner l'œuvre, il ne vous reste plus que de faire avec lui un Aléxandre de votre Héros (*c*), & de finir votre sermon par l'extravagance d'Erasme : *Sancte Socrates, ora pro nobis.* Après tout, pourquoi ne pourroit-on pas faire un Saint de Socrate ? On a bien mis Pythagore au nombre des Moines (*d*).

Mais sans nous arrêter aux portraits faits à plaisir par un Auteur aussi peu croyable que Xénophon (*e*), cet Alexandre étoit un

(*a*) *Ibid.* §. 8.

(*b*) *Ibid.* §. 7.

(*c*) *Ibid.* §. 2.

(*d*) Cette folie se trouve dans une fameuse Thèse imprimée & soutenue à Beziers en 1682. par de pieux Religieux, qui par-là eurent le malheur de s'attirer les railleries des célébres Bollandistes, ou Jesuites d'Anvers. Voyez *les Nouvelles de la Rép. des Lettres, An.* 1684.

(*e*) Nous avons de lui un Ouvrage intitulé : *De Memorabilibus Socratis*, où ont puisé tous ceux qui se sont

franc poltron, qui dans une occasion d'honneur lâcha le pied, & fut un des premiers à prendre honteusement la fuite (*a*) : ce Sage prétendu étoit regardé généralement comme un bouffon, je ne dis pas seulement par un Poëte Satyrique en belle humeur, (*b*) capable de l'exposer à la risée publique en plein Théatre; mais par tous ses contemporains, qui ne pouvoient assez admirer sa maniére d'instruire (*c*): Ce pére de la Morale, né pour la faire goûter aux hommes, avoit pour ami intime un homme sans religion, (c'étoit Périclès) & pour Disciples les plus chéris Alcibiade, jeune débauché, avec la fameuse Courtisanne Aspasie. Sa conduite répondoit admirablement à ses affections. Il étoit naturellement sobre, jusqu'à faire scrupule de manquer

érigés en Panégyristes de ce Philosophe. Mais quoi qu'en pensent quelques Modernes, qui ont pris à tâche de rétablir la réputation de cet Ecrivain, à juger du mérite de cet Ouvrage dont je parle, par celui de sa Cyropédie, ou Vie de Cyrus, on ne peut guéres y ajouter foi. Au moins Cicéron bon juge en ces matiéres assûre-t'il positivement de ce dernier, que l'Auteur n'a eu rien moins en vûe en l'écrivant, que de rapporter la vérité, *non ad fidem historiæ*; & qu'il ne s'est proposé pour but que d'y donner l'idée d'un grand Prince, tel qu'il pouvoit l'imaginer.

(*a*) C'est de quoi Lucien le raille, *in Paras.*

(*b*) Voyez *les Nuées* d'Aristophane.

(*c*) *Scurra Atticus eò dictus, quia ridibundus omnia docebat.*

aux moindres parties de plaisir, auxquelles ses amis l'invitoient (*a*); humble, & vrai, jusqu'à être bien aise qu'on crût qu'il avoit un Génie, un Démon, c'est-à-dire, un Dieu familier (*b*), quoi qu'on nous assûre, que *dans son deshabillé* il sçavoit bien se rendre justice; chaste, au point de ne pouvoir se contenter de ses deux femmes: il étoit encore obligé d'avoir recours aux Courtisanes publiques. Ce Saint enfin, que parmi nos Modernes des gens d'esprit s'efforcent de canoniser, étoit si convaincu de l'existence d'un Etre Suprême, & de la vanité des Dieux de son pays, qu'à sa mort, il pria ses amis d'accomplir pour lui le vœu qu'il avoit fait, de sacrifier un Coq à Esculape (*c*). Du reste Platon lui-même l'a traité d'inconstant, Cicéron d'usurier, d'autres d'yvrogne, de voleur & d'adultére. Tout le monde sçait l'Histoire de ses amours avec Alcibiade; & personne n'ignore ce trait du Satyrique de notre siécle (*d*).

Et Socrate, l'honneur de la profane Gréce,
Qu'étoit-il en effet de près examiné,
Qu'un mortel, comme un autre au mal déterminé,
Et malgré la vertu dont il faisoit parade,
Très-équivoque ami du jeune Alcibiade?

(*a*) Voyez Aulu-Gelle, *Noct. Att. Lib.* 2.

(*b*) Plutarque, *de Genio Socratis.*

(*c*) *Ante mortem familiares rogavit, ut Æsculapio gallum quem voverat, pro se sacrarent.* Lactance, *Divin. Inst. Lib.* 3. *C.* 20.

(*d*) Despreaux, *Sat. de l'Equivoque.*

Je ne parle point, comme vous voyez, de cette façon de jurer par un Chien, ou par une Oïe, qui lui étoit si familiére (*a*). Je sçai que Tertullien semble avoir voulu le justifier sur cet article, prétendant qu'il n'en agissoit ainsi que par mépris pour les Divinités populaires (*b*). Mais un autre Ecrivain Ecclésiastique, dont l'autorité vaut peut-être celle de Tertullien, ne le prend point du tout sur ce ton ; & il ne balance point de traiter à cette occasion le Philosophe Grec d'insensé ou d'impie (*c*).

A l'égard de sa doctrine & des circonstances de sa mort, qu'en sçavons nous, que ce que nous ont appris quelques Auteurs, dont la bonne foi peut être assez suspecte, & qui certainement n'ont point oublié d'habiller l'une & l'autre à leur maniere ? Tous avouent d'abord, qu'il étoit parfaitement ignorant dans la Phisique, la seule science, qui après celle de bien vivre, mérite l'application d'un Homme. Lui-même étoit le premier à convenir qu'il ne sçavoit rien ; surquoi Lactance ne manque pas de le railler, prétendant qu'en disant qu'il ne sçavoit rien, il en avoit donné en même tems une

(*a*) Athenée *Deipnos.* Lib. 6.

(*b*) Dans son *Apologétique*, Ch. 14.

(*c*) *Per canem & anserem dejurabat. O Hominem desperatum, si religionem cavillari voluit; dementem, si serio fecit, ut turpe animal pro Deo haberet.* Lactant. *Divin. Inst.* Lib. 3. C. 20.

très-bonne preuve. (*a*) Pour ce qui est de la morale, dont on le fait le premier Auteur, comme si avant lui tous les Hommes eussent été autant de malheureux & de scélérats, qu'en a-t'il enseigné, qu'en devinant & en doutant ? Qu'on jette les yeux sur ce fameux Dialogue, où Platon son Disciple le représente mourant & consolant ses amis (*b*) ; on verra que même sur l'immortalité de l'Ame, qu'on peut regarder comme la base de toutes les vérités morales, cet habile homme en sçavoit si peu, qu'il n'en parle que d'après ce que d'autres en ont dit & pensé. Du reste je ne vois pas, qu'on doive lui faire tant d'honneur de la fermeté qu'il fit paroître dans les derniers instans de sa vie. Qu'on fasse d'abord abstraction de tout le clinquant, dont on a sans doute brodé cette histoire : après cela sera-t'on fort surpris de voir un homme, qui doutoit si la vie étoit un bien (*c*), se soucier très-peu de la mort ? On voit tous les jours des misérables, qui ne sont rien moins que Philosophes, recevoir le coup mortel avec autant d'insensibilité, que Socrate en montra, lorsqu'il avala le Cigüe. Du moins ajouta Andoxe, en finissant & s'adressant à moi, de-

(*a*) *Epitom.* C. 37.

(*b*) Le Dialogue intitulé : *Phédon*.

(*c*) *Dubitavit, utrùm melius esset vivere, an mori.* Cicer. *Tusc. Quest.* Lib. 1.

vez-vous être assûré que ce Sage, vrai ou prétendu, ne pensa jamais à faire aucun systême sur l'Ame des Bêtes.

Je le remerciai d'avoir rectifié mes idées, que la lecture de nos beaux esprits avoit étrangement dérangées au sujet d'un Homme, qui commença à me paroître fort petit, quoiqu'on me l'eût donné pour un colosse. Mais, lui dis-je, ne m'apprendrez-vous rien de ses Disciples ? Vous en verrez quelques-uns ici, me répondit il : mais en petit nombre. La plûpart se sont si peu distingués, & ont fait si peu de bruit, que je n'ai pas crû qu'ils méritassent d'avoir place dans ma galerie. Les uns, tels que Phédon & Ménédeme, s'en tinrent à la doctrine que leur maître avoit enseignée, sans y rien changer. Les autres se jetterent à corps perdu dans la Dialectique. De ce nombre furent Eüclide & Eubulide. Ce n'étoient chez eux que raisonnemens captieux & embarrassés, que ruses & détours de Logique. Ces gens oisifs abuserent de leur loisir, pour inventer ces fameux Sophismes connus dans l'Antiquité sous les noms du Menteur, de l'Obscur, du Masqué, &c. Tous êtres éclos du cerveau de ces Philosophes sensés, non pour découvrir plus sûrement la vérité, mais, comme le disoit Chrysippe très-versé dans ces ingénieuses subtilités, & un des grands Arcboutans du Portique,

servir de filets à prendre les Hommes. Mais le plus habile de tous fut un certain [illegible]on. C'étoit un Athée, qui avoit si bien profité des leçons de son Maître, qu'il fit un très grand nombre d'impies. Il disoit de Socrate, que s'il avoit pû jouir d'Alcibiade, & qu'il n'en eût rien fait, c'étoit vanité. Du reste il mourut fort gayement, après avoir avalé un grand verre de vin pour prendre des forces.

D'Aristippe.

Mais continua Eudoxe, peut-être ne serez-vous pas fâché de connoître un Eléve de Socrate un peu plus fameux, que ceux dont je viens de parler. En disant ces mots, nous passâmes au second tableau. Il représentoit un homme assis, vêtu mollement & magnifiquement, & pêchant à la ligne. L'hameçon étoit d'or, le fil de soie, & la verge dorée : mais ce qui m'étonna, est que la poignée m'en parut toute gâtée d'ordure.

Je demandai à Eudoxe ce que cette peinture figuroit ; car après ce qui venoit de m'arriver, j'appréhendois de m'avancer, & je m'en tenois au proverbe : *Chat échaudé craint l'eau froide.* Celui que vous voyez dans ce tableau, dit Eudoxe, est Aristippe. Un Ecrivain poli & ingénieux de ces derniers tems, qui semble n'avoir écrit, que

pour être l'Avocat de toutes les mauvaises causes; après avoir été forcé d'avouer, que ce Philosophe avoit plus de défauts que de vertu (*a*), ne peut s'empêcher d'insinuer, que c'étoit de ces défauts, qui mis dans un certain jour, l'emportent sur les meilleures qualités. Après quoi il déclare nettement, que s'il lui étoit permis de décider entre sa doctrine & celle d'Epicure, il trouveroit plus de noblesse, plus de grandeur d'ame à suivre la premiere (*b*). Voilà sans contredit d'étranges sentimens : ils doivent vous surprendre d'autant plus, que tous ceux qui jusqu'ici ont parlé de ces deux Philosophes, ont fait d'Epicure un vrai saint en comparaison de l'autre. Cependant il n'est pas permis, qu'un bel esprit moderne puisse se tromper. Examinons donc, en quoi la doctrine d'Aristippe étoit si belle & si noble : voyons s'il est possible de mettre ses défauts dans un si beau jour, qu'ils effacent la vertu même.

Remarquez d'abord, que *par zéle pour le bien public*, cet honnête homme établit des conférences sçavantes à Cyrène, lieu de sa naissance, où il mit ses leçons à prix, ce qu'aucun Philosophe n'avoit pratiqué avant lui, & où il rançonna ses Disciples, pour

(*a*) M. D... *Hist. Crit. de la Philosophie*, *Tom.* II. Liv. 4. Ch. 18. §. 1.

(*b*) *Ibid.* §. 5.

leur apprendre le chemin de la sagesse (*a*). Il n'étoit dans ses principes ni fort étroit, ni trop escarpé : il eût fallu être de bien mauvaise humeur, pour ne s'y pas trouver très à l'aise. A l'exemple de Socrate son Maître, Aristippe avoit négligé totalement la Physique, & s'étoit donné tout entier à la Morale. Avec l'heureux naturel qu'il avoit pour cette partie de la Philosophie, il y fit de si grands progrès, qu'il eut le talent de découvrir, que le souverain bonheur de l'homme consistoit dans la volupté, même dans la volupté des sens la plus grossiére. En conséquence de ce beau principe, il enseignoit sans détour, qu'il est permis au sage de commettre un Adultere, de fréquenter les femmes publiques, de se parjurer, & dans l'occasion de commettre un sacrilége.

Une Philosophie si commode, & si favorable à tous les penchans du cœur, ne manqua pas de lui attirer bientôt une foule de Sectateurs & de Disciples. Les deux sexes s'empresserent avec la même ardeur de s'envôler sous ses étendarts. Pour donner plus de poids à ses préceptes, Aristipe ne se contentoit pas d'enseigner de vive voix : il prêchoit d'exemple ; toute sa conduite étoit une expression vive de sa morale. La fameuse Laïs n'avoit point de courtisan plus af-

(*a*) Plutarque, *de Lib. educandis*.

sidu ; & on le rencontroit tous les jours dans de mauvais lieux avec des femmes débauchées. Enfin, pour achever son portrait, c'étoit un flatteur de profession, que Diogène appelloit *Chien Royal*, à cause de son caractére souple, & docile à toutes les fantaisies des Grands les plus humiliantes. Denys le Tyran, auquel il faisoit assidûment sa cour, lui ayant un jour craché au visage, & quelqu'un s'étonnant de ce qu'il souffroit patiemment ces indignités : y songez-vous, dit il ? Tant de pauvres pêcheurs se mouillent souvent jusqu'à la peau, pour n'attraper qu'un simple Goujon ; & vous ne voulez pas que j'endure une goute d'eau qui tombe sur mon visage, pour pêcher un Turbot ou un Saumon (*a*) ? Que d'Aristippes de nos jours, n'aimant pas à pêcher moins que celui-ci, pour le moindre petit poisson s'exposent, non aux crachats, mais à avaler quelquefois bien des couleuvres !

Ce dernier trait me fit entendre, pourquoi le Peintre voulant représenter ce Philosophe dans l'attitude d'un pêcheur, avoit sali d'ordure la poignée de sa ligne. Je compris en même-tems, comment on pouvoit trouver tant de grandeur d'ame à pratiquer sa morale, puisqu'il n'appartient en effet qu'à une ame non commune, de se mettre

(*a*) Sur tout ce qui est dit ici, voyez Diog. Laërce, *in Aristipo.*

courageusement au-dessus des mépris & des outrages.

De Diogène.

Le tableau suivant représentoit un homme tout déguenillé, sale, mal-propre, puant, vilain, dégoûtant, qui monté sur la pierre d'un carrefour comme un Tabarin, sembloit étaler sa crasse & ses haillons, pour se faire admirer de la populace. La lanterne qu'il tenoit à la main, sa besace, son bâton, le tonneau que j'apperçus à ses pieds, tout cet équipage ne me laissa pas douter un instant, que ce ne fût le Cynique Diogène. Je marquai ma surprise à Eudoxe, de trouver ce fou à la suite des Disciples de Socrate. Vous n'y songez pas, me dit-il: avez-vous oublié qu'Antisthène, chef de la Secte des Cyniques, & Maître de l'honnête homme que vous voyez, étoit sorti de l'Ecole de ce Philosophe? Voilà les dignes éleves, que ce pére de la Morale sçavoit former, un Diogène, un Aristippe. Au reste vous avez raison, de traiter celui-ci d'extravagant. Ses bisarreries & ses inégalités le firent nommer en effet *Socrate le fou* (*a*); & il faut convenir, que ni l'un ni l'autre n'étoit pas trop sage.

Mais n'est-il pas plaisant, qu'avec sa lan-

(*a*) Voyez Diog. Laërce, *in Diog.* & Elien, *Liv.* 10.

terne

terme tant vantée, ce gueux, ce monstre d'ordures ne trouvât sur la terre aucun Mortel aussi digne que lui de porter le nom d'homme (*a*)? Il étoit si glorieux de sa crasse & de sa mal-propreté, qu'il n'eût pas échangé sa besace & ses haillons contre la pourpre d'Alexandre. Car l'orgueil & la présomption ont été & seront dans tous les tems le partage de quiconque comme lui se sera mis en tête, que la sagesse consiste à prendre sans choix & sans discernement le contre-pied de tout ce que les autres peuvent dire ou faire (*b*). Du reste dans cette Secte des Cyniques, comme dans celle des Philosophes de Cyréne, il seroit inutile de chercher aucun systême sur l'Ame des Bêtes. Les uns ni les autres ne faisoient pas profession d'être plus sçavans sur cet article, que Socrate leur Maître. Aristippe & ses Sectateurs étoient autant de pourceaux, qui ne vivoient que pour leur ventre; Diogène & ses confréres étoient de vrais chiens sans pudeur & sans retenue. Tous ces Philosophes prétendus avoient trop de conformité avec les animaux, pour que nous puissions croire qu'ils ayent jamais pensé à mettre entr'eux & l'homme aucune différence.

(*a*) *Hominem quæro.*

(*b*) *Fastum Platonis calco; sed majore fastu.*

De Platon.

J'interrompis Eudoxe en cet endroit ; pour lui demander des nouvelles de Platon, que Socrate traita toujours avec distinction, & qu'il appelloit le Cigne de l'Académie. Vous me parlez, me répondit-il, d'un nouveau Saint du Paganisme, qui n'a pas été moins fêté, que celui dont il fut l'éleve. Sans parler des éloges, que quelques Ecrivains de l'Antiquité des plus respectables ont fait de lui *(a)*, il n'a pas tenu à plusieurs de nos Modernes (*b*) qu'on ne l'ait inséré dans le Calendrier au nombre des Apôtres, ou du moins des plus sçavans Péres de l'Eglise. Par malheur, cet Apôtre de nouvelle fabrique étoit un homme de bonne chére, qui pour satisfaire le goût qu'il avoit pour les bons morceaux, se donna la peine de faire plusieurs fois le voyage de Sicile, où il avoit la bassesse de se prostituer à la table des deux Denys aux railleries les

(*a*) Voyez Origène, *Cont. Cels. Lib. 6.* Eusebe, *Præp. Evang. Lib.* 11, &c.

(*b*) On compte entr'autres au nombre de ces Admirateurs de Platon, le Cardinal Bessarion, M. & Mad[e]. Dacier ; le P. Mourgues Jésuite, &c. Un d'eux avoit la folie de dire qu'en lisant les Ouvrages de ce Philosophe, il s'imaginoit lire les Epitres de S. Paul, ou les plus belles productions de S. Augustin & de S. Jérôme. Voyez *Fabricii. Bibl. Græc.*

plus améres (*a*). Je passe les reproches sanglans, que lui ont fait plusieurs Auteurs, dont quelques-uns n'ont jamais été regardés comme Satyriques. Aristophane, par exemple, l'a accusé d'impiété, Athénée d'envie, Suidas d'avarice, Aulu-Gelle de larcin, & d'une passion criminelle pour Agathon. Mais ce qu'on ne sçauroit lui pardonner, est d'avoir été assez lâche, pour déguiser ses sentimens au point de reconnoître l'unité d'un Dieu, & de parler cependant par tout des Dieux au plurier, pour s'accommoder au langage de la multitude (*b*). Il a même poussé l'impiété jusqu'à établir pour maxime dans son Timée, qu'il est mauvais de faire connoître au peuple l'Auteur de cet Univers, & qu'on doit obéir à la coutume, quoique tout ce que la Tradition raconte des Dieux soit sans vraisemblance. Du reste cet Evangéliste de la Divinité en avoit des idées si saines & si pures, qu'à l'exemple des autres Philosophes ses prédécesseurs, il admettoit la nécessité & l'éternité de la matiére (*c*); & il a poussé si loin l'éloge de cet Univers & de tous les

(*a*) Voyez Athenée, *Deipnos. Lib.* 11. S. Cyrille, *cont. Jul. Lib.* 2.

(*b*) Voyez sa troisiéme Lettre à Denys dans Diog. Laërce, & Théodoret, *de Curat. affect. Græc. Serm.* 3.

(*c*) Voyez Cicéron, *Acad. Quæst.* Lib. 4.

Etres qu'il renferme, qu'il a osé l'appeller un Dieu très-bon & très-grand (*a*). Après cela n'a-t'on pas bonne grace de tant exalter ce nouvel Apôtre? Ses sentimens eûssent-ils été plus épurés, ses idées plus justes, n'étoit-il pas toujours infiniment coupable d'avoir pour les préjugés de son tems une condescendance si pernicieuse? Mais ajouta Eudoxe, laissons aux admirateurs de Platon le soin de justifier les erreurs, dont sa Doctrine fourmille. Passons au tableau qui suit, & qui le représente.

Il y étoit peint occupé à donner ses ordres pour l'établissement de sa République. Elle étoit figurée sous l'emblême d'une grande Ville, aux portes de laquelle on voyoit des Corps-de-Garde & des Sentinelles disposées, pour en écarter tous ceux qu'il avoit plû au Philosophe d'exclure de son nouvel Etat. Au milieu de cette soldatesque étoit un vénérable Vieillard en fort mauvaise posture. C'étoit le divin Homére; car je le reconnus à sa couronne de laurier, & à ce qu'il étoit aveugle. Ces Gardes mal appris & peu d'accord entr'eux sur le chapitre de ce Prince des Poëtes, le tirailloient vilainement chacun de leur côté, les uns voulant à toute force le faire entrer, & les autres au contraire paroissant bien ré-

(*a*) Platon, *in Timæo.* Voyez aussi Cicéron, *de Nat. Deor.* Lib. I.

ſolus de ne pas lui permettre de paſſer outre. Platon lui-même qui étoit témoin de ce démêlé, étoit fort embarraſſé de ſa contenance, & ne ſçavoit trop quels ordres donner, ſoit pour le chaſſer, ſoit pour l'introduire. En effet il ſembloit l'avoir trop vanté, & avoir parlé de lui avec trop d'éloges, pour le bannir : mais auſſi comment l'admettre, ſans accorder la même grace à tous les ſuppôts du Parnaſſe ſes confréres qu'il avoit banni de ſa République ? & c'eſt en cela principalement qu'il s'eſt attiré le mépris de toutes les perſonnes de bon goût. Quelle perte n'aurions-nous pas faite ſi Platon en eût été crû, & que toutes les Nations eûſſent adopté ſes réglemens ? Homére ſeul & quelques autres de ſon tems, eûſſent ſenti la rigueur de ſes Loix, il n'y auroit eû ſans doute ni un Virgile, ni un Terence, ni un Lucrêce, ni un Perſe, ni un Juvenal, ni un Phêdre parmi les Romains ; & ceux-ci n'auroient pas formés parmi nous les Malherbe, les Rotrou, les Corneilles, les Racines, les Rouſſeaux, & un Lafontaine : nous n'aurions admiré ni Crébillon, ni Voltaire, ni Greſſet, ni Fagan, ni la Chauſſée : Boiſſy, Deſtouches, Peſſelier, & tant d'autres n'eûſſent point exiſté, quel perte pour nous & pour la poſtérité !

S'il y avoit eû des Petits-Maîtres au tems

de Platon & qu'il leur eût interdit l'entrée de ses Etats ; il auroit été plus sensé, & autant nous nous applaudissons de ce que son réglement contre les fils d'Apollon n'a pas été exécuté, autant nous serions fâchés que l'exclusion des Petits-Maîtres n'eût pas eû lieu. Si cela avoit été, au lieu d'Homére, que je vis dans le tableau d'Eudoxe tiraillé par des Soldats, j'y aurois vû sans doute, un jeune Musqué, la mouche sur le nez, la lorgnette à une main & peut être son épée en l'autre, prêt à se faire raison du Suisse incivil qui auroit dérangé l'œconomie de sa figure, dont toutes ces épingles gommées auroient été arrachées. Cette Scéne me rappella le souvenir de ce que j'avois oui dire plusieurs fois des contradictions de ce Philosophe, de ses variations & de ses incertitudes éternelles. On trouve de tout dans cet Auteur. Il dit si souvent le pour & le contre, & à si peu de distance l'un de l'autre, que ceux même qui dans tous les tems ont regardé ses sentimens avec le plus de respect, ne peuvent s'empêcher d'en être scandalisés (*a*). En un mot tout est traité chez lui d'une maniére si

(*a*) Voyez ce qu'en dit Cicéron, *de Nat. Deor. Lib.* I. Cicéron, dis-je, qui, si nous l'en croyons, eût mieux aimé être dans l'erreur, en suivant Platon, que de penser vrai avec tous les autres Philosophes. *Errare me Hercule malo cum Platone, quàm cum istis vera sentire. Tuscul. Quæst. Lib.* I.

problématique, si peu décidée, qu'il laisse à ses Lecteurs un juste sujet de douter, que lui-même ait jamais bien sçu que penser de toute la Doctrine qu'il a enseignée.

Mais ce qui me frappa le plus dans cette peinture, fut que dans toutes ces Troupes préposées à la garde de cette merveilleuse République, je ne distinguai pas un seul homme. Ce n'étoient par tout qu'escadrons de femmes, commandées par d'autres femmes, qui ayant endossé le harnois, le casque en tête, & la lance à la main, couroient de rang en rang, exhortant ces braves Amazones à bien faire, & à être alertes. Eudoxe s'appercevant de ma surprise, & devinant qu'elle en étoit la cause, ce spectacle, me dit-il, vous paroît sans doute étrange & nouveau: mais pourquoi vous arrêter en si beau chemin? Portez vos regards plus loin: vous trouverez assez de quoi augmenter votre étonnement. En effet jettant les yeux sur l'intérieur de cette Ville, dont le Peintre s'étoit attaché à rendre l'idée sensible aux Spectateurs, dans toutes les Ecoles, dans tous les Tribunaux, je ne vis que des troupes de femmes, en robe & en bonnet Doctoral, dictant des loix, rendant la justice, enseignant & disputant: on imagine assez avec quelle ardeur & quelle vivacité. Toutes les Charges, toutes les Magistratures étoient exercées par

le beau sexe ; & c'étoient des femmes, qui dans les assemblées de Ville régloient la Police, & décidoient des intérêts les plus chers de l'Etat. Voilà quelle étoit la République de Platon (*a*). Par contre, je m'imaginai, quoique je n'en visse rien, que les hommes y étoient employés, ou à manier le fuseau, ou à quelques legers travaux à l'aiguille ; ou bien que faute de mieux, ils passoient les trois quarts du jour à leur toilette, occupés de quelque mode nouvelle, de rouge, de blanc, de mouches, de rubans, & de cent autres chiffons semblables.

Eudoxe me regardant avec un souris malin, & voulant porter ma surprise & mon indignation au comble, vous ne voyez pas encore tout, dit-il : dans cette admirable République tout est commun, tout jusqu'aux femmes. (*b*) Après cela qui peut disconvenir de la vérité de cet Axiome, que les Etats seroient heureux, si les Philosophes régnoient, ou si les Rois étoient Philosophes (*c*) ? Au moins à considérer

(*a*) Voyez Platon, *De Repub. Lib.* 5. & de Leg. *Lib.* 7. Eusebe, *Præp. Evang. Lib.* 3. *Cap.* 12. & Lactance, *Divin. Instit. Lib.* 3. *Cap.* 22.

(*b*) Platon, *De Repub. Lib.* 5. Voyez aussi Eusebe, Lactance, S. Chrysostome, &c.

(*c*) Platon, *Ibid.* Voyez Cicéron, *Ep.* 1. *ad Quintum fratrem.*

toute l'économie de celui-ci, serez-vous forcé d'avouer, que si le Ciel pouvoit permettre qu'on vît arriver la fameuse métamorphose, dont le Satyrique Anonyme nous a menacés dans une feuille volante intitulée : *l'Année merveilleuse, &c.* Pour le coup le projet chimérique du Philosophe Grec seroit réalisé : dès lors nous nous gouvernerions en Sages, j'entends en Sages à la Platonicienne. Car la sagesse de Platon n'étoit point du tout une sagesse du commun. Sa République comme vous le voyez, étoit précisément & à la lettre le monde renversé : toutes ses idées étoient du même goût. Dans un de ses Dialogues (*a*), ce Philosophe fécond en systêmes singuliers assûrent positivement, qu'au bout d'un certain tems toutes choses rétrogradent ; que les Astres se lévent à l'Occident, & se couchent à l'Orient ; & que les Hommes recommencent à vivre par la vieillesse, pour mourir ensuite dans la premiére enfance (*b*). Seroit-

(*a*) *In Politico.*

(*b*) C'est ce renouvellement général, que les Anciens appelloient l'Année périodique, ou la grande Année. Par-là ils entendoient la révolution entiére des Cieux, c'est-à-dire le retour de tous les Astres à un même point fixe. Les uns la faisoient de cinq mille ans, les autres de dix mille, de quinze mille, de cent mille ; quelques-uns même de plusieurs millions, comme on peut le voir dans Censorin. C'étoit à la fin de cette grande année périodique, que le monde se renouvelloit, &

il absurde de penser, qu'un Sage capable d'imaginer une pareille révolution, auroit bien pû croire, que dans ce renouvellement si étrange du genre humain, les femmes renaîtroient métamorphosées en hommes, & les hommes en femmes?

Je fus le premier à rire de cette plaisanterie. Mais, dis-je à Eudoxe, quelque mauvaise opinion, que vous ayez de notre Philosophe, au moins ne pouvez-vous pas nier, qu'il n'ait été le premier à entreprendre de donner des preuves de l'immortalité de l'Ame; & vous conviendrez, que du moins par cet endroit il mérite quelque indulgence. Cela même, & ce que vous m'avez dit jusqu'ici, me donne lieu de penser, qu'on doit attendre de lui au sujet du principe qui anime les Bêtes des sentimens fort distingués de ceux du vulgaire.

Voilà précisément, comment on se trompe tous les jours, me répondit-il, parce que tous les jours on veut juger sans rien approfondir, & sur de simples apparences. Mais ces preuves de l'immortalité de l'ame

recommençoit à exister en la même forme qu'auparavant. Les mêmes hommes qui avoient autrefois habité la terre, renaissoient, & recommençoient une nouvelle vie pareille à la premiére. Tous les événemens arrivés dans le cours de la grande année précédente se répétoient dans celle qui la suivoit. Enfin pendant toute l'éternité, toutes les années périodiques n'étoient que des répétitions les unes des autres. *Voyez S.* Augustin, *De Civ. Dei lib.* 12. *cap.* 13.

tant vantées, telles qu'on peut les lire dans le Phédre & dans le Phédon (*a*), telles que le Prince de l'Eloquence n'a pas dédaigné de les insérer presque mot à mot dans ses Ouvrages (*b*), qu'est-ce autre chose en effet que de purs Sophismes, qui ne prouvent rien, ou qui prouvent trop; puisqu'elles vont à faire de l'ame une Divinité, ou du moins une portion de la Divinité. Aussi est-il constant, que Platon étoit sur ce sujet dans le même systême que Pythagore, je veux dire, qu'il ne reconnoissoit d'autre Divinité, que l'ame du monde, l'ame universelle, dont toutes les ames particuliéres n'étoient que des écoulemens & des parcelles; & que c'est bien *gratis*, qu'on lui a fait honneur de toutes les belles choses qu'il a dites sur cette matiére, puisque nous apprenons que tout ce qu'il en a écrit, il l'avoit tiré des livres d'un des disciples du Pére de la Métempsicose (*c*).

A l'égard de l'Ame des Bêtes, il n'y a aucun lieu de douter, que les sentimens de Platon sur cet article ne fussent parfaitement conformes à l'opinion Pythagoricienne. Il est certain que, comme Pythagore, il ad-

(*a*) Ce sont deux Dialogues de Platon.

(*b*) *Tuscul. Quæst. lib.* 1.

(*c*) *Emit Philolai Pythagorici libros, undè quicquid de immortalitate animæ scripsit, furatus est.* Tzetzes, *Var. Hist. Chiliad.* 11.

mettoit dans les animaux de l'intelligence & de la raison (*a*) ; & dans un de ses Dialogues (*b*) il nous apprend comme un fait constant, que dans l'Age d'or les hommes raisonnoient & s'entretenoient avec les Bêtes. Je sçai que dans un autre endroit (*c*) le même Philosophe condamne les scélérats à rester pendant toute l'éternité dans le Tartare ; ce qui semble diamétralement opposé au dogme de la transmigration des ames. Mais il change bien de langage dans la suite de ce Dialogue. Dans un endroit, Platon dit fort sérieusement, que les Cignes chantent au moment de leur mort, parce qu'étant des Oiseaux consacrés à Apollon, & prévoyant l'avenir, ils annoncent par leur chant le bonheur de la vie future, dans laquelle ils vont entrer. Il fait plus : il établit même clairement sur la fin le systême de la Métempsicose, assûrant qu'après leur séparation du corps, nos ames passent dans ceux de divers animaux, & précisément dans le corps de ceux, qui sympatisent le plus avec nos mœurs & nos inclinations passées. Ainsi l'ame de Malherbe a peut-être animé depuis sa mort plus d'une Abeille ; l'ame de Lulli s'est réfugiée

(*a*) Voyez Plutarque, *De Placit, Philos. lib.* 5. *Cap.* 20.

(*b*) *In Politico.*

(*c*) *In Phædone.*

dans le corps d'un Rossignol ; celle de quelques-uns de nos Auteurs passera sans doute dans celui de cet animal, dont le Fabuliste François a dit *(a)*.

. . . . . La chétive pécore,
S'enfla si bien qu'elle créva.

Des Académiciens, & des Pyrrhoniens.

Les Dialogues Philosophiques de Platon, continua Eudoxe, eurent beaucoup de succès, & lui firent un grand nombre de Disciples. Tous dociles à la doctrine de leur Maître, ils travaillerent à l'envi à la perpétuer dans l'Ecole qu'il avoit fondé, & qui prit le nom d'Académie de celui du lieu où ce Philosophe enseignoit. Le point capital & le plus frappant de cette doctrine consistoit dans ces doutes & ces incertitudes continuelles, qui, comme je l'ai remarqué, se rencontrent dans tous ses écrits. Ce fut principalement à cet article, que s'attacherent ces nouveaux Académiciens, qui les premiers mirent à la mode l'art de douter ; mais avec trois différences assez marquées. La premiére Académie, dans laquelle fleurirent Speüsippe, Xénocrate &

(a) Lafontaine.

Polémon, au milieu d'une infinité de vraisemblances & de simples probabilités, admettoit cependant avec Platon quelques vérités en petit nombre, dont les Hommes pouvoient se flatter d'acquérir la connoissance. Arcésilas fonda la seconde, & ne garda aucun ménagement. Il fit main-basse, & sur les vérités, & sur les vraisemblances ; & enseigna avec la derniére hardiesse à douter de tout ; & à nier sans pudeur les propositions les plus évidentes. Enfin Carnéade chef de la troisiéme Académie sembla se rapprocher des sentimens de Platon. Il admit comme lui des vraisemblances, même des vérités : mais parce que, selon lui, il n'étoit pas possible à l'homme de parvenir à s'assûrer de ces derniéres, il ajouta, qu'il falloit s'en tenir aux vraisemblances, n'affirmer jamais rien, ne décider de rien. Sur ce beau principe, qui dans le fond ne différoit en rien de celui de Pyrrhon & des Pyrrhoniens, & qui, s'il n'étoit pas outré & si exclusif, s'il étoit ménagé avec plus de prudence, pourroit beaucoup servir à arriver à la sagesse, Carnéade étoit toujours prêt à soutenir également le pour & le contre : Aujourd'hui il disoit merveilles en faveur de la Justice, demain il détruisoit avec la même éloquence tout ce qu'il avoit avancé pour l'établir. C'étoit un vrai Protée dont

il n'étoit pas possible de s'assûrer. Aussi se fit-il chasser de Rome, comme un Homme dangereux, qui soufloit également le froid & le chaud, & qui sçavoit donner un air de vérité aux paradoxes les plus étranges.

D'Aristote.

Mais au milieu de ces Disciples dociles du Divin Platon, ajouta Eudoxe, il se trouva un rebéle, qui osa attaquer & combattre ses dogmes, & se faire chef de parti. En disant ces mots, il me fit voir le cinquéme tableau, qui représentoit Aristote. Il y étoit peint enseignant dans le Lycée, & tenant un foudre à la main, dont il écrasoit & réduisoit en poudre tous les Philosophes qui l'avoient précédé.

Si cet habile homme revenoit au monde, dis-je en souriant, il seroit étrangement surpris de se voir foudroyé lui-même par nos Philosophes modernes. Il est vrai, repartit Eudoxe, que depuis la renaissance des lettres ce Prince de l'Ecole qu'on appelloit le confident de la nature, & qu'on disoit avoir trempé sa plume dans le bon sens, a éprouvé des fortunes bien différentes. Quelques-uns s'efforçant de l'élever jusqu'au troisiéme Ciel, n'ont point balancé à le mettre au nombre des Bienheureux

(*a*), & ont supposé comme un point clair & évident, qu'il avoit eu une connoissance anticipée de tous les mystéres du Christianisme. Il s'en est même trouvé parmi ceux là d'assez fous & d'assez impies, pour mettre ses écrits en paralléle avec les Livres sacrés, & pour faire un regard de son portrait & de celui de Jesus-Christ. D'autres n'ont point hésité à le ravaler au-dessous de tout ce qu'il y eut jamais d'Ecrivains le plus méprisables : à peine ont-ils daigné lui laisser l'ombre d'esprit & de jugement. Ceux-ci ont regardé tout ce qu'il a enseigné comme des Oracles, dont il n'étoit pas permis d'appeller : ceux-là ont condamné sans pitié toute sa doctrine, comme impie & abominable. Tous à mon avis, se sont laissés prévenir trop mal à propos en faveur ou au désavantage de ce Philosophe. J'avoue que tout ce qu'il a écrit n'est pas également sensé, clair & intéressant. Il s'y trouve beaucoup de choses séches, hazardées, douteuses, ou même absolument fausses, obscures, & quelquefois inintelligibles. En général le défaut de sa Philosophie est de donner trop peu à l'évidence, & de substituer les mots à la place des choses. Mais qui des Philosophes, je dis même des Phi-

(*a*) Voyez à ce sujet deux Ouvrages, dont l'un est intitulé : *du Salut d'Aristote* ; l'autre a pour titre, *ce qu'on peut avancer de plus probable touchant le salut d'Aristote*, &c.

losophes modernes des plus vantés, si on vouloit le mettre à l'alembicq, pourroit s'exempter absolument de ce reproche? Du reste dans tous ses Livres de belles Lettres, de Logique, de Morale ou de Physique, on ne peut nier qu'il n'ait fait paroître plus de génie, plus de bon sens, plus de pénétration, que tous ceux qui avoient écrit avant lui sur ces matiéres. Un peu plus d'expérience, ce qui est l'ouvrage du tems, auroit probablement purgé sa Doctrine d'un grand nombre d'erreurs qu'on y remarque. On est d'autant mieux fondé à le croire, qu'un homme de beaucoup d'esprit & de goût (*a*) n'a pas craint d'avancer, que dans ses Livres des Météores il avoit lui seul éclairci plus d'effets de la Nature, que tous les Modernes ensemble.

A l'égard de son Christianisme prétendu, c'est une fatuité digne tout au moins des Petites-Maisons: à peine est-il bien sûr, qu'il fût un honnête Payen. Sans parler du commerce criminel, qu'on l'accuse d'avoir entretenu avec Hermias; de l'idolâtrie, qu'on lui reproche dans sa passion conjugale; de l'Irréligion & de l'Athéisme, au sujet duquel on lui intenta un Procès, qui l'obligea de quitter Athènes pour se retirer à Chalcis, & qui le porta à sortir de ce

(*a*) Le P. Rapin, dans son *Parallèle de Platon & d'Aristote.*

monde par une mort précipitée (*a*) : sans m'arrêter, dis-je, à ce qui regarde ses mœurs, & à ce que nous ne sçavons que par des rapports vagues, l'éternité du monde, qu'il a hautement soutenue *ab antè* & *à post* (*b*) ; les trois substances uniques qu'il a établies, la Matiére, la Forme & la Privation ; & qu'il a regardées comme les trois principes effectifs de toutes choses ; la hardiesse avec laquelle il a osé nier la Providence, soutenant effrontément que l'Etre Suprême ne se mêle point des choses d'ici bas, qu'il ne veut pas même, & qu'il ne peut pas s'en mêler ; tout cela ne donne que trop lieu de penser, qu'il ne recon-

(*a*) Diogène Laërce dit qu'il s'empoisonna, pour éviter les poursuites de Médon Inquisiteur des Mystéres, devant lequel il étoit accusé d'impiété. D'autres, du nombre desquels sont S. Justin & S. Grégoire de Nazianze, prétendent qu'il se précipita dans l'Euripe. En ce tems-là il expliquoit à ses Disciples, dit ingénieusement le P. Daniel dans son *Voyage du Monde de Descartes* » la question du flux & du reflux de la » mer. Il leur avoit avoué, contre sa coutume, qu'il » n'y voyoit pas bien clair, & que cela le chagrinoit » fort. Delà ils conclurent sans hésiter, que c'étoit» là la cause de sa mort. Un d'eux l'écrivit hardiment » en divers endroits de la Gréce ; & comme s'il eût » été derriere lui dans le tems qu'il s'étoit jetté dans » l'eau, il ajouta les paroles qu'il avoit dites à la mer, » en se précipitant ! *Puisque je ne te puis comprendre*, » *comprens moi.* L'antithèse parut fort jolie : elle servit » a donner cours au bruit ; & c'est avec ce passe-port » qu'elle est venue jusqu'à nous. «

(*b*) Voyez Aristote, *De Cælo Lib.* 1. *Cap.* 10. & *Lib.* 2. *Cap.* 1. & Cicéron, *Acad. Quæst. Lib.* 4.

noissoit point de Dieu, ou qu'il n'en reconnoissoit que de nom. Disons mieux : à suivre sa Doctrine avec quelque attention, on a peine à ne pas rester persuadé, qu'il n'admettoit d'autre Divinité que la Nature, qu'il regardoit comme un principe actif, une cause pléniére, capable de tout par le pouvoir illimité qu'il lui attribue.

Je brûlois d'impatience d'en venir au fait. Aussi interrompant Eudoxe en cet endroit, il m'importe fort peu, du moins pour le présent, lui dis-je, de sçavoir ce qu'on doit penser de l'Orthodoxie d'Aristote : je crois même qu'assez peu de gens s'intéressent beaucoup aujourd'hui à sa réputation sur cet article. Il s'agit seulement ici de ses sentimens sur l'Ame des Bêtes. J'espére sur ce sujet, & à cette occasion, apprendre de vous ce que je n'ai jamais bien compris, je veux dire, ce que c'est que ces Formes substantielles dont il est le pére, auxquelles il attribuoit toutes les opérations des animaux, & que nos Péripatéticiens ont rendues si fameuses dans les Ecoles.

Vous êtes dans l'erreur, repartit Eudoxe, de mettre sur le compte de ce Philosophe des folies dont il est fort innocent, & qu'on ne doit imputer qu'à l'extravagance de ses Disciples. Ils l'ont habillé à leur maniére, tronqué, mutilé, défiguré, sans se mettre en peine s'ils prenoient bien ou

mal sa pensée. Ils lui ont prêté les idées les plus monstrueuses : ils lui ont fait parler un langage inintelligible ; & sur quelques principes obscurs qu'ils n'entendoient pas, ils l'ont fait le pére d'une infinité de petits Etres de raison, telles que les formes substantielles, les entités, les modalistés, &c. Tous mots vuides de sens, qui ne présentent aucune idée, & qui n'ont été imaginés, que pour éternise les disputes.

Pour ce qui est de l'Ame des Bêtes, bien loin qu'Aristote ait soutenu à ce sujet le systême des Formes substantielles, je ne sçai trop s'il seroit bien possible de définir, s'il a jamais eu aucune opinion fixe sur cet article. Dans ses Livres de l'Ame, il enseigne positivement, que celle des animaux est une substance corruptible : ailleurs il expose clairement l'hypothèse, qui fait des Bêtes de pures machines (*a*) ; & dans un autre endroit il leur refuse l'intelligence, leur accordant seulement une ombre de connoissance & de raison (*b*). Au bout de tout cela on est embarrassé à décider, lorsque dans quelques-uns de ses Ouvrages on voit ce même Philosophe attribuer aux animaux l'usage de la voix, qui certainement est incompatible avec une ame maté-

(*a*) Aristote, *De mot. Animal. cap* 7.

(*b*) Idem, *De Hist. Animal. lib.* 8. & 9. *cap.* 1. & *Ethic. lib.* 6. cap. 7.

rielle. La difficulté augmente, si l'on fait attention que pour exprimer l'Ame des Bêtes, il se sert du terme de Νοῦς, qui en Grec signifie *Pensée*, & que les Latins rendent par celui de *Mens.* Enfin pour comble d'embarras, non seulement on dispute de ce qu'il a pensé sur cette matiére; on ne convient pas même de ses véritables sentimens sur la nature de l'Ame humaine. Les uns croient qu'il n'est pas douteux, que dans ses Livres de l'Ame il n'établisse clairement son immortalité. D'autres soutiennent, qu'il y enseigne évidemment tout le contraire, & prétendent être en état de le démontrer. Ce qu'il y a de constant, est que sa définition de l'ame est fort équivoque (*a*); que dans quelques endroits il la représente comme formée de la même substance que les Astres, je veux dire de cette cinquiéme essence qui étoit de son invention, & qu'il croyoit n'avoir rien de commun avec aucun des quatre Elémens (*b*); que, selon les principes de sa Physique (*c*), rien ne peut être éternel dans sa durée, qui ne le soit aussi dans son origine; & qu'il se moque de Solon, qui a remis la félicité de l'homme après la mort, tems auquel, dit ce

(*a*) Il la définit, *l'acte premier du corps organique ayant la vie en puissance.*

(*b*) Voyez Cicéron, *Tuscul. Quæst. lib.* 1.

(*c*) Aristote, *De Cælo lib.* 1. *cap.* 12.

Philosophe, il n'y a plus ni bien ni mal à attendre. D'où je conclus, que puisqu'il n'a pas voulu s'expliquer plus clairement sur cet article, il est inutile de s'alambiquer l'esprit à chercher ce qu'il a crû au sujet de l'Ame des Bêtes.

On doit penser la même chose, continua Eudoxe, de ceux de ses Disciples qui lui succéderent dans le Lycée. Les plus célébres furent Théophraste, Démétrius de Phalére, Lycon, Ariston, Straton, &c. De ces Philosophes, aucun ne nous a rien appris sur la matiére, qui fait le sujet de vos recherches. Le dernier sur tout étoit un impie, qui bien loin d'être en état de nous fournir quelques découvertes sur la question de l'Ame des Bêtes, ne sçavoit pas même ce que c'étoit que Dieu. Il ne se signala, qu'en poussant jusqu'à l'extravagance le principe déja absurde & impertinent de son Maître, qu'il n'y a point d'autre Divinité que la Nature (a), sans se mettre en peine de définir ce qu'il entendoit par cette Nature, terme équivoque, qui peut avoir un bon sens dans un esprit qui pense bien, mais qui dans la bouche d'un Matérialiste, tel que Straton, ne signifie en effet que l'universalité des Etres. Après tout ne lui faisons pas un Procès pour un simple mot. La Nature qu'il admettoit pour

(a) Voyez Cicéron. *Academ. Quest. lib.* 2.

toute Divinité, valoit apparemment bien l'Infini d'Anaxagore, le Monde de Platon, l'Ame universelle de Pythagore, & de tant d'autres prétendus Sages.

Mais puisque nous sommes, ajouta-t'il, sur le chapitre de ces Philosophes Athées, peut-être ne serez-vous pas fâché de connoître quelques-uns de ceux qui se sont le plus distingués dans la Secte Eléatique. J'ai peine à comprendre, sur quel fondement un Moderne fort ingénieux semble avoir voulu nous les représenter comme des gens *d'une certaine trempe*, en qui il se trouvoit *assez d'étoffe, pour viser aux grandes choses.* (a). Je n'ose croire que ce soit à cause de l'audace insensée, avec laquelle ils affecterent de se signaler par des opinions, je ne dis pas seulement *extraordinaires*, mais impies & absurdes. Ce seroit nous donner une étrange idée, & de ses propres sentimens, & de cette *certaine trempe*, de cette *étoffe* qui, selon lui, est apparemment nécessaire, pour produire des génies grands & sublimes. Tout Auteur qui fait fumer l'encens devant l'Idole, ne doit-il pas craindre de donner lieu par-là de penser qu'il lui ressemble? Ce qu'il y a de constant, est que les Philosophes dont il s'agit ici, ont tous don-

(a) Voyez M. D. *Hist. Crit. de la Philosophie, Tom. II.* Liv. 5. Ch. 23. §. 1.

né plus ou moins dans les travers les plus ridicules.

De Xénophane.

En disant ces mots, Eudoxe me conduisit au tableau suivant. On y voyoit Xénophane le Télescope à la main, spéculant la Lune. Pour le coup, m'écriai-je à la vûe de ce portrait, le Peintre n'a pas observé le *costume*, ou il faut brûler tous les Livres, qui font honneur à Galilée de l'invention des Lunettes d'approche. Je ne sçai trop en effet, reprit modestement Eudoxe, s'il est aussi certain qu'on le dit, que l'invention dont vous parlez, de même que celle de la Boussole, soit uniquement dûe à nos Modernes. Du moins l'Antiquité nous fournit-elle divers faits, contre lesquels il est difficile de réclamer, & qui semblent donner un juste sujet de douter, que toutes deux soient si récentes. Au reste s'il est vrai, que l'usage du Télescope ait été absolument inconnu aux Anciens, il faut convenir que le Philosophe que vous voyez, devoit avoir la vûe bien perçante, puisque sans ce secours il put parvenir à découvrir dans la Lune, je ne dis pas seulement des montagnes & des vallées, des Villes & des Châteaux, mais encore des animaux & des hommes (*a*).

(*a*) *Habitari ait Xenophanes in Lunâ, eamque esse terr*

A ce compte, dis-je à Eudoxe, cet habile homme ne pouvoit manquer d'admettre la Pluralité des Mondes. Vous l'avez deviné, me répondit-il; & ce Dogme fut également soutenu par les principaux de ses Disciples, Mélissus, Parménide & Zénon d'Elée (*a*). Mais la Doctrine distinctive de cette Secte rouloit principalement sur deux points. Le premier consistoit à ne reconnoître dans cet Univers qu'une substance Unique, immuable, éternelle, infinie, qui étoit tout, & qui étoit Dieu (*b*). Ce principe également impie & absurde, qui confond le Créateur avec la créature, & qui est le principe favori de tous les Matérialistes anciens & modernes, étoit suivi d'un autre à peu près aussi extravagant: c'est qu'on ne peut compter sur rien dans la vie;

ram multarum urbium & montium. Cicer. *Acad. Quest. lib.* 4.

(*a*) Voyez Diogène Laërce, *in Xenophane & Zenone Eleate.* Lucien attribue ce sentiment à plusieurs Philosophes dans le premier Livre de son Histoire véritable; & si les vers que Proculus rapporte comme d'Orphée, étoient véritablement de ce Poëte, il faudroit en conclure, que cette opinion étoit fort ancienne, puisqu'on y lit, que la Lune contient des Villes, des Châteaux, & autres habitations semblables.

(*b*) *Xenophanes.. unum esse omnia, neque id esse mutabile, & id esse Deum, neque natum usquàm, & sempiternum.. Melissus, hoc, quod esset infinitum & immutabile, & fuisse semper, & fore.* Cicer. *ubi suprà.* Voyez aussi Eusebe, *Præ. Ev. lib.* 1.

que dans le monde tout n'est qu'apparence & illusion ; & qu'il n'est ici bas rien de réel, de constant & de véritabe. Zénon d'Elée poussa cette absurdité jusqu'à soutenir, qu'il n'y avoit même rien du tout, & qu'un homme raisonnable devoit douter de sa propre existence. Pour oser avancer de tels paradoxes, il faut être plus que fou : il faut ne sçavoir pas rougir.

Je ne pense pas, ajouta Eudoxe en s'adressant à moi, que vous attendiez des Philosophes *de cette trempe* aucun systême sur l'Ame des Bêtes. Mais je me rappelle à cette occasion un trait de Xénophane, qui mérite de n'être point oublié. Ce Philosophe déplorant la vanité & la présomption de l'homme, ne pouvoit assez s'étonner, que de toutes les figures, il n'en vit point de plus belle que la sienne. Il est tellement prévenu de cette idée flatteuse, ajoutoit-il, que s'il veut donner une forme à la Divinité, il ne se la représente jamais que sous celle d'un homme (*a*). Delà il concluoit plaisamment, que si les animaux se forgeoient des Dieux, comme, selon lui, la chose étoit très-vraisemblable, ils ne leur donnoient point sans doute d'autre figure

(*a*) *Ità est informatum & anticipatum mentibus nostris, ut homini, cùm de Deo cogitat, forma occurrat humana*, Cicer. *De Nat. Deor, lib.* 1.

que la leur (*a*). Tant il est vrai, que la nature flatte, & se recherche en tout elle-même (*b*).

De Démocrite, & d'Héraclite.

Le septiéme tableau occupoit un des bouts de la galerie. Le peintre y avoit figuré, d'un côté Démocrite riant de toute sa force, de l'autre Héraclite pleurant à chaudes larmes, & une troupe d'enfans courans après eux comme après deux foux. C'est ainsi, dis-je en regardant Eudoxe, que la moitié du monde se rit de l'autre. Il est vrai me répondit-il; & il est encore certain, que les rieurs sont assez souvent les premiers à apprêter à rire. Par exemple, cet Homme *sage*, ce *Philosophe habile & d'un génie profond*, cet *esprit supérieur* (*c*) que vous voyez rire de si bon cœur de la folie du genre humain, étoit regardé lui-même comme une insensé par tous ses compatriotes, qui par charité, & par pure bonté d'ame, lui envoyerent Hipocrate, pour le guérir de sa manie. Je ne dis rien de son sentiment sur les Mondes, dont il admettoit non pas une

(*a*) Voyez S. Clément d'Alex. *Stromat. lib.* 7.

(*b*) *Tam blanda conciliatrix, & tam sui est lena ipsa natura.* Cicer. *ubi suprà.*

(*c*) M. D.. *Hist. Crit. de la Philosophie, Tom. II. liv.* 5. *Ch.* 24. §. 1. 2. *& suiv.*

pluralité mais une infinité (*a*). A l'égard de ſon ſyſtême des Atomes, nous y viendrons dans un moment. Il ſe laiſſa mourir de faim, au rapport d'Athénée (*b*) ; ſelon d'autres il fut mangé des poux : digne fin d'un ſi honnête homme. Doit-on être ſurpris, qu'un Philoſope de cette trempe crût la vérité cachée au fond d'un puits? En s'aveuglant lui-même des yeux de l'eſprit, plus encore que de ceux du corps (*c*), ne s'étoit-il pas mis hors d'état de l'appercevoir, malgré l'éclat lumineux dont elle brille ?

A l'égard d'Héraclite, il avoit de lui-même des ſentimens bien différens de ceux de ſon compagnon. Bien loin de croire comme lui qu'il lui fût impoſſible de parvenir à la connoiſſance de la vérité, il ſe vantoit de tout ſçavoir. C'étoit un homme d'une ambition ſi outrée, qu'il oſa prier un de ſes amis de mettre après ſa mort un ſerpent dans ſon lit, afin qu'on crût qu'il avoit été tranſporté au Ciel, & reçu au nombre des Dieux. Sur cet échantillon, il eſt aiſé

(*a*) Voyez Cicéron, *ubi ſuprà*, & Diog. Laërce, *in Democrito.*

(*b*) Lucréce ſemble appuyer ce ſentiment par ces vers.

. . . . Poſtquàm natura, vetuſtas
Admonuit memores motus langueſcere mentis,
Sponte ſuâ letho caput obvius obtulit ultrò.

Voyez Aulu-Gelle, *Noct. Attic. lib.* 10.

de s'imaginer, que les pleurs qu'on voyoit sans cesse couler de ses yeux, ne procédoient pas d'un pur mouvement de compassion pour les miséres du genre humain. Ce fou mélancolique étoit assez vain, pour se croire le seul sage, le seul homme d'esprit, le seul homme éclairé; & les larmes qu'il versoit continuellement trouvoient leur source dans la pitié méprisante qu'il avoit de l'aveuglement de ses semblables.

Son systême philosophique n'étoit pas moins extravagant que la haute opinion qu'il avoit conçue de lui-même. Avant lui, l'eau chez Thalès, l'air chez Anaximènes, étoient le seul élément primordial, qui avoit produit ce vaste Univers & tous les êtres qu'il renferme. Par esprit de contradiction ou autrement, Héraclite donna dans un ridicule tout opposé, & soutint que le feu étoit le principe de toutes choses (*a*). De cette belle découverte suivoit une foule de conséquence également folles ou absurdes : par exemple, que Dieu n'est qu'un feu clair & actif (*b*); que l'ame n'est de même qu'un feu ardent, qui, selon le dégré de chaleur qui lui est propre, rend l'un vif, ingénieux, spirituel, intelligent & éclairé, l'autre lourd, froid, massif, pesant & insipide; que tout

(*a*) Diog. Laërce, *in Heraclito.*

(*b*) C'est la définition qu'Héraclite en donne dans S. Clément d'Alexandrie, *Stromat. lib* 5.

ce que les Hommes ont crû dans tous les tems de plus contraire au feu, l'eau, la pluye, la neige, la glace, n'est autre chose en effet que cet élément, moins actif dans ces corps que dans certains autres; que tout ce que nous voyons, tout ce que nous touchons, tout ce qui nous charme & qui nous plaît, n'est que du feu; qu'en sablant le vin de Champagne, l'yvrogne avale des torrens de feu; & qu'en croyant manger un bon morceau, le gourmand ne savoure que du feu, plus subtil dans le turbot & la perdrix, que dans le bœuf & dans la carpe; que nous ne sommes nous-mêmes que du feu, feu grégois dans ceux-ci, dans ceux-là feu d'artifice & feu de paille, feu qui brille dans les uns, & qui dans les autres ne rend qu'une lueur bien pâle & bien sombre, feu qui brûle quelques-uns d'une noble ardeur, & qui n'allume dans plusieurs que de honteuses flâmes; qu'en un mot nos péres étoient bien simples, & que le peuple est encore aujourd'hui bien sot & bien ignorant, de regarder comme des Sorciers & des Enchanteurs ces Charlatans, qui l'amusent en avalant du feu, & en jettant des flâmes par la bouche, puisque rien n'est plus naturel; & que si nous avions de meilleurs yeux, il n'y a point d'homme soit qu'il mange, soit qu'il respire, en qui nous ne pussions admirer le même miracle.

Suivant ce principe merveilleux, continua Eudoxe, il n'eſt pas difficile d'imaginer ce qu'on doit penſer de l'ame des Bêtes. Ce n'eſt ſans doute, comme l'ame humaine, qu'un feu un peu moins vif, un peu moins ardent, un peu moins ſubtil, un peu plus ſombre & plus groſſier dans la brute, que dans l'homme. Un dégré d'activité de plus, le Singe auroit été le Comédien le plus parfait; & au lieu de ſon jargon de cuiſine ou d'antichambre, le Perroquet devenu prédicateur nous eût entretenu de la morale la plus ſublime.

Ce qui m'embarraſſe dans ce brillant ſyſtême, ajouta-t'il, eſt ce qu'aſſûroient l'Auteur & les Sectateurs de cette opinion, que rien n'étoit plus triſte ni plus déplorable, que de ſe noyer, parce que dans ce genre de mort l'Homme étoit anéanti tout entier, que l'ame périſſoit comme le corps, & s'éteignoit dans l'eau. C'eſt pour cette raiſon, diſoit bonnement Syneſius Evêque de Ptolémaïde (a), que l'ame d'Ajax ne ſe trouve point dans les Enfers, parce qu'il s'étoit noyé. Mais s'il étoit vrai, comme il n'eſt pas permis d'en douter dans les principes d'Héraclite, que l'eau ne fut en effet qu'un feu différemment configuré, comment ce feu feroit-il capable d'éteindre une autre feu? ſi l'ame de l'homme s'anéantit dans

(a) Sineſius. *Epiſt.* 4.

l'eau, comment celle des poissons, qui sans doute n'est aussi qu'un feu d'une espéce beaucoup moins brillante & moins active, se conserve-t'elle sans s'éteindre dans le sein des fleuves & des mers ? Comment Héraclite lui-même ne craignoit-il point de noyer la sienne dans ses larmes ? Quoiqu'il en soit de ces petites difficultés ausquelles ce Philosophe répondoit sans doute aussi clairement & aussi péremptoirement, que nos Philosophes modernes sçavent résoudre celles qu'on leur propose, il y a lieu de croire, que sa doctrine fit de son tems de très grands progrès. Au moins ne peut-on nier, qu'elle ne se conserve encore parmi nous, & qu'elle n'y soit même répandue, puisque parmi le beau sexe sur tout, il se trouve tant de personnes qui craignent l'eau comme le feu. Je serois tenté de croire, qu'entre les bêtes qui se mêlent de philosopher, (car qui ne philosophe pas dans ce monde ci ?) la race des Chats auroit adopté ce systême par préférence. L'aversion sage que ces animaux font paroître pour l'eau, & la crainte prudente qu'ils ont de se mouiller, ne laissent aucun sujet de douter, qu'ils ne soient fortement imbus des maximes de cette Philosophie.

D'Epicure

Eudoxe finit par ce badinage ; & nous passâmes au huitiéme tableau, qui étoit en retour. Epicure y étoit représenté environné ; disons mieux, absorbé dans une multitude innombrable de petits corps presque imperceptibles, tous solides & impénétrables à l'acier le plus tranchant, tous fort lissés & très-polis, & tous cependant hérissés de petits crochets, ni colorés, ni sonores, ni agréables ou désagréables au goût ou à l'odorat, mais qui liés ensemble, & accrochés d'une certaine façon, pouvoient produire des sons, des couleurs; des odeurs & des saveurs. Toute cette masse de poussiére nageant dans le vuide, étoit dans une agitation extrême ; & dans leur mouvement violent & continuel, c'étoit un plaisir de voir ces petits corps aller former dans un endroit une citrouille, ou un moulin à vent, dans l'autre une fleur ou une grenouille. Je m'arrêtai sur tout avec admiration à considérer l'activité avec laquelle ces petits créateurs travailloient dans un coin à la construction d'un monde. Après s'être souvent accrochés & décrochés, & avoir formé mille figures bisarres qui ne ressembloient à rien, ils vinrent enfin à bout de leur édifice ; & je vis paroître avec le plus grand étonne-

ment un monde très réel, & fourni, ainsi que le nôtre, de toutes ses dépendances; d'une terre environnée de mers, distribuée en plaines & en montagnes, revêtue d'arbres & de plantes, peuplée même d'hommes & d'animaux, dont quelques-uns à demiformés ne faisoient encore que d'éclore, & sembloient attendre que quelqu'heureux hazard vînt pourvoir les uns d'une tête ou d'un bras, les autres d'une aîle, d'une jambe, ou d'une queuë, qui manquoit à leur équipage. Ce monde d'Epicure étoit éclairé, comme celui-ci, par un Soleil, dont la grandeur n'excédoit pas celle d'un bassin, quoique nos Astronomes veuillent nous faire accroire le contraire (*a*). Il y avoit aussi une Lune, des Planettes, des Astres, des Cieux *parfaitement bien dessinés*. Il n'y manquoit que des Dieux pour les habiter : mais Eudoxe me dit qu'il ne falloit pas prendre garde à cela; que dans ce monde corpusculaire les Dieux n'étoient pas faits comme ailleurs, ce qui m'empêchoit de les distinguer; que ce n'étoient que des Divinités en figure, qui n'avoient de réel que quelques traits & des contours, des Dieux transparens & de papier maché, qui dès

(*a*) Epicurus, *Solem dixit tantum, quantus videtur.* Diog. Laërt. *in Epicuro* : ce qui a fait dire à Lucrèce, Liv. 5.

Quid quid id est, nihilo fertur majore figurâ,
Quàm nostris oculis, quod cernimus, esse videtur.

qu'on crachoit dessus, disparoissoient, & se dissipoient comme la fumée (*a*).

Je me le tins pour dit ; & je conçus qu'en effet dans ce systême des Atomes, dont Epicure ne fut pourtant point le pére, quoiqu'en pense un Moderne fort ingénieux (*b*), qui avance froidement que ce Philosophe *ne s'enrichissoit point des dépouilles d'autrui*, tandis que toute l'Antiquité nous crie, que tout ce qu'il a enseigné, il l'avoit volé à Démocrite son maître, qui le tenoit lui-même de Leucippe (*c*) : je conçus, dis-je, que dans ce systême, où le vuide & les Atomes peuvent seuls, sans autre secours, former ce que nous appellons Sagesse suprême, Providence, Intelligence infinie, on n'avoit pas besoin de Dieux. Delà je conclus, que ces Philosophes atomistes ayant fait si peu d'honneur à la Divinité, ils n'avoient par eu sans doute plus d'égards pour l'ame humaine & pour celle des Bêtes ; qu'ils ne regardoient apparemment l'une & l'autre, que comme un

(*a*) *Neque enim tam desipiens fuisset Epicurus, ut homunculis similem Deum fingeret, lineamentis duntaxat extremis, non habitu solido. . . exilem quemdam atque perlucidum*, &c. Cicer. *de Nat. Deor. Lib.* 1.

(*b*) M. D... *Hist. Crit. de la Philosophie*, *Tome* II. *Liv.* 5. *Ch.* 25. §. 2.

(*c*) Voyez entr'autres Cicéron, *De Finib. Lib.* 5. & *De Nat. Deor. Lib.* 2.

composé d'atomes plus au moins subtils & déliés ; & que puisque dans leur principe la pensée pouvoit convenir à la matiére, puisque tout matériel qu'ils le supposoient, l'homme ne laissoit pas d'être capable de penser, ils étendoient vraisemblablement la même grace aux animaux, & les croyoient doués de raison & d'intelligence.

Eudoxe me confirma dans mon sentiment, & me fit remarquer je ne sçai combien d'autres petits mondes tout semblables, qui par l'adhésion & la réunion de ces petits corps, ou Atomes, se formoient en même-tems dans divers autres endroits du tableau. De ces mondes, les uns encore tout-à-fait brutes & à demi ébauchés, n'avoient qu'un Soleil, & point de Lune, point de Planettes, point de terre, ni d'hommes ou d'animaux pour les habiter : les Atomes travailloient à s'accrocher, pour leur bâtir tout cet accompagnement. Dans d'autres un peu moins imparfaits on appercevoit une terre & des habitans, mais point d'Astres pour les éclairer : ceux-là espéroient, que le même hasard qui leur avoit donné l'être, portant ces petits corps à s'accrocher, leur accorderoit encore l'usage des yeux & de la lumiére. Quelques autres de ces mondes sembloient parfaits, & fournis suffisamment de tout ce qui leur appartenoit : mais dans l'instant que je les admirois comme quel-

que chose de réel & de solide, je vis que je ne voyois plus rien. Un chaos affreux succéda à cette charmante perspective. Les Atomes se décrocherent ; les mondes se détruisirent, & rentrerent aussi-tôt dans le néant d'où ils étoient sortis. De ces petits corps qui les avoient formés, les uns profitant de leur liberté, allerent s'amuser dans un coin à produire, ceux-ci un champignon, ceux-là une asperge & une morille. Quelques autres sans se dégoûter, recommencerent sur nouveaux frais la construction d'un autre monde. L'ardeur avec laquelle ils s'y prenoient, ou si Démocrite & Epicure l'aiment mieux, l'heureux hasard qui les guidoit, les fit avancer beaucoup en fort peu de tems : au bout d'un instant on y distinguoit déja des girouettes, des marmousets & des poupées. Ce qui me réjouit le plus, fut de voir un corps entier de ces Atomes se détacher, & aller s'établir dans la tête de notre Philosophe. Là se trouvant parfaitement à l'aise, (car nulle part ailleurs le vuide ne leur offroit un plus beau champ, pour exercer tous leurs mouvemens ;) on imagineroit à peine, combien de mondes ils construisirent, combien ils en anéantirent en un quart d'heure : le nombre en étoit infini.

Eudoxe qui observoit tous mes mouvemens, lisoit dans mes yeux le plaisir mêlé

de surprise, que me causoit un spectacle si nouveau & si étrange. Vous voyez, me dit-il, dans cette peinture une image naturelle & sensible de tout ce systême des Atomes. Ces petits corps étant éternellement agités dans un vuide infini, il arrive par un pur effet du hasard, que de cette masse immense quelques portions se lient & s'accrochent les unes aux autres, demeurent ensuite liées & accrochées de cette sorte plus ou moins long-tems; enfin se décrochent & se détachent, & retournent dans le mouvement confus où elles étoient auparavant, jusqu'à ce que par un autre hasard elles s'accrochent de nouveau. Notre monde n'est donc autre chose dans ces principes, qu'un amas d'Atomes, qui s'étant accrochés ensemble, ont formé ainsi l'Univers avec tous les êtres animés & inanimés qu'il renferme. Et parce que le nombre des Atomes, ainsi que l'espace ou le vuide qui les contient, est infini, il s'ensuit qu'il peut se former continuellement une infinité de mondes, & s'en détruire une autre infinité, les Atomes ne faisant autre chose pendant toute l'éternité, que se mouvoir, s'accrocher & se décrocher, c'est-à-dire, étant sans cesse occupés à faire des mondes & à les défaire.

Ce systême impie & absurde, continua-t'il, a été trop solidement combattu par un

illustre Moderne (*a*), dont l'Eglise & les Lettres pleureront long-tems la perte, pour que je m'amuse ici à le réfuter. Il est injurieux également, & à la Divinité, puisqu'il la prive d'un de ses principaux attributs, qui est d'avoir donné l'être à toutes les créatures ; & à la raison humaine, à qui on ne persuadera jamais, que l'ordre si beau, si frappant & si merveilleux, qu'offre à nos regards ce vaste univers, ne soit que l'effet d'un hasard aveugle. Mais sans entrer, ajouta-t'il, dans toutes les absurdités de cette Doctrine, ne trouvez-vous pas beaucoup de rapport, beaucoup de conformité entre ce systême & quelqu'un de ceux de nos Philosophes modernes? Si je ne craignois de me trop avancer, lui répondis-je, je croirois volontiers que Démocrite & Epicure ont donné la premiére idée des Tourbillons, & que le systême des Atomes est l'original, dont, à l'athéisme près, celui de Descartes n'est que la copie un peu contrefaite.

Je vous sçais bon gré, repartit Eudoxe, d'appréhender le coup de patte. Un illustre & sçavant Prélat n'en a pas été exempt, pour avoir avancé la même opinion; & *le dévot* Historien Critique de la Philosophie qui dans les plus fous des Anciens ne

(*a*) Feu M. le Cardinal de Polignac, dans son *Anti-Lucréce.*

voit que des génies sublimes, des esprits transcendans, est si peu prévenu en faveur de *ses contemporains*, que sous prétexte d'embrasser leur parti, il a crû pouvoir en prendre occasion de jetter un air ridicule sur *le pieux Evêque d'Avranches* (*a*). A vous dire le vrai, jamais rien ne m'a plus surpris, que cette Epithéte appliquée au célébre M. Huet, que les sçavans de son tems & du nôtre n'ont jamais apostrophé de cette maniére. l'Auteur si tolérant & si indulgent en matiére de Religion, auroit bien dû paroître un peu moins zélé en fait de littérature. Eût-il raison pour le fond, il devoit du moins ménager ses termes, & faire attention, que de quelque estime dont le Public veuille bien l'honorer, il y aura toujours fort loin de l'Histoire Critique de la Philosophie à la Démonstration Evangélique.

A l'égard du fond, continua-t'il, s'il étoit ici question de justifier le sçavant Prélat dont je viens de parler, il me seroit aisé de faire voir qu'à l'impiété près, à la réserve de quelques changemens peu considérables, le Monde d'Epicure est le prototype sur lequel celui de Descartes a été moulé. Je ne parle point des Tourbillons de ce dernier; ils ne sont pas plus de lui, que de Jean de Vert: ils ne sont pas même de l'in-

(*a*) M. D... *Hist. Crit. de la Philosophie*, *Tom.* II. Liv. 5. Ch. 23. §. 8.

vention d'Epicure ou de Démocrite, puisque toute l'Antiquité en a fait honneur à Anaxagore (*a*).

Pendant ce discours, je cherchois des yeux si parmi les tableaux qui nous restoient à voir, je n'appercevrois point Pyrrhon ou quelqu'un de ses Eléves. Mais je n'en découvris aucune trace ; & en ayant marqué ma surprise à Eudoxe, il me répondit, que la chose ne pouvoit être autrement ; que comme ces Philosophes avoient pour principe de douter de tout, il n'avoit pas crû pouvoir se mieux conformer à leur doctrine, qu'en doutant s'ils méritoient d'être placés dans sa galerie ; & que comme dans tout leur systême il n'avoit trouvé aucune raison de se déterminer, il demeuroit dans son doute, attendant à se décider, qu'ils lui eussent fourni de nouveaux Mémoires sur cet article. Du reste ajouta-t'il, quelles lumiéres attendez-vous de ces insensés sur la matiére qui fait le sujet de vos recherches ? Demandez leur ce qu'ils en pensent ? Ils vous répondront, qu'ils ont raison de douter, si la prééminence que l'homme affecte dans le monde, lui appartient ; s'il a droit de se mettre au-dessus des animaux, & de se croire plus sage qu'eux & plus raisonnable : qu'il semble même assez inférieur

(*a*) Voyez ce qui en a été dit à l'article de ce Philosophe ; & Plutarque, *De Placit. Philos. Lib.* 2, *Cap.* 23.

à eux; puisque favorisés de la Nature beaucoup plus que lui, ils reçoivent d'elle presque en naissant, tout ce qui est nécessaire à la vie qu'ils doivent mener. Voilà, continua-t'il, où aboutit ce Dogme absurde, qu'on a baptisé je ne sçai pourquoi du titre de Pyrrhonisme, & qu'on pouvoit appeller de même de tout autre nom, puisque les Philosophes Académiciens comme les Eléatiques, Arcésilas, Xénophane, Parménide & les autres l'ont enseigné & soutenu, & que plusieurs d'entr'eux l'ont poussé aussi loin, que Pyrrhon, ou les plus outrés de ses Disciples.

De Zénon.

En disant ces mots, Eudoxe me conduisit à l'autre bout de la galerie, où dans le tableau, aussi en retour, il me fit voir Zénon chef de la Secte des Stoïciens, ou du Portique. Jamais je ne fus plus étonné, que de n'appercevoir dans ce fameux Chef de parti qu'un monstre difforme & tout contrefait, enflé comme un balon, & prêt à crêver de toutes parts, tant il étoit rempli de lui-même. A ce portrait, je reconnus l'orgueil insupportable & extravagant, qui fut toujours depuis le caractére distinctif de ceux de sa Secte. Mais ce qui me surprit le plus, fut qu'au travers d'un dehors austére

& rébarbaratif dont il se tenoit tout hérissé, il ne paroissoit pas fâché de laisser entrevoir un air agréable, & un goût de volupté, qui ne jouoit point du tout avec sa morale sévére. Je demandai à Eudoxe ce que signifioit ce contraste bisarre ; & il me répondit, que c'étoit l'image de la Doctrine de ce Philosophe. Car ne vous imaginez pas, dit-il, qu'elle roulât toute entiére sur ces grands principes, si capables d'effrayer les sots à qui ils en imposent, & qui ne sont propres qu'à découvrir aux gens sensés toute l'absurdité de celui qui les propose : que la douleur n'est point un mal ; que tous les péchés sont égaux ; que le souverain bien consiste dans la Vertu ; que tout se fait par une nécessité fatale appellée *le Destin*, qui lie les mains à Jupiter même (*a*). Ces maximes austéres & de parade, ce prétendu Sage sçavoit les égayer par des préceptes plus flatteurs. Il enseignoit, par exemple, que les femmes doivent être communes ; & à ce Dogme commode, il joignoit celui-ci, que l'ame périt avec le corps, afin d'ôter aux gens de bien l'espérance des récompenses, & aux méchans la crainte des châtimens dans une autre vie. C'est ainsi que se soutenoit la sévérité de sa Morale. Il disoit aussi agréablement, que s'il n'étoit pas permis aux Sages d'aimer, il n'y auroit

(*a*) Voyez Diog. Laërce, *in Zenone.*

rien de plus misérable que les Belles, parce qu'elles ne seroient aimées que des sots. Un jour sortant de son Ecole, il tomba; & s'étant cassé un doigt: *O mort*, s'écria-t'il, *tu m'appelles; je te suis*. Tout de suite il s'étrangla, ou s'empoisonna (a); peu importe. » Quand on a vécu quatre-vingts » ans, disoit le Connétable de Montmorenci, on doit sçavoir mourir un quart d'heu» re. « C'est M. D... qui rappore ce beau mot (b) à l'occasion de la mort de Zénon. L'application est heureuse & tout-à-fait juste: c'est dommage, qu'il y ait un peu de différence entre *sçavoir mourir*, & se défaire soi-même.

Le reste de la Doctrine du Portique, continua Eudoxe, étoit monté sur le même ton que ce que vous venez d'en voir, c'est-à-dire, aussi absurde. On y admettoit une espéce d'ame universelle du monde, qui ne différoit que du côté de l'expression de celle des anciens Philosophes. On y enseignoit, que Dieu & la Nature sont la même chose; & que la Nature est ce qui renferme le Monde, ce qui lui donne l'être & l'existence: Qu'en ce sens Dieu est répandu par-tout, & que tout est Dieu, le Soleil & la Lune, les Astres, la Terre & la

(a) Diog. Laërce, *ubi suprà*.

(b) *Hist. Crit. de la Philosophie*, *Tom. II*. Liv. 5. Ch. 28. §. 3.

Mer : Que tous les Etres ont parconséquent la même origine ; & que toutes les perfections répandues dans les divers êtres que le Monde contient, se trouvent réunies dans le monde même : qu'il pense, qu'il raisonne, qu'il a de l'intelligence & du sentiment ; qu'il s'est fait lui-même, & qu'il se meut & se gouverne par la sagesse qui lui est propre (*a*).

Pour prouver que le monde est raisonnable, Zénon se servoit de cet argument. Ce qui est doué de raison est meilleur que ce qui en est privé : le Monde est ce qu'il y a de meilleur donc le Monde est raisonnable. C'est ainsi que ce Philosophe & sa secte abusoient des termes, pour en imposer aux autres par des équivoques, des subtilités & des sophismes. Cicéron se moque avec justice de ce raisonnement (*b*). » Il n'y a rien, » dit-il, de meilleur sur la terre, que la vil» le de Rome. Dirons-nous pour cela, qu'el» le a en partage la raison, la pensée & l'in» telligence ? ou bien, parce qu'elle est in» capable de sentiment, serons-nous forcé » d'avouer qu'on doit lui préférer une four-

(*a*) *Nec magis approbabit nunc lucere, quàm quia Stoïcus est, hunc mundum esse sapientem, habere mentem ; quæ se, & ipsum fabricata sit, & omnia moderetur, moveat, regat. Erit persuasum etiam, Solem, Lunam, Stellas omnes, terram, mare, Deos esse ; quòd quædam animalis intelligentia per omnia ea permeat & transeat.* Cicer. *Acad. Quæst.* Lib. 4.

(*b*) *De Nat. Deor.* Lib. 3.

» mi, qui a non seulement du sentiment,
» mais même de l'intelligence, de la raison
» & de la mémoire ? Par cette raison on
» prouvera de même que le Monde est ca-
» pable de lire un livre. Car en raisonnant
» comme Zénon, on dira : ce qui est lettré
» est meilleur, que ce qui ne l'est pas : or il
» n'y a rien de meilleur que le monde ; donc
» le Monde est lettré. De ce même princi-
» pe on pourra conclure, qu'il est encore
» Orateur, Mathématicien, Musicien, Phi-
» lologue & Philosophe » ; & au bout de
tout cela on dira,

Chrisologue est tout & n'est rien (a),

ajouta Eudoxe, en éclatant de rire.

Toute la Compagnie applaudit à cette chute ; & lui, sans s'étonner, continuant son discours : j'aurois encore, dit-il, mille belles choses à vous apprendre de cette Philosophie si prônée des Stoïciens. Mais à l'égard de l'ame des Bêtes, ajouta-t'il en s'adressant à moi, il faut, mon cher, vous en tenir à ce que peuvent vous en indiquer les principes généraux, que je viens de vous exposer. Tous les Etres, dit Zénon, ont la même origine ; tous sont Dieu : l'Homme n'a donc en ce point aucun avantage sur la Brute. Le principe qui anime l'un & l'autre n'est point différent ; & l'insecte

(a) Rousseau dans ses Epigrammes.

le plus méprisable & le plus vil n'est pas moins une portion de la Divinité, que le plus grand Roi de la terre.

Telles sont, ajouta Eudoxe, les suites naturelles du systême Stoïcien. Pour soutenir une doctrine aussi monstrueuse, le Portique inventa mille subtilités, mille sophismes, mille argumens captieux, dont il n'étoit pas aisé de démêler le faux & l'absurdité. Chrysippe, dont j'ai déja parlé (*a*), & qui fut un des principaux arcboutans de cette Secte, se distingua sur-tout dans ce genre d'escrime. Cet honnête homme marchant sur les traces de Zénon son maître, avoit trouvé le secret d'adoucir & d'humaniser l'austéritéde ses préceptes, au point même d'autoriser le commerce avec sa mére, ses filles, ses sœurs & toutes sortes de femmes. Il aimoit à boire, & soutenoit qu'un homme sage devoit être toujours prêt à faire trois fois la culbute, pourvû qu'il y eut un talent à gagner (*b*). Car l'orgueil & l'intérêt furent toujours la boussole, qui dirigea la sagesse Stoïque. Quelques uns prétendent, que Chrysippe s'étouffa en sablant une rasade de vin doux (*c*). D'autres rapportent

(*a*) Voyez plus haut, article de Socrate & de ses Disciples.

(*b*) Plutarque, *de Consol. Cap.* 30.

(*c*) *Largiore dulcis meri haustu suffocatus est.* Diog. Laërt. *in Chrysippo.*

ſa mort différemment. Ils diſent (a), que voyant un Ane, qui mangeoit de bon appétit un plat de figues, qu'on avoit apprêté pour ſa table, il commanda qu'on apportât du vin dans un ſceau, afin qu'il ne mangeât point ſans boire. L'Ane en avala cinq ou ſix pintes en deux traits; & le Philoſophe y prit tant de plaiſir, qu'il en mourut à force de rire. Ici je m'arrête pour laiſſer au Lecteur le tems de faire quelques réflexions ſur la mort ſinguliére de quelques uns de ces Philoſophes de l'antiquité que les Ecrivains ont voulu rendre ſi célébres. Phérécides mourut mangé des poux ou des vers. Pythagore fut aſſaſſiné, parce qu'il ne voulut pas ſauver ſa vie en traverſant un champ planté de légume. Empedocle par vanité ſe précipita dans un des ſoupiraux du Mont-Etna. Lucien fait écraſer par la foudre l'impie Anaxagore. Socrate fut forcé d'avaler la Ciguë. Ariſtote s'empoiſonna parce qu'il étoit pourſuivi pour impiété, ou ſe précipita dans l'Euripe. Démocrite ſe laiſſa mourir de faim, & Chryſippe; comme je viens de le dire, s'étouffa en bûvant du vin doux, ou en riant de voir un Ane boire en ſa préſence. Les réflexions ſont déja faites ſans doute ſur ces mots ridicules & biſarres & le mépris; je gage, a déja pris la place de la haute eſtime que, mal-à-propos

(a) Diog. Laërce, *ubi ſuprà.*

on nous avoit inſpirée pour ces figures colloſſales de l'antiquité payenne ; pour moi ſi je ne craignois de leur reſſembler ; & ſi d'autres conſidérations ne me retenoient, je crois que je mourrois à force de rire de leurs folies. Dieu préſerve nos Philoſophes modernes d'un ſort pareil à celui de leurs devanciers.

De l'Ecole d'Alexandrie.

Il ne nous reſtoit plus qu'un tableau à voir. Il occupoit le bout de la galerie où nous nous trouvions, en regard avec celui de Démocrite & d'Héraclite, & repréſentoit la fameuſe Ecole d'Alexandrie, fondée par les ſoins & par les libéralités du premier des Ptolomées, & logée dans le Palais même de ce Prince. Mais au lieu de ce grand nombre d'hommes habiles & éclairés, qu'il avoit eu deſſein d'y raſſembler de toutes les parties de la Gréce, pour s'y occuper à la perfection des Sciences, je fus fort ſurpris de n'y appercevoir que des Paons & des Perroquets, des Poules pintades, des Demoiſelles de Numidie, même des Oiſons, des Dindons & des Pourceaux. Je demandai à Eudoxe la raiſon de cette étrange changement. Sommes-nous encore lui dis-je, au tems des fables & des métamorphoſes ! Seroit-ce l'art des Circés & des Mé-

dées, qui auroit ainsi transformé l'Académie d'Isis & de Sérapis en voliére & en basse-cour !

Vous voyez, me répondit-il, une triste image des funestes effets, que sont capables de produire dans les Lettres l'abondance & le trop d'éclat. Si les graces & les faveurs de la Cour sont propres à les faire fleurir, son trop grand voisinage leur fait respirer un air contagieux, qui les flétrit & les desséche : elles perdent insensiblement sous ce climat leur embonpoint & tout leur suc. Il est beau pour un Prince d'approcher les Muses du Trône : mais qu'il est dangereux pour elles de s'enyvrer de ses douceurs ! Elles sont vierges & bocagéres ; la fréquentation du grand monde en fait des Courtisanes & des Prostituées.

L'Ecole d'Alexandrie n'éprouva que trop, ajouta Eudoxe, la vérité de ces maximes. Logés dans le Palais des Rois, engraissés des bienfaits du Monarque, les Philosophes qui la composoient oublierent leurs protectrices, ausquelles ils étoient redevables de ces faveurs, & ne songerent qu'à jouir dans un honorable loisir des aises & de l'éclat qu'elles leur procuroient. Leurs travaux littéraires se bornerent à des paraphrases, des explications de la doctrine des Anciens : c'étoient des Commentateurs, des Historiens de la Philosophie, plûtôt que des Phi-

losophes. Bien-tôt même ils dégénererent en Flatteurs bas & rampans, en fades Adulateurs, en Comédiens, & en Bouffons (a). Ainsi se perdit insensiblement dans cette partie de l'Orient le goût des Lettres & des Sciences. Elles eurent le même sort dans la Grèce. Les troubles, les divisions, les guerres dont elle fut agitée sous les successeurs d'Alexandre, y éteignirent tout amour du vrai & du beau. Rome s'enrichit de ses dépouilles; & on ne vit plus dans cette contrée si célébre pour avoir été le berceau des Sciences, que de misérables Rhéteurs, qui pour tout talent avoient l'art de parler beaucoup sans rien dire.

CHAPITRE III.

Sentimens des Philosophes Romains sur l'Ame des Bêtes

Les Romains étoient nés Philosophes de pratique : ils n'apprirent à devenir Philosophes de spéculation que par séduction, par contagion, par le fréquent commerce qu'ils eurent avec les Grecs depuis leur conquête; & il est bien à observer,

(a) Voyez ce qu'en dit Plutarque, *De Amico & Adulat.*

que l'époque de l'introduction de la Philosophie à Rome, est celle de l'établissement du faste, du luxe, de l'avarice, de l'ambition & de tous les vices dans cette Capitale du monde. N'en déplaise à Denys d'Halicarnasse, je ne sçaurois croire toutes les belles choses qu'il nous dit de la Philosophie de Romulus, & des idées magnifiques & sublimes qu'il avoit de la Divinité (*a*). Nourri au milieu des bergers, n'ayant jamais eu qu'une éducation rustique, grossiére, même un peu brutale, où ce bon Seigneur auroit-il puisé des lumiéres si vives? Pour le deviner, il faut avoir recours à l'inspiration; quand encore eût-il été inspiré, comment eût-il pû inspirer lui-même à son Peuple plus grossier que lui des idées si nobles & si pures de l'Etre Suprême? Certes un Sénat assemblé dans un prairie, ou sous une chaumiére, & habillé de peaux de chévre ou de mouton (*b*), qui met son Roi en piéces, pour s'en dépêcher, & qui le divinise ensuite pour cacher son parricide, est bien propre à représenter une compagnie de Philosophes pieux & éclairés. J'aimerois à peu près autant aller chercher la Philosophie

(*a*) Dans ses *Antiquités Rom.* Liv. 2.

(*b*) *Curia, prætexto quæ nunc nitet alta Senatu, Pellitos habuit rustica corda Patres.* Propert. Lib. 4 El. 1.

chez les Hurons, ou chez les peuples brutaux de la Norvége.

J'en dis à peu près autant de tout ce qui se raconte de la Philosophie de Numa. Il en sçavoit sans contredit beaucoup plus que Romulus : mais de croire avec quelques Auteurs, qui comme d'autres Midas, ont le don de convertir en or tout ce qu'ils touchent, que la Religion de ce second Roi de Rome fût extrêmement *pure*, *droite*, *sensée* (a), je n'en ferai assûrement rien. Toute sa conduite ne m'offre qu'un Politique adroit, un imposteur habile ; & bien loin d'avoir une si haute opinion de ses lumiéres, j'ai tout lieu au contraire de le regarder avec un ancien Ecrivain Ecclésiastique (b); comme le principal auteur, le fauteur & le promoteur de toutes les folles superstitions, dont Rome fut depuis inondée.

Je sçais ce que racontent plusieurs Auteurs anciens (c) ; que cinq cens ans après la mort de Numa, & l'an de Rome 573. en fouillant dans le Janicule, on trouva deux caisses de pierre, dont l'une renfermoit le corps de ce Prince, & l'autre quel-

(a) M. D... *Hist. Crit. de la Philosoihie*, *Tom. III.* Liv. 7. Ch. 30. §. 2.

(b) Lactance, *Divin. Instit.* Lib. 1. Cap. 22.

(c) Voyez Tite-Live, *Liv.* 10. *Decad.* 4. Val. Maxime *Liv.* 1. *Ch.* 1. Pline Liv. 13. *Ch.* 13. Plutarque, *in Numâ*, S. Augustin, *De Civit. Dei.* Lib. 7. Cap. 34.

ques vieux Manuscrits Grecs & Latins, qui traitoient du droit des Pontifes, & des mystéres de la Philosophie Pythagoricienne ; que l'affaire fut portée au Sénat ; & que par ordre de ce Corps, le Prêteur Q. ou L. Petilius fit brûler ces livres dans la place publique, parce qu'ils tendoient, disoit-on, à sapper & à détruire la Religion alors établie. Je pourrois d'abord m'inscrire en faux contre ce récit, du moins pour ce qui regarde Pythagore, puisque ce Philosophe ne passa en Italie que long-tems après la mort du second Roi de Rome, & sur la fin du régne de Tarquin le Superbe (*a*). Mais même en admettant le fait avec toutes ses circonstances, qu'en résulte-t'il ? Que Numa étoit fort éloigné d'ajouter fois à tout ce qui se débitoit des Dieux, & de donner à cet égard dans la folie du peuple ? A la bonne heure. Delà même je conclus, & je ne conclus peut-être pas mal, qu'un Prince qui dans la persuasion intime où il étoit de la vanité de tout cela, vouloit passer pour avoir des entretiens secrets avec une certaine Nymphe, instituoit des Prêtres, des Pontifes, des Flamines, des Saliens, des Fêtes & des Sacrifices, tout l'appareil de la superstition payenne (*b*), qu'un

(*a*) Plutarque, *in Numâ*, & Cicéron, *Tuscul. Quæst.* 1. 1. & 4.

Voyez Tite-Live, *Liv.* 1. Denys d'Halic. *dans*

Prince, dis-je, de ce caractére ne croyoit pas apparemment beaucoup d'autres choses ; disons mieux, qu'il n'avoit sans doute d'autre Religion, que sa politique.

Ce ne fut que vers le tems de César & de Ciceron, que la Philosophie commença à oser se montrer & à marcher la tête levée dans Rome. Jusques-là les Romains plus accoutumés à bien faire, qu'à bien dire, ne la regardoient que comme un art dangereux, qui n'apprenoit qu'à parler beaucoup, & à confondre adroitement par des raisonnemens captieux & séduisans l'apparence avec la réalité, la vérité avec le mensonge. Ils étoient dans l'erreur sans contredit : mais peut-être ne se trompoient-ils pas de la moitié. Ce qu'il y a de certain, est que non seulement ils la méprisoient ; ils la craignoient même au point, que sous le Consulat de Pub. Scipion & de M. Marcellus, les Grecs ayant député à Rome Carnéade avec deux autres Philosophes, pour une affaire qui intéressoit les Athéniens, Caton ne les eut pas plûtôt entendus, qu'il les fit congédier brusquement, de peur qu'ils ne gâtâssent l'esprit de la jeunesse Romaine (*a*).

ses *Antiq.* Liv. 2. & 3. Ciceron, *de Leg. Lib.* 1. Val Maxime, *Liv.* 1. Ovide, *Fast. Lib.* 3. Plutarque, *in Numâ*, Florus, *Liv.* 1. *Ch.* 2.

(*a*) Voyez Cicéron, *Acad. Quæst.* Lib. 4. Quintilien, *Lib.* 5. *Cap.* 4. Pline, *Lib.* 7. *Cap.* 30. Plutarque, *in Ca-*

Varron qui nâquit l'an de Rome 638. Varron, dis-je, qui avoit tout lû, que Cicéron appelle l'universel (a), & qu'un Auteur Ecclésiastique a regardé comme le plus sçavant des Grecs & des Romains (b), naturalisa le premier la Philosophie parmi ses compatriotes, en mettant en latin ce qu'il avoit remarqué de plus curieux dans les Philosophes Grecs. Depuis cette époque, cette sorte d'étude prit faveur à Rome : elle y devint à la mode au point, qu'il n'y fut plus permis d'avoir de l'esprit, si l'on n'en avoit pris une forte teinture. Les Poëtes, comme les Historiens & les Orateurs se piquerent également d'être Philosophes; & l'on vit dès-lors les vainqueurs de la terre ne se pas croire encore assez grands & assez fameux, s'ils n'avoient auprès d'eux de ces sortes de gens, ou s'ils n'écrivoient eux-mêmes sur ces matiéres. Tels furent entr'autres César, le Conquérant de l'Empire du l'Univers; Brutus, l'indigne assassin de son bienfaiteur, & peut-être de son pere; Crassus, le Crésus de Rome, Lucullus, qui en fut nommé le Xerxès; & Marc-Antoine, son Sardanapale. Je laisse aux Politiques à éxaminer, si ce genre de science fut

tone, Macrobe, *Saturn.* Lib. 1. *Cap.* 5. Aulu-Gelle; *Noct. Attic.* Lib. 7. Cap. 14.

(a) *Universalis Polygraphus*, Epist. *ad Attic. Lib.* 5. Ep. 10.

(b) Lactance, *Divin. Institut.* Lib. 1. Cap. 6.

fort utile à l'avancement des affaires de la République ; si elle servit beaucoup à étendre ses conquêtes, à affermir son autorité ; & si pour arrêter un grand Roi au milieu du cours de ses prospérités, le fameux Popilius Lenas eut besoin d'employer beaucoup de Philosophie. Ce qu'il y a de constant, est que malgré la mode, les Romains nés gens de bon sens, & d'un jugement solide, ne firent jamais de grands progrès dans cette Science. Point de systêmes nouveaux chez eux : il pensoient à quelque chose de plus réel, qu'à bâtir comme on dit, *des Châteaux en Espagne*, ou des édifices de pure probabilité. Chacun se contenta de prendre des Anciens ce qui l'accomodoit le plus. La plûpart ne s'attacherent à aucun Maître, à aucune Secte en particulier ; aujourd'hui Stoïciens par intérêt ; demain Platoniciens & Académiciens par vanité, & pour faire parade de leur bel esprit ; le jour suivant Épicuriens par tempéramment. Tout cela leur étoit égal, parce que rien de tout cela ne les affectoit au point de leur paroître digne de leur attachement & de leur estime. Quelques-uns seulement parurent prendre parti, & se déclarerent pour certains systêmes anciens ; & dans ce petit nombre, la plûpart n'étoient point Romains : c'étoient des Etrangers, des Espagnols, des Grecs, des Syriens &

autres. Je vais parcourir en peu de mots ce qui les regarde.

De Lucréce.

Lucréce né avec beaucoup d'esprit, fut un des premiers parmi les Romains, qui forma le dessein de donner au Public un ouvrage philosophique. Comme il étoit Poëte d'inclination, il entreprit de mettre en vers le systême des Atomes d'Epicure & de Démocrite; & il a composé sur ce sujet un Poëme intitulé, *De la Nature des Choses*, qui, quoiqu'en pense un Ecrivain ingénieux dont le goût & la Critique ne sont pas toujours sûrs *(a)*, est beau dans sa langue, de l'aveu de tous les Sçavans, comme les Poësies de Malherbe sont belles dans la nôtre; car ces deux Poëtes ont cela de commun, qu'ils ont contribué l'un & l'autre à perfectionner leur art parmi leur compatriotes. Il seroit seulement à souhaiter, que le Poëte Latin eût un peu plus ménagé dans ses vers la pudeur & la modestie.

A l'égard du fond, c'est, comme je viens de le dire, le systême des Atômes tout pur, le systême corpusculaire; d'où l'on doit conclure, qu'il seroit inutile d'y chercher rien de plus au sujet de l'ame des

(*a*) M. D... *Hist. Crit. de la Philosophie, Tom. III. Liv. 7. Ch. 31. §. 2.*

Bêtes, que ce que j'en ai observé plus haut dans l'article d'Epicure. Du reste il n'est pas nécessaire de répéter, que ce systême est également impie & insensé. Aussi le Poëme dont il s'agit, Lucréce ne le composa que lorsqu'il étoit fou, & dans les intervalles de raison, que lui laissoient certains accès de folie causés par un philtre amoureux, qu'une Maîtresse lui avoit fait prendre. Il en perdit l'esprit au point qu'il se tua lui même (*a*).

De Cicéron.

Nous sommes redevables des Ouvrages philosophiques de Cicéron à la bataille de Pharsale, & à l'extinction de la liberté Romaine (*b*). Ces Livres sans contredit sont écrits parfaitement; malgré bien des écarts & quelques longueurs, tout y charme: on les lit avec agrément; & après les avoir lûs, on y revient, & on trouve un nouveau plaisir à les relire. Ils sont vraiment dignes du Prince de l'Eloquence; c'est un titre que personne ne sçauroit lui contester. A l'égard de celui de Philosophe, je crois qu'il est permis d'en appeller. Je ne parle point de sa vanité insupportable: c'est l'apanage de

(*a*) *Amatorio poculo in furorem versus, propriâ se manu interfecit, anno ætatis* 44. Hieronymus in *Chron. Eusebii.*

(*b*) Voyez Cicéron. *De Nat. Deor. Lib.* 1. De officiis, *Lib.* 2. Ep. ad Att. *Lib.* 2. Ep. 8.

la Philosophie ; & Cicéron l'a poussée dans ses ouvrages au point de se rendre dégoûtant & ennuyeux, malgré toutes les fleurs de sa Rhéthorique. Pour sa lâcheté, sa bassesse d'ame, elle est marquée à un coin, qui ne lui fait point du tout honneur. Vil adulateur, cœur faux, ame double, flatteur éternel de tous les hommes puissans & en place, il fut l'ami, le Panégyriste de tous ceux, dont la protection lui parut utile, ou la haine à craindre, entr'autres de Crassus, de César, de Pompée : il prostitua son éloquence jusqu'à la faire servir de glaive à deux tranchans & d'instrument à leurs passions, défendant aujourd'hui celui-ci, demain celui-là, & dans l'occasion portant jusqu'aux nuës le même Homme que peu auparavant il avoit traité comme le dernier des scélérats (*a*), selon que le vent de leur faveur le déterminoit à louer ou à reprendre ; & il ne fut vraiment ami d'aucun de ces Hommes, ausquels il fit si lâchement sa cour (*b*). Aussi firent-ils de son amitié tout le cas qu'elle méritoit, le portant & l'abandonnant tour à tour, le sacrifiant même, & le faisant servir de jouet à leurs intérêts & à leurs vûes ambitieuses. Joignez à cela

(*a*) Voyez ses deux harangues *pro Vatinio*, & *in Vatinium*.

(*b*) Voyez pour en juger, ses Lettres à Atticus & à ses autres amis.

sa foiblesse pour sa fille Tullie. Il fut inconsolable de sa mort au point de vouloir lui bâtir une chapelle, & poussa même ses projets jusqu'à l'apothéose (*a*). Aussi Dion l'accuse-t'il, à tort ou avec raison, de l'avoir aimée autrement qu'un pére ne doit aimer une fille.

J'ai peint, ce me semble, le caractére philosophique de Cicéron *avec des traits assez forts & assez hardis*; & sur ce portrait tout le monde conviendra, que ce sont là d'étranges qualités pour un Philosophe. Je pourrois en demeurer là : j'ajoute cependant, que je ne puis me résoudre à donner ce nom à un esprit flottant & peu décidé, qui ne m'apprend jamais rien, & qui ne me fait sortir d'un doute, que pour me rejetter dans de nouvelles incertitudes. Je sçai que Cicéron ne faisoit point profession d'un Pyrrhonisme outré ; qu'il s'étoit fixé à la troisiéme Académie, & que celle-ci vouloit paroître beaucoup plus adoucie que la seconde, ou même la premiére. Il n'étoit pas disoit-il (*b*), de ces rigides Platoniciens, qui s'imaginent qu'il n'y a rien de vrai : il étoit plûtôt de ces Platoniciens mitigés, qui croyent seulement, que le vrai & le faux sont tellement confondus & incorporés en-

(*a*) voyez ses Lettres à Atticus *Lib.* 12. *Ep.* 18. & 19. & Lactance, *Divin. Instit. Lib.* 1. *Cap.* 25.

(*b*) De Nat. Deor. *Lib.* 1. & Acad. Quæst. *Lib.* 1. & 4.

semble, que l'œil le plus perçant ne sçauroit parvenir à les démêler, d'où il suit, qu'il est inutile de chercher la vérité, & qu'il n'y a que des probabilités dans le monde. Avec de tels principes, non seulement on *ne prend jamais un air décisif, ni un ton imposant* (*a*); on ne se décide même sur rien: on doute de tout; & on traite toutes les vérités d'une façon problématique. Y a-t'il des Dieux, ou n'y en a-t'il point? L'ame humaine peut-elle se flatter de l'espérance d'une douce immortalité, ou l'Homme périt-il tout entier à la mort? Vous en croirez ce qu'il vous plaira; tout est égal à Cicéron: sur ces points importans il n'adopte aucun sentiment; il est toujours prêt à disputer pour & contre, ici partisan déclaré de l'existence de Dieu & de la spiritualité, qu'il prouve admirablement, là Pyrronien décidé, tournant en ridicule toute espéce de culte & de religion, & se mocquant publiquement, ou avec ses amis, de tout ce qui se dit d'une autre vie. Avec ce tour d'esprit, il n'est pas surprenant qu'il n'ait pris aucun parti sur la nature de l'Ame des Bêtes. C'est un agréable scéptique, qui amuse, qui attache, qui vous apprend tout, mais qui ne vous fixe à rien, & qui laisse ses lecteurs aussi peu instruits de ce qu'ils doivent

(*a*) M. D... *Hist. Crit. de la Philosophie*, *Tom.* III *Liv.* 7. *Ch.* 31. §. 5.

penser, qu'il en étoit sans doute incertain lui-même.

Je finis ce qui regarde l'Orateur Romain par un dernier trait que j'ajouterai à son tableau, & qui achevera de le faire connoître. Deux Ecrivains modernes, sont d'un sentiment fort opposé sur sa politique. L'un, qui ne parle que par Oracles, ne connoît point de plus grand Homme en ce genre : jamais on n'a eu, selon lui (*a*), » plus de » zéle pour sa patrie, plus de talens pour » percer dans l'avenir, plus de sagacité pour » les grandes affaires. « L'autre plus simple & plus modeste lui passe le zéle pour la patrie : mais il ne tombe point du tout d'accord de cette sagesse & de cette pénétration, qu'on lui attribue. » Cicéron, dit-il » (*b*), génie aussi médiocre dans les affai» res qu'éminent dans les sciences, a tou» jours mal pris son parti, & pour ses inté» rêts, & pour ceux de la République. Il a » élevé Pompée plus haut, que son mérite » ne comportoit, il a mis César en état de » renverser Pompée, & Rome avec lui. » Il acheva de détruire la République, en » suivant avec trop de succès l'ambition » d'Octave-César. Enfin il a toujours été par » un bisare contraste partisan zélé de la Répu-

(*a*) M. D... ubi suprà §. 4.

(*b*) M. Macé, *Vie des quatre Cicérons.*

» blique, & instrument efficace de la Ty-
» rannie «.

De ces deux portraits qui se ressemblent si peu, auquel donner la préférence? Il y a dans l'un plus de noblesse, plus de grandeur, plus de brillant, plus de beauté; mais les couleurs en sont factices: l'autre est plus simple & moins frappant; & la peinture en est naturelle. Ceux qui aiment l'entousiasme & le clinquant, se décideront pour le premier: moi qui ne me repais point d'agréables chiméres, & qui vais au solide, je me détermine pour le second. Il est tiré au vrai; & tous les traits en sont moulés sur des faits constans, attestés par tous les Historiens, & que Cicéron lui-même ne désavoueroit pas.

Oserois-je hazarder ici une réflexion, qui n'est certainement point à l'avantage de tout ce qui s'appelle Orateurs, beaux diseurs, gens éloquens. Les deux Princes de l'Eloquence furent sans difficulté deux grands Hommes dans leur art, deux génies sublimes; & peut-être seroit-il difficile de rencontrer deux politiques plus mauvais & plus aveugles. Tous deux furent très-zélés pour leur patrie, si pourtant on doit accorder le nom de zèle à ce qui ne se rapporte qu'à nous, à nos vûes, à nos intérêts; & parce que cet amour de la Patrie, ils ne le rapporterent qu'à eux-mêmes, & voulurent le conduire suivant les

vûes

vûës de leur ambition, ils échouerent pitoyablement dans leurs projets, leurs mesures opérant précisément tout le contraire de ce qu'ils avoient imaginé. Démosthène & Cicéron jouirent sans contredit dans certains momens du plaisir le plus pur, que puisse donner une autorité sans bornes, telle que n'oseroient se promettre les plus grands Monarques ; ils furent les maîtres dans ces instans de disposer des esprits & des cœurs de tout un peuple : mais leur gloire ne fut qu'éphémere : à peine eut-elle la durée des fleurs. Toute leur Rhétorique les trompa ; leurs lumiéres les égarerent ; rien de ce qu'ils avoient projetté ne réussit : ils virent même arriver tout le contraire ; & au lieu de ce qu'ils s'étoient promis, les mêmes moyens qu'ils avoient employés pour y parvenir, ne servirent qu'à avancer la ruine de leur Patrie, & leur fin tragique. Tant il est vrai que l'humanité se décele avec éclat & triomphe dans les génies mêmes les plus sublimes !

. . . . . . Nihil est ab omni,
Parte beatum. *Hor. Od.*

De Séneque.

Après les fureurs des Guerres civiles, & les proscriptions du Triumvirat, Auguste devenu maître paisible de l'Empire de

l'Univers, en donnant la paix à la terre, fit fleurir dans Rome les Sciences & les beaux Arts. La Philosophie eut aussi sans doute part à ses faveurs : mais il faut avouer, que sur cet article nous n'avons gueres que des conjectures : & il est bien remarquable que dans ce siécle le plus beau, le plus florissant, le plus brillant, & le plus éclairé de l'Empire, il ne se rencontre aucun Philosophe de Spéculation & de profession. Tant il est vrai, que les Romains prudens & sages, tant qu'ils sont demeurés tels, ont toujours fait peu destime d'une science vaine, qui ne s'enveloppe du beau nom d'amour de la sagesse, que comme d'un manteau, qui lui sert à couvrir ses haillons & sa nudité. A peine dans les Ecrits de tant de grands Hommes, de tant de génies sublimes qui fleurirent alors, trouve-t'on de loin en loin quelque legére trace des dogmes & des opinions Philosophiques. Virgile daigne à peine dans un endroit *(a)* effleurer en passant le systême de l'ame universelle, ou de l'ame du monde ; & si dans un autre *(b)*, il paroît adopter celui de Pythagore, ou de la transmigration des ames, ce n'est que pour en prendre occasion de faire sa cour à Auguste & à sa Nation,

(a) Georgique. *Liv.* 4.
(b) Enéide, *Liv.* 6.

qu'il flatte agréablement par une fiction ingénieuse. Ovide, Tibulle, Horace, &c. étoient des Poëtes galans & libertins, qui employoient leur tems & leur esprit à toute autre chose, qu'à Philosopher ; si quelquefois ils sembloient s'occuper de la Philosophie, ce n'étoit que par amusement, & pour la faire servir à leurs plaisirs. Ils suivoient tous la doctrine d'Epicure, parce qu'ils vivoient tous en vrais Epicuriens. C'étoit alors le sentiment à la mode, sans que pour cela on se mît beaucoup plus en peine du systême des Atômes, que de celui de l'infini, ou de tout autre. On avoit raison : tous le valoient bien & revenoient à peu près au même.

Ce ne fut qu'après ces beaux jours, sous le régne de la tyrannie, & dans la décadence du bon goût qui en fut la suite, qu'on vit pulluler la race des Philosophes dans la Capitale de l'Univers. La différence des intérêts fit la différence des partis, que chacun embrassa. Pour plaire à des Maîtres cruels, superstitieux & extravagans, les Philosophes courtisans donnerent tête baissée dans la superstition la plus grossiére & la plus outrée. Tous devinrent Astrologues & Magiciens ; c'est-à-dire que pour tromper le Prince, la Cour Impériale se métamorphosa en imposteurs : celle de Tibére

& de Néron ne fut remplie que d'hommes de cette espéce. D'autres conservant encore quelque reste de l'ancienne générosité de leurs peres, dédaignerent cette lâcheté & ces bassesses : mais parce qu'ils comprirent, pour me servir des termes à la mode, qu'*ils n'avoient pas assez d'étoffe*, pour soutenir par eux-mêmes cette grandeur d'ame des vieux Romains, ils chercherent à s'étayer de la Philosophie du Portique. Au défaut d'une vertu réelle, ils y puiserent de grands principes, de belles maximes, & c'est tout ce dont ces hommes superficiels étoient capables. Souvent l'intérieur étoit tout gâté & tout corrompu : mais ils conservoient les dehors (*a*) ; & les dehors suffisent, pour en imposer au peuple. Les uns & les autres eurent de rudes chocs à soutenir de la part de Néron, de Domitien & de Vespasien, qui les bannirent de Rome. Les deux premiers leur firent honneur, en se déclarant leurs persécuteurs : mais j'ai peine à croire avec un

(*a*) On trouve un exemple bien marqué de cette fausse constance dans Posidonius, que Pompée voulut visiter en passant par Rhodes. Ce Philosophe étoit alors fort tourmenté de la goutte : mais il se composa à l'arrivée du Général Romain ; & quoique dans le cours de l'entretien qu'il eut avec lui, les douleurs se fissent sentir vivement de tems en tems, au lieu de convenir ingénuement qu'il souffroit, cette homme vain en souffrant comme un damné, soutint toujours qu'il n'avoueroit jamais que la douleur fut un mal.

Ecrivain moderne (*a*), que leur conduite trop réguliére fut un des motifs, qui engagea le dernier à les chasser. J'ai beau tourner dans tous les sens ces Philosophes prétendus : je ne trouve dans eux que des vertus fausses, & des vices réels, surtout beaucoup de vanité, & un orgueil insupportable ; du reste des fiertés déplacées ; un esprit de révolte toujours prêt à éclater, quelquefois même sans sujet ; assez d'indifférence pour la vie oupour la mort, lorsqu'ils n'étoient plus les maîtres de conserver l'une, & d'éviter l'autre.

Séneque, ce Philosophe à sentences, qui dans le tems dont je parle, fut l'honneur de la Secte Stoïque, me fournit une preuve sensible de la vérité de ce que j'avance. Je conviens sans peine qu'il avoit beaucoup d'esprit : mais que ce fût comme on le dit (*b*), *de cet esprit fin qui touche, & qui impose tout ensemble*, j'avoue que je suis trop grossier, pour m'en appercevoir. Au contraire, à la réserve de quelques pensées vraiment grandes & spirituelles, je ne trouve avec Quintilien & le P. Mallebranche dans ses Ouvrages que de fausses lueurs, de faux brillans, capables tout au plus d'imposer à ceux qui sont bien aise qu'on

(*a*) M. D . . . *Hist. Crit. de la Philosophie*, *Tom.* III. *Liv.* 7. *Ch.* 32. §. 5.

(*b*) *Ibid*, *Ch.* 33. §. 2.

leur impose ; quelque force & quelque beauté dans les paroles, mais très-peu de force & d'évidence dans ses raisons ; un Auteur qui court continuellement après les fleurs & le clinquant ; un beau diseur en un mot, qui peut quelquefois persuader par impression, mais qui ne persuade jamais par évidence, & qui pour tout mérite n'a que celui d'avoir mis son esprit à penser & à parler autrement que les autres.

A l'égard de sa Doctrine je ne suis point surpris que Saint Jérôme l'ait mis au nombre des Ecrivains Ecclésiastiques, trompé par une tradition apocryphe, qui supposoit un commerce de lettres entre S. Paul & ce Philosophe. Mais j'admire, qu'un Docteur de l'Eglise des plus sçavans ait pû douter, si on ne devoit point le compter au nombre des Sectateurs de la vraie Religion (*a*) ; & qu'un autre Ecrivain Ecclésiastique encore plus ancien aît pû avancer, que pour être Chrétien, il ne lui avoit manqué qu'un maître, qui le mît dans la bonne voie (*b*). Certes il faut convenir que le Ciel est à bon marché, si l'on peut l'acquérir pour quelques vérités de spéculation, qu'on ne manque jamais de dementir dans la pratique, & qu'on dément souvent dans la spéculation même.

(*a*) S. Augustin, *De Civit Dei*, *Lib.* 10. *Cap.* 6.

(*b*) *Potuit esse verus Dei cultor, si vera sapientia ducem nactus esset.* Lactant. *Inst. Divin, Lib.* 6. *Cap.* 24.

On trouve, je le sçai, dans Séneque des choses admirables sur la Divinité & sur l'immortalité de l'Ame : il donne en quelques endroits des préceptes de la morale la plus pure & la plus saine (*a*). Mais tournez la médaille ; vous verrez tout un autre Homme. C'est un Philosophe Athée, qui suivant les principes des Stoïciens ses Confréres, ne reconnoît point d'autre Dieu que l'Ame du Monde, & qui par cette ame du Monde, n'entend qu'un certain air souterrain mû avec rapidité, & différent, selon les canaux divers par lesquels il passe (*b*) ; qui enseigne ouvertement, qu'il ne faut craindre ni les Dieux, ni les Hommes (*c*), que l'ame est mortelle, & qu'on doit se moquer de tout ce qui se dit d'une autre vie. » Songez, dit» il écrivant à Martia (*d*), que les Morts » ne sont sujets à aucune peine ; que les

(*a*) Voyez, *De Benef. Lib.* 2. *Cap.* 14. & *Lib.* 7. *Cap.* 10. & *Ep.* 7. 16. 47. 94. 113.

(*b*) Par tout dans ses Livres des *Questions naturelles.*

(*c*) *De Benef. Lib.* 7. *Cap.* 1. & *Ep.* 102. 117.

(*d*) *Cogita, nullis defunctum malis affici ; illa quæ nobis inferos faciunt terribiles, fabulam esse : nullas imminere mortuis tenebras, nec carcerem, nec flumina flagrantia igne, nec oblivionis amnem, nec tribunalia & reos. Luserunt ista poëtæ, & variis agitavere terroribus. Mors omnium dolorum & solutio est, & finis, ultrà quam mala nostra non exeunt ; quæ nos in illam tranquillitatem, in quâ antequàm nasceremur jacuimus, reponit si mortuorum aliquis miseretur, & non mortuorum misereatur.* Senec. *de Consol. ad Marciam, Cap.* 19.

» descriptions qui nous font les Enfers ter-
» ribles, sont de pures fables; qu'il ne s'y
» trouve point de ces lieux ténébreux où les
» morts soient emprisonnés, point de fleuves
» de feu, où ils soient tourmentés; point d'au-
» tres, dont la boisson leur fasse perdre le sou-
» venir de ce qu'ils ont vû ou entendu dans
» cette vie; point de tribunaux, où leurs ac-
» tions soient jugées. Ces chiméres sont au-
» tant d'imaginations inventées par les Poë-
» tes pour nous allarmer, & pour exciter en
» nous des sentimens de terreur. La mort
» finit toutes nos peines, en terminant notre
» vie, au delà de laquelle elles ne peuvent
» s'étendre. Elle nous rend à cette profon-
» de tranquillité, dans laquelle nous étions
» mollement étendus avant que de voir le
» jour. S'il se trouve quelqu'un assez foible,
» pour plaindre le sort de ceux qui ont ces-
» sé de vivre, il peut avoir la même com-
» passion de l'état de ceux qui sont encore
» à naître «.

De pareils sentimens ne sont pas ceux d'un Chrétien ; ils n'annoncent pas même un Payen honnête homme. Aussi la Sagesse de Séneque étoit elle toute sur ses lévres. Tacite, Dion & Xiphilin s'accordent à faire un portrait fort peu avantageux de sa conduite. Ils l'accusent d'une avarice insatiable, & d'avoir amassé en quatre ans plus de sept millions, par les voies les plus illé-

gitimes, d'adultére avec Julie, fille de Germanicus ; d'un commerce criminel avec Agrippine, de la mort de laquelle il passa pour être un des principaux auteurs; d'avoir souffert qu'on songeât à l'élever à l'Empire, en tuant Néron son éleve ; & d'avoir été adonné à des amours condamnés par la Nature. Tel étoit le caractére des Saints du Portique. On trouvoit toujours à coup sûr dans leurs mœurs de quoi se dédommager de l'austérité sauvage de leur Doctrine.

Pour ce qui est de ce que ce Philosophe a pensé de l'ame des Bêtes, comme il ne s'en est expliqué nulle part, il est assez difficile de le décider. On prétend (*a*) que du tems des premiers Césars, les Stoïciens soutenoient qu'elles n'en avoient point. Peut-être Séneque étoit-il de ce sentiment, il étoit très-conforme à ses principes. On vient de voir, qu'il ne reconnoissoit d'autre Divinité que l'ame du Monde, & que, selon lui, cette ame du Monde n'étoit autre chose, qu'un air subtil & tout-puissant également répandu par-tout, qui agite & qui vivifie tout l'Univers, qui se rétablit & se renouvelle sans cesse (*b*). Dans ce systê-

(*a*) Bayle, *Rep. des Lettres*, *Octob.* 1684. *art.* 11.

(*b*) C'est sur ce Pied là qu'on doit juger de cette pensée de Séneque : de quelque côté que vous vous tourniez, Dieu s'offre par-tout à vos regards ; *Quòcunque te flexeris, videbis Deum occurrentem tibi.* De Benef. *Lib.* 4. Ces paroles seroient fort belles dans la bouche

me, la matiére agit par elle-même ; & le mouvement lui est essentiel. Il n'y a donc point d'ame dans les animaux, il n'y en a pas même dans l'homme ; ou s'ils en ont une, c'est une portion de l'ame du Monde, c'est une ame purement matérielle. J'ai montré ailleurs l'impiété & l'absurdité de cette Doctrine des Matérialistes.

De Pline.

On doit ranger Pline le Naturaliste au nombre de ces Philosophes athées. Il ne reconnoît point d'autre Dieu que l'Univers : *c'est :* selon lui, *l'ouvrage & l'ouvrier, c'est la Nature universelle* (a). Doit-on être surpris, que suivant ce principe, ce Philosophe ait admis non-seulement de la connoissance, mais même de la religion dans les Bêtes ? Dans le systême matérialiste, doivent-elles être moins privilégiées que l'homme ? Qu'a-t'il de supérieur à la Brute ? Qu'a-t'il de plus que l'Abeille ou l'Eléphant ? Qu'a-t'il même qui le distingue d'une souche ou d'un bloc de marbre. Ces êtres vivent & végetent comme l'homme ; & l'homme meurt tout entier comme eux. Pour porter jusques-là l'extravagance & la folie, c'est bien la peine d'être Philosophe !

d'un Philosophe Chrétien ; elles sont très-impies dans celle de Séneque.

(a) Hist. Nat. *Lib.* 1.

De Plutarque.

On compte encore Plutarque parmi les Philosophes, en considération de ses Œuvres Morales, qui ne sont certainement pas ce qu'il a fait de mieux : entre cet Ouvrage & ses vies des hommes Illustres il y a peut-être autant de distance, que de la Terre au Ciel. Comme il étoit Académicien, il se crut en droit de ne prendre aucun parti, de n'établir rien, & de tomber également sur toutes les autres Sectes, principalement sur les Stoïciens & les Epicuriens, qu'il ne ménage point dans ses railleries. C'est dommage qu'en raillant les autres, lui-même ait fourni aux rieurs plus de matiére qu'il n'en faut pour le railler. On ne peut lire quelques-uns de ses Traités (*a*), sans être rebuté, & même indigné de toutes les mysticités, c'est-à-dire, de toutes les visions & les fadaises qu'il y débite.

De quelques autres Philosophes.

Jusqu'ici, c'est-à-dire environ jusqu'au régne de Trajan, il semble que la Philosophie n'eût point encore acquis droit de

(*a*) Tels sont entr'autres ceux d'Isis & Osiris, *de Facie in orbe Lunæ*, du Génie de Socrate, des Oracles, &c.

bourgeoisie dans Rome; du moins paroît-il que ce droit étoit bien contesté, & mal établi. Mais à peine Adrien & les Antonins furent montés sur le Trône, qu'elle sembla y monter avec eux, pour étendre de là sa domination dans tout l'Empire. Sous des Princes qui se mêloient de Philosopher, on fut bientôt inondé d'un déluge de Philosophes. Il en sortit des essains, des fourmiléres : ils étoient semés si dru, qu'on étoit presque obligé de marcher dessus. Ceux même qui n'avoient aucun goût pour le devenir, par ambition & par intérêt, voulurent du moins le paroître: ils en prirent l'habit; on ne vit plus par tout que des manteaux, de longs cheveux & de grandes barbes (*a*): Julien lui-même ne crut pas avilir la pourpre Impériale, en l'*affublant* de cette parure. Je n'aurois jamais fait, s'il me falloit passer en revûe toute cette vermine. Je ne parlerai point de ces Philosophes couronnés, qui le furent certainement beaucoup plus, qu'il ne convient à un grand Prince, & peut-être beaucoup moins qu'ils n'eurent envie de le paroître. Je n'entrerai pas même dans le détail des autres Philosophes du commun; ce qui les regarde appartient à l'Histoire de la Philosophie. D'ailleurs de

(*a*) C'étoit la parure distinctive des Philosophes. Delà vint le proverbe *Barbâ tenùs Philosophi*. Voyez Aulu-Gelle, *Noct. Attic. Lib. 9. Cap. 2.*

ce grand nombre, aucun n'a soutenu de nouveau systême ni sur l'Ame des Bêtes, ni même sur le reste. Sans ambitionner le titre d'Inventeurs, la plûpart se contenterent d'expliquer ce qui avoit été dit par les Anciens. Les autres donnerent dans un genre de Philosophie, qu'ils appellerent Théurgique, qui rouloit uniquement sur le commerce qu'ils établissoient entre Dieu & les Hommes, par le moyen des Génies ou des Démons, & sur des pratiques & des cérémonies toutes plus superstitieuses les unes que les autres. Je me bornerai donc à quelques-uns des plus considérables & des plus connus; je laisse les autres à qui voudra se donner la peine d'en dresser la liste.

D'Appollonius de Tyanes.

Un des plus célébres fut sans contredit le fameux Appollonius de Tyanes : il vivoit sous Néron & sous Domitien. Les progrès rapides du Christianisme commençoient alors à donner de la jalousie aux Payens. Ils mirent tout en œuvre, pour étouffer cette religion naissante ; & parce que les tourmens & les persécutions ne réussissoient pas à leur gré, ils crurent pour la détruire, devoir opposer aux prodiges dont elle brilloit, un merveilleux tout semblable dans le Paganisme. Delà tous les

miracles qu'ils attribuerent à Appollonius, dont ils vouloient faire un paralléle indigne avec Jesus-Christ : mais miracles si puériles & si mal imaginés, qu'ils portent avec eux des preuves de fausseté & d'une supposition manifeste. La vie d'Apollonius a été écrite par Philostrate sur les mémoires de Damis, compagnon & disciple de ce Philosophe ; & ce Damis mentoit si effrontément, qu'il assûroit avoir vû sur le mont Caucase les chaînes avec lesquelles Prométhée y avoit été attaché. Delà il est aisé de juger, si sans renoncer au sens commun, on peut ajouter foi à son témoignage.

D'Epictéte & D'Arrien.

Epictéte & Arrien son Disciple vivoient sous l'Empire d'Adrien : ce sont encore deux grands Saints du Paganisme. Le premier dans le cours de sa misére, qui fut extrême, composa un Traité qui est parvenu jusqu'à nous, & où l'on trouve sans contredit de beaux principes de morale. C'est dommage qu'elle soit hors de notre Sphére, & peu à portée de l'humanité. Des Philosophes de cette trempe, au lieu de faire aimer le vrai, ne servent qu'à en donner de l'éloignement. Je ne pense pas qu'on puisse mieux caractériser Epictéte, qu'un

de nos Poëtes (*a*) l'a fait dans ces vers ;

. . . .

. . . .

Envain d'un ton de Rhéteur ;
Epictéte à son Lecteur ,
Prêche le bonheur suprême :
J'y trouve un Consolateur ,
Plus affligé que moi-même.

Dans son flegme simulé ;
Je découvre sa colére :
J'y vois un homme accablé ;
Sous le poids de sa misére ;
Et dans tous ces beaux discours ;
Fabriqués durant le cours ,
De sa fortune maudite ;
Vous reconnoissez toujours ;
L'Esclave d'Epaphrodite.

Maxime de Tyr qui fleurit sous Antonin , & Sextus l'Empirique qui vêcut sous Marc-Aurèle , ne méritent pas que je m'arrête à eux. Crescent & Celse contemporains du dernier ne sont fameux , que par leur haine envenimée contre le Christianisme.

Je laisse aux Médecins le soin de vanter Galien ; aux Philosophes, celui de critiquer

(*a*) Rousseau dans son Ode *à l'Abbé de Chaulieu.*

Diogène Laërce; & aux Arracheurs de dents, la peine de mentir mieux que Philostrate. Ces trois Philosophes vivoient sous Sévere.

De Plotin.

Sous Gallien parut le célébre Plotin, le plus délié Platonicien de ces tems-là, qui à l'exemple de Platon, & avec la protection de l'Empereur, fut sur le point d'exécuter le plan fameux d'une République de Philosophes. J'ai fais beaucoup de cas de ses écrits : mais je plains autant pour le moins ceux qui sont obligés de les lire.

De Jamblique & D'Apulée.

Parlerai-je de Jamblique & d'Apulée? Tous deux firent beaucoup de bruit dans leur tems, & sont encore aujourd'hui connus par leurs Livres; n'importe, abandonnons le premier à ses Génies ou Démons, plutôt que de nous remplir la tête d'idées Platoniciennes & de prestiges magiques, c'est-à dire de visions & de chiméres. A l'égard d'Apulée, quoiqu'en pense un Ecrivain moderne, qui trouve beaucoup de beauté dans son style, & un grand nombre de descriptions attachantes & fleuries (a), je conseille volontiers à ceux qui n'ai-

(a) M. D... *Hist. Crit. de la Philosophie*, *Tom. III.* Liv. 8. Ch. 36. §. 5.

ment

ment point le ſtyle dur, ſerré & obſcur, ou qui n'ont aucun goût pour les ſaletés, de ne mettre jamais le nez dans ſes ouvrages.

De Porphyre.

Mais le plus eſtimé, & le plus eſtimable peut-être de tous ces Philoſophes du dernier âge, fut Porphyre, Diſciple de Plotin, & Maître de Jamblique. Il fleuriſſoit ſous Aurélien. Cet Homme ſe rendit fameux par les Livres pleins de fureur, qu'il publia contre le Chriſtianiſme. Cependant ſon mérite étoit tel, que malgré ſa haine envénimée, il s'attira des louanges de ſes propres ennemis, même de ceux d'entr'eux qui l'ont réfuté le plus ſolidement. J'ai parlé ailleurs des éloges, que deux des plus ſçavans Péres de l'Egliſe ont fait de lui. Il étoit Platonicien, comme ſon Maître Plotin, & ſçut allier comme lui, & comme tous les Platoniciens de ce tems là, les idées de Platon avec les nombres de Pythagore. Il nous reſte de Porphire, entr'autres Ouvrages, un Traité *touchant l'abſtinence de la chair des Animaux*, dans lequel il entreprend de montrer, qu'il n'eſt pas permis ni de les ſacrifier, ni de les tuer, ni de s'en nourrir ; & pour le prouver, il s'attache à faire voir, qu'ils ſont comme nous doués d'une ame raiſonnable & intelligente. Comme il entre à ce ſujet

dans un grand détail, je vais rapporter ses raisons. L'extrait que j'en ferai servira à donner une idée plus nette du systême de Pythagore, de Platon, & de leurs Disciples sur l'Ame des Bêtes.

Porphyre entreprend d'abord de montrer, que les Animaux ont l'usage de la parole. En effet, ce point une fois gagné, il faut convenir qu'ils ont aussi l'usage de la raison : il s'uffit de prouver ce seul article, pour ruiner de fond en comble le systême des Automates. Or pour y parvenir, voici comment s'y prend notre Philosophe.

» Peut-on dire que la voix manque aux » Animaux, dit-il (*a*) ? N'expriment-ils » point ce qu'ils sentent ; & ne pensent-ils » point avant que de s'expliquer ? Car j'entens par la pensée ce qui se passe intérieu» rement dans l'ame, avant qu'on l'exprime » par la voix. De quelque façon ensuite que » l'on parle, soit comme les Grecs, soit » comme les Chiens, soit comme les » Bœufs, c'est la raison qui s'exprime ; & » les Animaux en sont capables. Les Hom» mes conversent entr'eux suivant les ré» gles qu'ils ont établies ; & les Animaux » ne consultent dans leur façon de s'expri» mer, que les loix qu'ils ont reçues de

(*a*) Traité *touchant l'Abstinence*, *Liv.* 3. *Num.* 3. trad. de M. *de Burigny*. Paris, chez *de Bure l'aîné*, 1747.

» Dieu & de la nature. Si nous ne les en» tendons pas, cela ne prouve rien. Car » les Grecs n'entendent point le langage » des Indiens ; & ceux qui sont élevés dans » l'Attique, ne comprennent rien à la lan» gue des Scythes, des Thraces & des Sy» riens. C'est la même chose pour eux, que » le cris des grues... Nous ne pouvons » ni articuler, ni lire la langue des Syriens » & des Perses, non plus que celle des » Animaux. Nous entendons seulement du » bruit & des sons, sans rien comprendre. » Lorsque les Scythes parlent entr'eux, il » nous semble qu'ils ne font que gasouil» ler... Cependant ils s'entendent aussi bien » entr'eux, que nous nous entendons nous» mêmes. Il en est de même des Animaux : » chaque espéce entend le langage de la » sienne; & ce langage ne nous paroît qu'un » simple son qui ne signifie rien, que par» ce qu'il ne s'est encore trouvé aucun hom» me qui ait pû nous apprendre la langue » des Animaux, & nous servir d'inter» préte «.

Porphyre parle ensuite de ceux qu'on dit avoir entendu le langage des Animaux, au nombre desquels il compte Mélampe, Tirésias & Appollonius de Tyanes. Delà il passe à certaines Nations, qui ont encore, selon lui, la facilité d'entendre la voix

des Bêtes. » Les Arabes, dit-il (a) enten-
» dent le langage des Corbeaux, les Tyr-
» rhéniens celui des Aigles ; & tout tant
» que nous sommes d'Hommes, peut-être
» entendrions-nous tout ce que disent les
» Animaux, si un Dragon léchoit nos oreil-
» les. « Le secret est rare & curieux : mais je ne pense pas, qu'il prenne envie à aucun de mes Lecteurs d'en faire l'épreuve.

Notre Philosophe prouve ensuite par la variété & la différence des sons, que rendent les Animaux, qu'ils sont très significatifs, quoique nous ne puissions pas les comprendre. » Ils s'expriment différem-
» ment, dit-il (b), lorsqu'ils ont peur, lors-
» qu'ils s'appellent, lorsqu'ils avertissent
» leurs petits de venir manger, lorsqu'ils
» se caressent, ou lorsqu'ils se défient au
» combat... Ce seroit donc une chose fort
» déraisonnable, ajoute-t'il, de dire qu'il n'y
» a de la raison que dans le discours de
» l'Homme, parce que nous le comprenons,
» & qu'il n'y en a point dans le langage des
» Animaux, parce qu'il nous est inintelli-
» gible. C'est comme si les Corbeaux soute-
» noient que leur croassement est le seul
» langage raisonnable, ou que nous sommes
» sans raison, parce qu'ils n'entendent pas

(a) Ibid. Num. 4.
(b) Ibid.

» ce que nous disons ; ou comme si les Ha-
» bitans de l'Attique prétendoient, qu'il n'y
» a de langue que la leur, & que tous ceux
» qui ne la parlent point, sont privés de rai-
» son ».

Après avoir ainsi montré, autant qu'il l'a pû, que les Animaux ont un langage raisonnable, Porphyre passe aux raisons qui semblent prouver qu'ils ont de la connoissance & de l'intelligence. « Ceux-mê-
» mes qui prétendent que les Animaux sont
» privés de raison, conviennent, dit-il (*a*),
» que les chiens observent les régles de la
» dialectique, & font dans quelques occa-
» sions des syllogismes. Lorsqu'ils poursui-
» vent une Bête, & qu'ils sont arrivés à
» un carrefour qui se termine à trois che-
» mins, ils raisonnent ainsi : elle n'a pû pas-
» ser, que par l'une de ces trois routes : or
» elle n'a passé ni par celle-là, ni par cel-
» le-ci ; donc c'est par cette troisiéme-ci
» qu'il faut la poursuivre. On répondra sans
» doute, que c'est par un instinct naturel,
» que les Animaux agissent ainsi, puisqu'ils
» n'ont point été instruits. Mais ne rece-
» vons-nous pas notre raison de la nature.

» La raison des Animaux, ajoute-t'il (*b*),
» différe de la nôtre, suivant Aristote, non
» par sa nature, mais seulement du plus au

(*a*) *Ibid. Num.* 6.

(*b*) *Ibid. Num.* 7.

» moins : de même que, selon plusieurs, » la nôtre différe de celle des Dieux seulement en ce que celle des Dieux est plus » parfaite. Tout le monde convient, que » les Animaux ont les sens, les organes, » & le corps à peu près semblables à nous. » Ils nous ressemblent non seulement par » les passions, par les mouvemens de l'a» me, mais aussi par les maladies extraor» dinaires «. Il fait ensuite une longue énumération des maladies des Bêtes. L'âne, dit-il, est sujet au catharre, le cheval à la pulmonie & à la phtisie, au torticolis, à la goutte, à la fiévre, à la rage ; le bœuf & le chameau à la fiévre, la corneille à la galle, le cochon au rhume, &c.

A l'égard des sens, » les Animaux, con» tinue-t'il (*a*), les partagent avec l'hom» me ; car ce n'est pas lui seul qui goûte les » saveurs, qui voit les couleurs, qui sent » les odeurs, qui entend le bruit, qui est » sensible au chaud, au froid, & à ce qui » est l'objet de l'attouchement. Les animaux » ont ces mêmes sensations ; & s'ils les ont, » quoiqu'ils ne soient pas hommes, pour» quoi leur ôteroit-on la raison, parce qu'ils » ne sont pas hommes ? On pourroit dire » de même, que les Dieux ne sont pas rai» sonnables, puisqu'ils ne sont point Hom» mes ».

(*a*) *Ibid. Num.* 8.

Ensuite, après avoir montré, que la plûpart des Animaux ont le sens beaucoup plus parfaits que l'Homme, » Aristote prétend, dit-il (*a*), que ceux d'entr'eux qui » ont les sens les plus parfaits, sont ceux » qui ont le plus d'esprit. La différence des » corps peut les rendre plus ou moins sensibles, plus ou moins vifs : mais elle ne » peut point changer l'essence de l'ame ; » & comme dans les mêmes espéces il y » a des corps plus sains que les autres, des » maladies fort différentes, & des dispositions opposées : aussi y a-t'il de bonnes » & de mauvaises ames ; & il y a divers » dégrés de bonté & de méchanceté... Si » nous avons plus d'intelligence que les » Animaux, ce n'est pas une raison pour » soutenir qu'ils n'en ont point : comme » on auroit tort de dire, que les perdrix ne » volent pas, parce que les éperviers volent mieux qu'elles, ou que ceux-ci ne » sçavent pas voler, parce qu'il y a une » espéce, qui vole beaucoup mieux que les » autres «.

Il remarque ensuite (*b*), que les Animaux agissent avec prudence, qu'ils observent entr'eux la justice, & que chaque espéce a une vertu éminente & particuliére, que la nature lui a donnée. » Ceux,

(*a*) *Ibid.*
(*b*) *Ibid. Num.* 9. *& seqq.*

» ajoute-t'il, qui disent que les Animaux
» font toutes ces choses naturellement, ne
» prennent pas garde qu'ils conviennent
» par là, qu'ils sont naturellement raison-
» nables, ou que la raison n'est pas natu-
» relle en nous, & est susceptible d'aug-
» mentation, suivant que la nature nous a
» formés. La Divinité est raisonnable, sans
» avoir appris à le devenir... & l'on ne
» peut pas dire qu'elle n'est pas raisonna-
» ble, parce qu'elle n'a point appris à l'ê-
» tre... Il ne faut donc pas ôter la raison
» aux Animaux, parce que c'est la nature,
» qui leur donne cette qualité. Si nous ne
» comprenons pas comment cela se fait,
» c'est que nous ne pouvons pas entrer dans
» leurs pensées : mais ce n'est pas une rai-
» son d'attaquer leur intelligence ; car nous
» ne pouvons pas entrer aussi dans les rai-
» sons de Dieu : mais nous jugeons par ses
» ouvrages, qu'il est intelligent & raison-
» nable «.

Mais, ajoute ce Philosophe (*a*), les Animaux, dit-on, font mal les actions humaines. Les Hommes, répond-t'il, les font-ils tous bien? Ils n'ont, ajoute-t'on, ni conseil, ni assemblée. Dites-moi, reprend-t'il, comment les Hommes agissent. N'y en a-t'il pas plusieurs qui se déterminent, avant que d'examiner? & comment pourra-t'on

(*a*) *Ibid. Num.* 15.

montrer que les Animaux ne délibérent point ? Quelqu'un eſt-il en état d'en donner la preuve ?

„ Les autres objections, continue Porphyre, qu'on fait contre la raiſon des Animaux, ſont toutes auſſi frivoles. On dit, qu'ils n'ont point de villes. Les Scythes qui n'ont d'autres demeures que leurs chars, n'ont point de villes, non plus que les Dieux. Si les Animaux n'ont point de loix écrites, les Hommes n'en ont point eu, tant qu'ils ont été heureux & innocens.

„ La nature, dit-il (a), que l'on convient agir toujours ſagement, a donné aux Animaux le ſentiment, afin qu'ils cherchaſſent ce qui leur eſt utile, & qu'ils évitaſſent ce qui leur eſt contraire ; ce qu'ils ne peuvent faire que par le ſentiment. Or la faculté de choiſir ce qui eſt avantageux, & de rejetter ce qui eſt pernicieux, ne peut réſider que dans un ſujet capable de raiſon, de juger, & d'avoir de la mémoire. Ceux à qui vous ôteriez le preſſentiment de l'avenir, la mémoire, les préparatifs, l'eſpérance, la crainte, le déſir, le chagrin, n'ont plus beſoin d'yeux, ni d'oreilles, ni de ſentiment, ni d'imagination... C'eſt ce qui a fait dire, que c'étoit l'eſprit qui voyoit, & qui enten-

(a) *Ibid. Num.* 21.

„ doit; que le reste étoit aveugle & sourd...
„ *(a)* Tout cela suppose donc le raisonne-
„ ment; & tout cela se trouve dans les Ani-
„ maux. Il est étonnant, qu'on ne fasse point
„ réflexion à leurs actions, à leurs mouve-
„ mens, dont plusieurs ont pour principe
„ la colére, la crainte, l'envie & la jalou-
„ sie... Dira-t'on que les Animaux ne se ré-
„ jouissent, ni ne se fâchent, ni ne craignent,
„ ni n'usent de précautions; mais qu'il sem-
„ ble seulement que l'abeille se ressouvien-
„ ne, que l'hirondelle fasse des provisions,
„ que le Lion se mette en colére, que le
„ Cerf ait peur? Et que répondra-t'on à
„ ceux qui soutiendroient que les Animaux
„ ne voyent, ni n'entendent, mais qu'ils sem-
„ blent seulement voir & entendre; qu'ils
„ n'ont point de voix, mais qu'ils paroissent
„ en avoir; en un mot, qu'ils ne vivent
„ pas, mais qu'ils paroissent vivre? Car tout
„ homme sensé s'appercevra, que ces deux
„ suppositions sont également contraires à
„ l'évidence.

„ Celui qui prétendroit, ajoute Porphy-
„ re (*a*), que ce qui ne peut pas arriver à
„ la perfection de la raison, n'en est point
„ susceptible, ressembleroit à quelqu'un
„ qui soutiendroit, que le Singe n'a point
„ reçu de la nature sa laideur, ni la Tor-

(*c*) *Ibid. Num.* 22.
(*a*) *Ibid. Num.* 23.

„ tue sa lenteur, parce que le Singe n'est „ point susceptible de beauté, ni la Tor- „ tue de vîtesse. On ne réfléchit pas à une „ distinction qu'il faut faire. La raison vient „ de la nature; mais la parfaite raison vient „ de l'attention & de l'instruction. Tout „ ce qui est animé participe à la raison; „ & dans toute la multitude des Hommes „ on ne peut pas en nommer un, qui ait „ atteint la perfection de la raison & de la „ sagesse... Dans tout ce qui participe à la „ raison, on ne remarque donc pas la mê- „ me facilité à pouvoir se perfectionner... „ Ainsi il ne faut point être étonné, si l'Hom- „ me surpasse les Animaux par sa facilité „ d'apprendre, par sa pénétration & par „ les qualités sociables. Entre les Animaux, „ il y en a plusieurs qui ont beaucoup d'a- „ vantage sur l'Homme par la grandeur, „ par la vîtesse, par la pénétration de la „ vue, & par la subtilité de l'ouie. L'Hom- „ me n'est pas pour cela, ni sourd, ni aveu- „ gle, ni sans force & sans mouvement. „ Nous devons faire le même raisonnement „ à l'égard de l'intelligence des Animaux; „ & nous ne devons pas prétendre qu'ils ne „ pensent point, & qu'ils n'ont point de rai- „ son, parce qu'ils nous sont inférieurs du „ côté de la raison & de la pensée. Il vaut „ mieux dire, qu'ils les ont foibles & trou- „ bles ".

Si cet extrait paroît un peu long à quelques-uns de mes Lecteurs, permis à eux de le passer, & de ne le point lire. Mais je ne doute point qu'il ne fasse plaisir à beaucoup d'autres qui sçauront le goûter, & en faire usage. Pour moi je l'ai crû utile & nécessaire pour le but que je m'étois proposé; je veux dire, pour faire connoître les raisons sur lesquelles les Platoniciens & les Pythagoriciens appuyoient leur sentiment sur l'Ame des Bêtes. Les adversaires du systême Cartésien trouveront dans les raisonnemens du Philosophe Grec des argumens assez forts, & peut-être concluans contre l'opinion des Automates. Au contraire les partisans de Descartes ne manqueront pas d'y appercevoir beaucoup d'endroits foibles, des principes faux, des suppositions gratuites, dont il ne leur sera pas difficile de montrer le peu de solidité, s'ils ne l'ont déja fait. Je me repose donc de ce soin sur eux, d'autant plus que si j'entreprenois de réfuter pied à pied ce systême pythagoricien, ma réfutation deviendroit peut-être aussi grosse que mon livre. Du reste je crois avoir assez fait sentir dans un autre endroit (*a*) toute l'absurdité des conséquences, qui suivent de ce sentiment. Je n'ajoute ici que ce mot. Si les Bêtes ont de l''intelligence & de la raison, si elles

(*a*) Voyez l'article de Pythagore.

raifonnent, fi elles penfent, elles ont une ame fpirituelle ; fi elles ont une ame fpirituelle, elles font libres, elles peuvent mériter & démériter, elles font capables de vices & de vertus ; fi elles font capables des uns & des autres, elles doivent attendre dans une autre vie des châtimens ou des récompenfes ; & voilà dans ce beau fyftême un Paradis qu'il faut faire exprès, pour loger les Chiens & les Chats, qui ne manqueront pas de s'accorder comme Chiens & Chats. *Ocuras Hominum*, m'écrierois-je volontiers avec le Poëte (*a*) ; *O quantum eft in rebus inane* ! Que l'Homme eft fou ! qu'il y a de vent dans bien des cervelles, dans la mienne peut-être toute la premiere !

Dans l'examen que je fais ici de ce que les Philofophes du dernier âge ont penfé de la nature de l'Ame des Animaux, on s'attend peut-être que je faffe entrer ce qui regarde les Péres de l'Eglife. Mais à Dieu ne plaife, que je cherche dans ces Saints Docteurs autre chofe que ce qu'on doit y chercher, je veux dire, les vérités évangéliques & la faine morale. Les Péres avoient quelque chofe de mieux à faire, que de s'amufer à bâtir des fyftêmes Philofophiques ; & fi par hazard quelques-uns ont traité certaines queftions de philofophie, comme celle dont il s'agit ici, ce n'eft que par oc-

(*a*) Perfe.

casion, légérement & en passant, sans prétendre fixer notre jugement sur ces matiéres. C'est ainsi, par exemple, que Saint Basile dit dans un endroit (*a*), que dans l'état d'innocence les Bêtes s'entrenoient & formoient entr'elles des conversations suivies ; qu'Arnobe leur accorde la même industrie qu'aux Hommes, pour se construire, des habitations & des demeures (*b*) ; & qu'après leur avoir attribué à peu près toutes les facultés qui sont dans l'homme, même la pensée & l'intelligence, Lactance ne trouve d'autre différence entr'elles & lui, qu'en ce que lui seul a une Religion (*c*). Occupés de la défense de la foi contre ses plus mortels ennemis, & du soin d'instruire les Fidéles, ces pieux Ecrivains n'avoient garde d'employer un tems précieux à l'examen de ces bagatelles. On auroit donc tort de vouloir leur faire un crime, ou de prétendre se prévaloir de ce qu'ils ont dit à ce sujet. Ils étoient Théologiens, & ne cherchoient point à passer pour Philosophes.

Tels ont été les sentimens de l'Antiquité sur l'Ame des Bêtes. Je les ai rapportés avec exactitude & avec soin ; j'ai exposé avec fidélité les différens systêmes des An-

(*a*) *Homil. de Paradiso.*

(*b*) *Advers. Gentes, Lib. 2.*

(*c*) *De Irâ Dei, Cap. 7. & Institut. Divin. Lib. 2. Cap. 3. & Lib. 3. Cap.* 10

ciens ſur cette matiére ; j'ai tâché d'en faire voir les erreurs, le ridicule & l'abſurdité. Nous, Modernes, ſommes nous beaucoup plus éclairés ſur cette matiére ? Nous nous en flattons ; peut-être eſt-ce le ſeul avantage que nous ayons en ce point ſur ces Anciens qui nous font pitié, comme s'ils n'avoient débité que des puérilités & des ſottiſes. C'eſt ce que j'examinerai dans un moment avec la même vérité & la même liberté. Elles ſont mes guides : à Dieu ne plaiſe que je les abandonne !

Fin du Tome premier.

FAUTES A CORRIGER.

Page 2. à la Note, *Imprimés*, lisés, *imprimé*.
Page 12. Note (*a*) *scybarum*, lisés, *scytharum*.
Page 13. Note (*a*) *Lamblique*, lisés, *Jamblique*.
Page 18. Note (*a*) *pothius*, lisés, *photius*.
Page 22. Note (*e*) *transire ad alsos*, lis. *ad alios*.
Page 23. lig. dern. *port*, lisés, *porte*.
Page 39. lig. 6. *chimérique*, lisés, *chimériques*.
Page 57. lig. 9. *Cicéron rapporte*, lisés, *Cicéron qui rapporte ce fait*.
Page 66. lig. 15. *anciens*, lisés, *ancien*.
Page 70. lig. 9. *l'extin&ion*, lisés, *l'extinction*.
Page 74. Note (*b*) *Imprimé*, lisés, *Imprimée*.
Page 76. lig. 27. *conduite de l'Inde*, lisés, *conduite des habitans de l'Inde*.
Page 77. lig. 3. *celle*, lisés, *celles*.
Page 104. lig. 15 *digne*, lisés, *dignes*.
Page 110. lig. 21. *ces contemporains*, lisés, *ses*.
Page 152. lig. 17. *ceux qui raisonne*, lis. *raisonnent*.
Page 182. lig. 14. *ces épingles*, lisés, *les*.
Page 185. lig. 17. *assûrent*, lisés, *assûre*.
Page 211. lig. 20. *par*, lisés, *pas*.
Page 224. lig. 28. *sur ces mots ridicules*, lisés, *morts*.
Page 228. lig. 15. *quand encore eût-il été*, lisés, *il eût été*.
Page 280. lig. 18. *d'ajouter fois*, lisés, *foy*.

